COMÉDIES ET PROVERBES

LES PORTRAITS ENCHANTÉS

Dans une ville. En terre de France envahie, ou chez eux, du côté du Rhin. On ne sait. Un après-midi de décembre, en 1917.

La scène représente une salle vide, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un meuble.

Au milieu, dans le fond, une porte à deux battans fermée.

A gauche, — dans l'angle du fond qu'elle supprime, — s'ouvre une baie donnant accès, par toute sa largeur, à une autre salle, plus petite, vide également.

En retour, à gauche et au premier plan, tout contre la rampe, une haute fenêtre à petits carreaux, sans rideaux. Devant cette fenêtre, et ne montant pas assez pour la masquer, un massif de plantes vertes. Au pied de ce massif, un trophée, composé de fusils, de casques français, d'obus de 75, etc.

Dans les deux autres angles de la grande pièce, à droite, au fond et sur le devant, mêmes verdures, mêmes trophées.

Au milieu du panneau de droite, une belle cheminée de marbre blanc. Posée dessus, une pendule de bronze doré, Louis-Quinze, grand modèle, avec ses flambeaux.

Dans la cheminée, un feu de bûches, qui claque.

Et alignés en perspective, sur les murs des deux salles, dans une géométrie parfaite :

LES PASTELS DE SAINT-QUENTIN.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, soldat allemand, puis FRITZ, autre soldat allemand. Michel est gras et bien vêtu. Son uniforme est comme neuf. Il a des lunettes. Par-dessus ses bottes, il porte d'énormes chaussons de feutre noir.

MICHEL, au milieu de la pièce, regardant à droite et à gauche, pour juger de l'effet.

Oh! ce brigand de laurier qui dépasse! (Roide et mécanique, il va au massif du fond rectifier la branche en défaut. Les bûches remuent.) Et le bois qui bouge! qui rompt l'alignement! (Même jeu. Il vient, et, avec les pincettes, il le rétablit. Jetant un dernier coup d'œil.) Là! Les trophées sont beaux. Le feu est d'ordonnance. Les parquets brillent. La pendule marche au pas. J'ai fini. (Il fait un mouvement pour s'en aller, puis se ravise. Il se dirige avec prudence jusqu'à la baie et il risque un long regard de circonspection sur les tableaux de la petite salle. Se parlant à lui-même, à mi-voix.) Oui. Oh! parbleu! maintenant, pas de danger qu'ils bronchent! (Revenant alors dans la première pièce, il se livre au même manège mystérieux, observant par saccades, avec une visible inquiétude, presque avec crainte, quelques-uns des pastels, s'en approchant comme un timide qui prend son courage à deux mains, et aussitôt s'en éloignant comme si leur vue le gênait.)

(Tandis qu'il s'est arrêté devant un, le sourcil froncé, on frappe doucement à la porte du fond. Surpris par le bruit, il s'écarte du portrait, puis riant à moitié.) Bête je suis! J'ai cru que c'était lui qui frappait! (Il va à la porte qui est fermée à clef, à deux tours, et dont les deux verrous, en haut et en bas, sont poussés. Il tourne la clef, il tire les verrous. Il ouvre et reconnaît Fritz, qui passe sa tête par l'entre-bâillement.) Tu m'as effrayé! (Le retenant.) As-tu les chaussons?

FRITZ.

Les voilà. (Par l'ouverture, il tend sa main au bout de laquelle se balance une paire de chaussons pareils à ceux que porte Michel.)

MICHEL.

A tes pieds. Pas aux mains. Ça n'est pas des gants. Veux-tu te faire fusiller? L'ordre est clair. On n'entre pas ici, personne, dans le Mûuzée, sans le chausson. Mets le chausson... (Fier.) Il vient de Strasbourg.

FRITZ.

Je le mets. (Il les enfile et montre ses pieds par la porte.)

MICHEL.

Bien. (Quand Fritz est entré et qu'il a refermé.) Qu'y a-t-il?

FRITZ, en train de souffler.

Attends... J'ai couru. Il y a...

MICHEL.

Je le sais. Il y a pàràde aux pastels, ici, tantôt.

FRITZ.

Et qui la passe, la pâràde? Le sais-tu?

MICHEL.

Oui. Le colonel.

FRITZ.

Non.

MICHEL, sûr de lui.

Le colonel a été dit.

FRITZ.

Mais pour tromper.

MICHEL, étonné.

Ce n'est pas le colonel?

FRITZ.

Non.

MICHEL.

Alors c'est le général?

FRITZ.

Non.

MICHEL, très surpris.

Ce n'est pas le général?

FRITZ.

Non.

MICHEL, craintif.

Alors, c'est le gouverneur?

FRITZ.

Non.

MICHEL, rassuré.

Ce n'est pas le goufer...

FRITZ.

Non.

MICHEL, orgueilleux.

Alors, c'est un de nos princes? C'est Ruprecht?

FRITZ.

Non.

MICHEL.

C'est Eitel?

FRITZ.

Non.

MICHEL, qui reprend peur.

Pas si vite! Alors c'est... quoi? C'est le Kron?...

FRITZ.

Non.

MICHEL, soulagé, mais éperdu.

Pas le?... Es-tu sûr? bien sûr, Fritz?

FRITZ.

Je suis sûr, Michel.

MICHEL, à bout.

Mais, mais, mais... alors? C'est le Kaiser?

FRITZ, sombre et baissant la tête.

C'est le Kaiser.

MICHEL, figé.

Och!

FRITZ, relevant soudain la tête.

Et puis qui? Dessus encore?

MICHEL, rebondissant.

Un encore dessus? Sur le Kaiser?

FRITZ.

Oui. Allons? Tape un clou.

MICHEL, ravi, hennissant.

Hin...

FRITZ.

... denburg! Notre! Oui.

MICHEL.

Mein Gott! Raconte.

FRITZ.

J'ai découvert cela tout à l'heure, à la Kommandantur, par secret. Alors j'ai pensé : « Il ne faut pas perdre une syllabe, je vais le galoper à Michel, en un clin d'œil. S'il le sait, il m'enseignera peut-être davantage. Et s'il ne le sait pas, je lui apprendrai. » Et j'ai mis mon cou dans mes jambes. Il fait grand froid.

MICHEL, montrant la fenêtre.

Voilà qu'il neige.

FRITZ.

Le Kaiser! Le maréchal!

MICHEL.

Tous les deux à la fois! On les croyait en Pologne...

FRITZ.

Et puis pas du tout. Ils vont au front. Ils ne devaient pas s'arrêter.

MICHEL.

Alors?

FRITZ.

Une idée. Un caprice. Le plaisir de descendre une heure dans cette ville, et pour rien, pour voir ça? (Il montre les tableaux.)

MICHEL.

Seulement?

FRITZ.

Oui. C'est drôle. Comprends-tu, toi?

MICHEL.

Non. Mais, cela ne m'étonne pas (grave et plein de sous-entendus), parce que ces tableaux... (Il s'arrête et hoche la tête.)

FRITZ.

Eh bien! quoi?

MICHEL, levant les bras et les yeux au ciel.

Ah! Ah! C'est quelque chose de... oh!...

FRITZ.

Veux-tu dire qu'ils sont bien faits, bien coloriés, pareils à des personnes?

MICHEL.

Oui. Mais ça n'est pas ça. Je veux dire, qu'ils sont...

FRITZ.

Parle.

MICHEL, bas.

... Enchantés! Possédés! Endiablés! Une damnation! (Se rapprochant.) Écoute. Depuis des mois que je les garde, et que je mange et dors avec, je les connais bien. Or (se tournant vers eux), remarque-moi ces airs de penser qu'ils ont? d'avoir des secrets?

FRITZ, incrédule.

Allons donc!

MICHEL.

J'en suis sûr. Le jour encore ils ne bougent pas, ils se retiennent. Mais la nuit!

FRITZ.

Quoi, la nuit?

MICHEL.

Ils parlent.

FRITZ.

Pour de bon? Tu les as vus parler?

MICHEL.

Non, mais entendus. Dix fois, vingt fois.

FRITZ.

Tu es fou.

MICHEL.

Les premiers temps je couchais ici, dans la pièce. Maintenant, plus. Oh! plus!

FRITZ.

Où donc alors?

MICHEL.

Sur le carré, contre la porte. J'ai fini par obtenir; sous prétexte qu'ainsi je gardais mieux, parce qu'il faudrait, pour entrer, me passer sur le ventre. Le vrai : c'est que, depuis que je les avais entendus mener leur sabbat, je mourais dans ma peau.

FRITZ.

Qu'est-ce que c'est leur sabbat?

MICHEL.

Tout. Des soupirs, des bruits de respiration, de sièges qu'on remue, des craquemens d'étoffes, de semelles. Et puis alors des vrais entretiens, du babillage, et des complots.

FRITZ.

A voix basse?

MICHEL.

Et tout haut, comme nous faisons là.

FRITZ.

C'est terrible. Il faut le dire. Dis-le.

MICHEL.

Eh non! Car si je le dis, d'abord on ne me croira pas. Et ensuite je perdrai ma place. Et on m'enverra en première ligne dans le « Trommel-feuer! » Mais je ne suis pas fou. Quand le tapage devenait trop fort, chaque fois que j'ai allumé et que je suis entré, brusquement... Wer da? j'ai trouvé tout en ordre, avec une ruse infernale! et chaque fois, quand j'étais remis dans le lit, et que je rêvais du mollet de Bertha, ça recommençait.

FRITZ.

Et que disent-ils?

MICHEL.

Je ne les comprends pas.

FRITZ.

Et pourtant, tu sais le français.

MICHEL.

Je le parle bien. Je l'entends bien. C'est vrai. Toi aussi.

FRITZ.

Dame! Depuis trois ans, on a eu le temps de l'apprendre, pour après, l'autre guerre.

MICHEL.

Celle économique, oui. Enfin, pour que je ne comprenne pas leur langage, il faut qu'ils disent des horreurs. Ce sont des fantômes, je te promets, Fritz, des revenans. Au lieu d'honorer ces portraits, on devrait les détruire. Ils nous causeront malheur. A moi pauvre en premier.

FRITZ, inquiet.

Et moi je retourne. Adieu. La nouvelle de la pârâde a déjà sué dans la ville. Je l'ai vu en venant.

MICHEL.

A quoi?

FRITZ.

A l'animation qui s'allonge. Preuve qu'on sait. Les troupes sont sorties et rangées partout, devant la Câthédrâle, au Jardin Public. Il y a grand mouvement de vient-et-va et la Militâr-Polize est sur la mâchoire. Adieu. (Salve d'artillerie.)

MICHEL, un doigt levé.

Canon.

FRITZ.

Ils arrivent! Je ne pourrai plus passer. C'est trop tard. Les rues seront barrées. Que faire?

MICHEL.

Reste là, dans le coin des fleurs, fixe! comme moi. Tu verras tout. (Détonation d'artillerie.)

FRITZ.

Encore canon! (Sonnerie dans les airs.)

MICHEL.

Cloches!

FRITZ.

Par ordre. (Cuivres, fifres et tambours.)

MICHEL.

Et musique!

FRITZ.

Tu peux ouvrir. On se remue gros, là, derrière. (Il montre la porte, au delà de laquelle, en effet, s'élève un grand brouhaha.) Ouvre, va.

MICHEL.

Quand on me dira. (Coups violens à la porte.)

FRITZ.

On te dit.

MICHEL.

Hell! Aïe! C'est le gouferneur! (Grognemens, vociférations. Michel a ouvert.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, IRRUPTION, AVEC LE GOUVERNEUR, DE QUELQUES FONCTIONNAIRES ET SUBALTERNES

LE GOUVERNEUR, faisant feu de partout.

Was? Quoi donc? Chien! Veau! C'est fermé! quand le Maréchal et le Kaiser!... Et pourquoi fermé? Hein? S'il te plaît? Réponds? Mulet! Non. Tais-toi! Baisse les yeux, et regarde-moi, sans mentir! Et fais attention qu'au moindre souffle, je t'écrase, comme un colifichet! (Calme tout à coup.) Et maintenant (il arpente la pièce), voyons cela! voyons... voyons...

Si c'est honorable, et poli, digne, et recta-recta! (Satisfait.) Oui. C'est pien! Soyons chustes! C'est pien... Presque pien! (A Michel.) Mais tu seras, oui, garçon, quand même puni, pour m'avoir fait peur, et mis en colère. (Tourné vers les subalternes.) A vous, messieurs, un mot. N'oubliez pas... (Mais la porte est brusquement ouverte à deux battans. On aperçoit dans le fond, sur le carré, des soldats pétrifiés qui présentent les armes.)

UN OFFICIER, qui accourt, lance au gouverneur :

Le Maréchal!

UN AUTRE complète :

Le Kaiser!

Aussitôt, des commandemens. Des pas sur la pierre. Des casques et des casquettes. Un groupe d'hommes plastronnant, au visage enluminé de nourriture et de froid. Des buées de fortes haleines.

En tête, l'un à côté de l'autre, au même niveau, le Maréchal et l'Empereur.

L'État-major entre à peine dans la pièce, n'en dépassant que de peu le seuil. Le gouverneur et les subalternes s'écartent à reculons.

Le Kaiser et le Maréchal sont seuls dans le grand vide laissé autour d'eux.

Le canon a cessé. Les cloches se taisent. La musique s'arrête. Un énorme silence, à effet, et voulu.

SCÈNE III

LE MARÉCHAL, L'EMPEREUR, LES AUTRES

LE GOUVERNEUR, d'une voix forte, mais qui chevrote d'émotion·

Sire, Monsieur le Maréchal, nous avons l'honneur de vous présenter les pastels de Saint-Quentin, de France.

LE KAISER, après avoir pris toute sa respiration.

Les voilà donc! On les a eus. Nous les avons. Victoire aussi, là. Partout, messieurs. Gloire à Dieu!

L'ÉTAT-MAJOR, en sourdine.

Gloire!

LE KAISER.

Avant toute chose, je vous observerai, messieurs, que cette

exposition a été très profondément creusée, mâchée, organisée. Au lieu qu'ils soient comme à Saint-Quentin mélangés au hasard, sans esprit de discernement et dans une confusion sotte, ces tableaux fameux ont été débrouillés et, selon le rang, la profession, le degré zôciâl, classés par catégories. (Désignant tour à tour, sur les murs.) Si je fais un demi-à-droite, je vois, ici, le roi Louis-Quinze, les princes... Là, les maréchaux. Après, l'Académie. Les chanceliers. Les fermiers généraux. Les artistes. Les abbés. Si je fais un demi-à-gauche, de ce côté, je rencontre les dames. La Reine. Princesses. Bourgeoises. Favorites. Comédiennes. Danseuses. Fretin d'opéra. Ainsi seulement je m'explique et je déduis. J'ai l'ensemble et le détail. C'est la bonne méthode, où nous éclatons. Grâce à la logique et à la discipline qui ont présidé, il me suffit dès lors d'un simple coup d'œil sur cette formation serrée pour que j'embrasse aussitôt tous ces groupes et toutes les unités qui les composent, pour que tous ces tableaux me deviennent faciles à apprendre et à retenir, car c'est de cette façon seulement, permutés et disposés autant pour les besoins du cerveau que pour la récréation de la vue qu'ils se répondent par vis-à-vis comparatifs et se connectent les uns les autres. (Murmure de forte approbation.) Je saisis mieux alors que c'est la France entière, telle qu'elle a été, qui est ramassée sur ces pânneaux. Nous avons là, à portée de nos mains soigneuses, la France d'hier, tandis que tous ensemble nous travaillons si bien celle d'aujourd'hui. Ces tableaux nous procurent celui de la France, même de celle d'à présent, car sous le vernis de sa valeur nouvelle et sous la grave élévation qu'elle doit à nos coups, elle reste au fond la même. Elle ne changera jamais, jamais! Elle ne changerait que si nous la changions, nous, les précepteurs du monde. Ce n'est pas impossible, et l'avenir est grand! (Une pause de méditation pour l'avenir. Puis, reprise.) En attendant, le jour que, dans leur précipitation de départ, nos distraits ennemis ont oublié ces portraits de famille, ce fut là pour nous, qui les repêchâmes avec respect, un beau coup de filet, messieurs, qu'en pensez-vous? (Ya, ya... expriment dans l'assistance les yeux humectés de grosse malice, les dents largement découvertes, les gorges qui s'étranglent.) Aussi, j'interprète en symbole. Quoique hélas! on en soit loin encore... il me semble pourtant, devant ces images, que j'ai fait prisonnière la France!... Chacun m'entend? (Ils font signe : Oh! que oui!...) et qu'elle est à nous, là

pendue, dans la personne et la diversité de tous ses ancêtres, de son souverain, de ses grands seigneurs, de ses anciens hommes de guerre et de ses anciens riches, de toutes ses capacités dans les deux genres, le bon... et le mauvais. C'est un rêve, peut-être? Savourons néanmoins, en ce moment, avec l'amabilité du Créateur, la joie de le caresser. Tout ce que nous avons accompli d'immense jusqu'à ce jour a commencé aussi par être rêve... Et cependant, nous y sommes! La possession de ces chefs-d'œuvre est une réalité! Ils me représentent, comme sur table, un beau jeu de cartes étalé... Toutes les figures y sont. Le roi, la dame, les valets...

LE MARÉCHAL, grognant et traçant un signe en l'air.

Les as.

LE KAISER.

... Oui. Tous les atouts. On les tient. Nous gagnerons. (Ébrouement général.) Et maintenant, messieurs, en récompense du labeur qui fut rude, passons au plaisir délicat. Vous le méritez. Nous allons regarder ensemble et admirer; admirer dans la franchise et la vaste santé intellectuelle comme nous savons le faire, avec l'amour, l'enthousiasme, et le culte réfléchi que l'on doit à l'art, au grand art, à toutes ses productions si coûteuses, si difficiles, si magnifiques! L'art, on l'a proclamé justement, n'a point de patrie. Il est à tous et tous le revendiquent. En face du beau, fût-il chez nos pires ennemis, notre bras, qui retombe, lâche aussitôt le fer et le feu, et nous demeurons désarmés. Toujours fiers sans doute, ainsi qu'il convient; nous ne plions pas le genou, mais nous inclinons nos pensées. Nous saluons, mais d'où nous sommes; de haut, en dominant. Sans jalousie et sans fiel nous reconnaissons le talent, même étranger. (Se tournant vers l'état-major.) Faisons messieurs, si vous le voulez bien, le tour des salons (Il se met en marche, avec lenteur On le suit. Il s'arrête devant le portrait de Louis XV, et sur un ton de gronderie qu'il s'attache à rendre fine et un peu cordiale): Eh bien! Sire? Eh bien? Mon Dieu oui! C'est nous. C'est moi! Ah! mon cousin! Quelle affaire! Quel ennui de plus, mon bon frère, on vous donne! C'est le déluge d'après vous, que vous remettiez, qui arrive! Ce n'est pas le premier, car il y en a eu d'autres déjà dans vos bosquets, avant celui-là. Espérons que c'est le dernier! (Quelques pas. Il aperçoit le maréchal de Saxe, et aussitôt l'aborde.) Eh bien?

monsieur le maréchal? Que je suis aise de vous voir, ou plutôt de vous revoir! car nous sommes, rappelez-vous, de vieilles connaissances! Mais oui, duc de Courlande et de Sémigallie. Vous nous revenez tard, mais comme dit le proverbe : mieux vaut tard...

HINDENBURG, qui se croit tenu d'achever.

Que jamais. (Déférence dans l'assemblée.)

LE KAISER.

D'ailleurs, vous fûtes au fond des nôtres, fils de la belle comtesse Aurore de Kœnigsmark! Vous aviez été élevé rudement, en soldat; vous étaliez la superbe taille et la carrure de nos grenadiers, vous mangiez de la soupe et du pain, vous étiez protestant, vous commandiez le régiment d'infanterie allemande de Sparre, qui manœuvrait à la prussienne. Sans doute il est dommage que vous vous soyez un instant battu contre nous, mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il y avait de bon et de supérieur en vous était allemand. L'athlète, le géant, l'homme des violens exercices, le grand chasseur, l'Hercule du bivouac, le victorieux par l'application de nos méthodes militaires, c'est l'Allemand. L'agité, le débauché de mauvaise compagnie, le buveur des soupers et le titan d'amour, c'est le Français, qui a tout gâté. (Demi-tour vers l'état-major.) Est-ce pas vrai, messieurs? (Et tous les visages d'exprimer en levant les yeux au ciel ou en les fermant : « C'est la vérité pure! » Revenant au maréchal de Saxe.) Aussi, le plus beau jour de votre vie ne fut pas, comme on l'enseigne, celui de Fontenoy, mais celui où vous fûtes reçu à Berlin avec la plus grande magnificence par mon divin aïeul, Frédéric II. Enfin, détail d'une signification prophétique : ayant dans votre glorieuse retraite obtenu d'avoir à Chambord des Gardes, comme le roi, vous n'eûtes rien de plus à cœur que de vous payer un régiment de uhlans façonnés d'après les nôtres. (Avec intention piquante.) Il y a toujours eu entre la terre française et le uhlan une affinité singulière et secrète. (On saisit.) Maintenant laissez-moi vous dire, monsieur le maréchal, toute ma surprise de vous voir, vous si brutal et fougueux, un cavalier à pistolets... traduit en pastel! en cette substance frivole! Il eût fallu à mon sens, pour vous rendre au vrai, un pinceau de fer de chez nous. La preuve et le résultat, c'est qu'on n'a reproduit ici que la moitié de votre personnage, le Français, et que par

malheur rien de l'Allemand ne perce. M. de la Tour, — impuissance ou pudeur, — paraît s'être rendu compte lui-même qu'il aurait eu tort avec vous de forcer son talent; il s'est cantonné au visage et il a eu le goût de nous éviter cette cuirasse à reflets, cette peau de tigre, ces cordons et ce bâton à fleurs de lis dans lesquels vous avez, partout ailleurs, coutume de vous pavaner. Mais souffrez que je vous quitte. Ces messieurs de l'Académie française nous font signe d'aller à eux. Venons-y donc. (Il fait un pas. On le suit. Nommant les portraits qu'il désigne.) Voltaire, d'Alembert, Rousseau, Duclos, Crébillon le père, Moncrif. Il y a de tout, du génie et du néant. Sous le même titre il s'en faut de plus d'un cheveu qu'ils se vaillent! Méfiant, jaloux, aigri, encore plus rebuté de lui que des autres, corrompu et corrupteur, sensible comme une plaie... c'est leur Rousseau. Un malade contagieux. (Il indique le suivant.) Duclos, si content d'être fin, tout en vanité de soi, et qui porte la tête comme un chapeau brodé... Crébillon, honnête et médiocre tragédien, dont la honte et la célébrité furent son fils; Moncrif, un plaisant qui aimait les chats; et les deux derniers, les plus grands, Voltaire et d'Alembert. Avec ces deux-là, nous nous sentons, messieurs, en pleine communauté d'idées et de culture; ils furent nos admirateurs, nos amis; ils verraient avec déplaisance aujourd'hui comment on nous juge dans leur pays; ils avaient, comme nous tous, la sainte horreur de la guerre; ils voudraient à présent la concorde, soyez-en sûrs, et sauraient l'imposer à l'opinion; ils seraient nos meilleurs agens de propagande, les instigateurs, les encyclopédistes de la paix, de la paix franco-allemande et de la paix universelle. C'est une catastrophe, vous m'entendez, que la disparition dans le monde de ces merveilleux esprits politiques dont la graine ne lève plus que chez nous. Je regrette beaucoup que les circonstances ne me permettent pas de m'attarder ici, près de l'auteur de *la Henriade* et de *la Pucelle*, car j'aurais eu plaisir à vous exprimer, messieurs, l'enthousiasme que m'a toujours causé ce grand génie à la pointe caustique si allemande! Mais, hélas! le temps nous presse.

HINDENBURG, fort.

Oui.

LE KAISER, montrant les autres portraits.

... Et il nous en reste encore un régiment à inspecter de ces tableaux! Il faudra même que nous en sautions. Sauter des La Tour! C'est affreux! Tenons-nous-en au-dessus du panier. (Il fait deux pas.) Voici messieurs Grimod de la Reynière, de la Popelinière, et de Neuville. Orgueil, dédain, graisse, appétits. Les paons, les dindons, et les gorets de la finance. (Hilarité des courtisans. Il fait deux pas.) Puis messieurs les abbés. Après la noblesse et le tiers état, le clergé. Ah! les abbés XVIIIe siècle, si francs, si lurons et vicieux! Comme ils disent bien les péchés de cette société brillante et pervertie! Comme tout en eux la confesse! Cet abbé Hubert qui fait le niais sur son gros livre, à la chandelle, cet abbé Pommyer tout luisant, dont l'œil et la narine à la fois polissonnent, ce petit Père Emmanuel ratatiné de malice en sa bure de capucin... voyez-moi s'ils en savent long sur tous ces gens-là qui les entourent? Taisez-vous, messieurs les curés! Allons! Vous parlez trop! Mordez-vous la langue. Vous trahissez le secret de vos pénitens! Mais... c'est la faute des dames! (Il se dirige vers leur travée...) des dames qui les attirent chez elles, qui les cajolent, les emploient, et les achètent. Dames de toute espèce. La Reine. La Dauphine. La Pompadour. Ah! Pompadour! Pompadour... Femme Poisson, soyez la bienvenue! Et vous non moins, la Camargo, la Favart, la Fel, la Dangeville, la Puvigné... demoiselles baladines, théâtre... galanterie!... (Tourné vers l'état-major, avec un petit œil.) Mais vous semblez, messieurs, tout dérangés par ces fripons minois... comme si vous vouliez avec... faire camarade? (On rit, on est content. Il s'adresse à Hindenburg.) Jusqu'à notre illustre farouche dont tout à coup l'on dirait, mein Gott, que le front s'empourpre sous les lauriers?

HINDENBURG.

Non, Sire. Le front Hindenburg ne bronche pas. Et quand il se teint, c'est d'un autre rouge.

LE KAISER.

Voilà répondre. (Aux officiers.) Imitez, messieurs, votre Incorruptible. Ne vous laissez pas, même devant ces filles-pastels, ces filles-fleurs, troubler par la matière. Oubliez-la dans les

camps, en face surtout du sexe ennemi. Soyez atroces, mais courtois. Il suffit. Nous savons que de ce côté... aucun reproche. Assez. Il faut rompre avec tout ce monde l'aimable commerce. (Parlant aux portraits.) Au revoir, fous! Vestiges coquets! Jolies figures! Plaisanterie d'hier! Pardon de s'arracher de vous, mais c'est pour se mettre en état de vous garder toujours. On se marie. Sur ma tranchante épée, je le jure, vous resterez chez nous, dans nos palais d'Allemagne. On ne vous rendra pas. Plaignez-vous donc! Vous retrouverez mes Watteau...

HINDENBURG.

Sans parler des autres, qui vont rejoindre.

LE KAISER, surpris.

Lesquels?

HINDENBURG.

Ceux de Lille.

LE KAISER.

Ah! aussi, oui. (Aux pastels.) Vous serez à Berlin le badinage de nos docteurs et la leçon de notre peuple expert. Vous entendrez, enfin, causer sérieusement! On étudiera tout contre et d'après nature comment vous êtes faits. On proclamera, certes, que vous êtes des blocs de gentillesse et des monumens de grâce et que tout cela est habile et tourné, plein de bons endroits... mais que c'est fait vite, à l'étourdie, que ça n'est pas pioché, approfondi, raclé. Chez nous, même ce qui paraît enlevé de suite, s'est fait fort lentement et remonte à loin. Il faut qu'on souffle, qu'on pousse et qu'on s'y reprenne. Bravo! Pas de vrai chef-d'œuvre sans gros travail. Aussi nous voyons l'effet colossal qui pour des siècles se place, et demeure. C'est que nous pensons à préparer, et qu'ensuite nous terminons! Tandis que le Français pas. Nous remarquons bien, ici, de jolies « préparations, » mais alors on n'a point fini; et dans cette guerre, — qui est autre chose que pastel, — et où la préparation a manqué..., vainement et trop tard *ils* tâchent de finir. Veulent-ils s'appliquer au grave? Ils font la culbute. (Montrant le portrait de La Tour par lui-même.) Exemple : celui-ci, ce pauvre diable de demi-génie, sous les doigts duquel sont nées toutes ces images si claires. Eh bien? au sommet de son âge

il perdit la raison. S'était-il pas mis dans l'idée, figurez-vous, de taquiner la métaphysique? (Hilarité générale.) Elle l'a tué, comme une mouche. A qui la faute? A lui. Ils n'ont pas pour ces grands sujets les têtes qu'il faut (vers Hindenburg), nos puissantes têtes carrées, monsieur le maréchal.

HINDENBURG.

Danke.

LE KAISER, s'animant.

Enfin, leur vieux, leur horrible défaut : ils se moquent. Preuve, tenez! C'est qu'après tant de contre-coups, malgré tant de causes de deuil, et aujourd'hui devant tant de malheurs, regardez-les. Ils rient! Comme ils riàient jadis, ils rient encore! et pour l'éternité. C'est leur charme, — et leur châtiment! Depuis cent cinquante ans que leur pays glisse, ils rient! Pyràmidàl! Ils sont gais! aussi joyeux et frais que leurs couleurs! Nous les avons pincés, et cependant tous bien rasés, narquois, impertinens, ils continuent de ricaner, jusque sous la lance de nos moustaches! Beaux esprits, petits cœurs. On n'a jamais vu ça. Ma parole, messieurs, ils ont l'air... ENCHANTÉ!

HINDENBURG.

Ils ont, oui.

LE KAISER, explosant.

Qu'ils rient donc! Tel qui rit vendredi... (Avec un beau salut circulaire aux pastels.) Mesdames, messieurs, à dimanche! (Groupant du geste autour de lui tous les gens de son cortège.) Et maintenant, à vous, officiers de nos états-majors, je veux dire une chose. Ecoutez-la. Pour perpétuer l'immortel souvenir de cette conquête artistique nous avons fait établir par les soins de nos sommités un splendide répertoire de ces tableaux que vous voyez ici rassemblés. (D'une voix forte.) C'est le corps d'occupation des troupes de Bapaume qui, sous le haut patronage de notre frère bien-aimé Sa Majesté Guillaume II, roi de Wurtemberg... (La main au casque. Tous l'imitent.) a exécuté cet ouvrage impérissable et en a fait les frais. Honneur soit rendu à eux tous, dessinateurs, graveurs et particulièrement à messieurs les docteurs et professeurs si éclairés du Service des Étapes ayant assumé la responsabilité du texte et couronné chacun de ces portraits d'une glose parfaite et définitive qui est, quatre-vingt-sept fois de suite, un pur bijou!

Ajouter que ces pages ont été imprimées à Munich, c'est dire tout. Oui, en pleine guerre, sur terrain ennemi, dans l'atmosphère des combats, voilà ce que nous faisons, nous, les Goths! les Huns! le peuple des cavernes! pour apprendre au monde, et donner l'exemple! Et ce n'est qu'un commencement. De pareils catalogues seront demain partout dressés, de tous les mûzées de France qu'une chute providentielle en nos mains a sauvés à temps de l'incurie et de la dégradation, pour témoigner que nous savons célébrer comme il faut le talent et la beauté. Qu'après cela les nations civilisées de l'Entente continuent, si elles le veulent, à nous traiter de barbares! En avant les Barbares! Hurrah! Uber Alles! Auf! A présent! le livre! Le livre de La Tour! Qu'on me le donne! Je le veux! (Un officier, qui n'attendait que cet ordre, s'avance et lui tend le livre. Il le prend.) C'est lui. C'est le premier exemplaire. Avant de retourner au milieu de mes armées qui grondent, je le laisse ici (il le pose sur la cheminée), parmi ces chefs-d'œuvre, comme un bouquet de fleurs d'Allemagne en hommage à l'Art français. (Se tournant vers Hindenburg et l'invitant du geste à sortir avec lui.) Monsieur le Maréchal.

HINDENBURG.

So. (Ils s'ébranlent tous.)

LE KAISER, se retournant.

Ceux d'entre vous qui seraient curieux de profiter encore peuvent rester.

HINDENBURG.

Mais dans une heure, tous en bas, devant.

Le cortège est bientôt sorti. Deux officiers seulement sont restés, un lieutenant prussien, et un ober-leutnant bavarois, avec Michel et Fritz, en faction, muets, immobiles chacun dans son coin.

SCÈNE IV

LES OFFICIERS

LE BAVAROIS.

Exquis, notre Kaiser!

LE PRUSSIEN.

C'est un charmeur.

LE BAVAROIS.

Il peint, lui aussi.

LE PRUSSIEN.

Il sait tout.

LE BAVAROIS.

Son discours a été bien gracieux.

LE PRUSSIEN.

Et bien profond.

LE BAVAROIS.

Dommage qu'on l'oubliera, et qu'il soit perdu !

LE PRUSSIEN.

Il ne sera pas. On l'a sténographié. Pour tout l'Empire.

LE BAVAROIS.

Quel bonheur !

LE PRUSSIEN.

Mais par exemple le maréchal...

LE BAVAROIS.

Quoi ?

LE PRUSSIEN.

Il s'embêtait ferme.

LE BAVAROIS.

Ah ! dame ! il n'est pas énormément pour pastel.

LE PRUSSIEN.

Non. Je reviens au Kaiser. Il a été parbleu magnifique...

LE BAVAROIS.

Inouï ! fabuleux !

LE PRUSSIEN.

Une chose pourtant m'a déplu, et étonné, de lui, si poli !

LE BAVAROIS.

Laquelle ?

LE PRUSSIEN.

... Quand il a insulté Pompadour.

LE BAVAROIS.

Comment cela?

LE PRUSSIEN.

Oui, qu'il l'a appelée femme-poisson!

LE BAVAROIS, riant, car il sait, lui.

Ach! Mais non! Vous n'avez pas compris!

LE PRUSSIEN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE BAVAROIS, n'osant pas.

C'est... C'est un compliment au contraire! un mot d'esprit pârisien, d'esprit câlembour. Cela veut dire... sirène, qui séduit, femme-poisson, enchanteresse...

LE PRUSSIEN, soulagé.

Ah! oui, oui, oui. Maintenant, j'y suis. A la bonne heure! Excusez-moi, mon cher.

LE BAVAROIS.

Comment donc?... mon cher! Mais quoi! On n'est pas forcé de tout saisir ainsi, vite, à la volée...

LE PRUSSIEN.

N'est-ce pas? Bien sûr.

LE BAVAROIS.

Ni de tout connaître. Moi, tenez, il y a une chose que j'ignore et qui m'a brouillé, dans le morceau du Kaiser...

LE PRUSSIEN.

Vous aussi? Quoi donc?

LE BAVAROIS.

Vous vous souvenez de toutes ces dames qu'il a nommées, de France? (Comptant sur ses doigts.) la Fel, la Dangeville, la Camargo, la Puvigné, la Favart?

LE PRUSSIEN.

Oui... Eh bien?

LE BAVAROIS.

Mais qui est cette autre qu'il a dite, à la fin? dont Voltaire a conté la vie?

LE PRUSSIEN, qui croit deviner.

Ah! la Pucelle? C'est Jeanne d'Arc!

LE BAVAROIS se récriant.

Oh! je sais bien, voyons! Non! l'autre demoiselle? la Henriade?

LE PRUSSIEN éclatant, car il sait, lui.

Ach! Mais non! (Il pouffe.) Vous n'avez pas compris. La Henriade!

LE BAVAROIS.

Enfin, qui est-ce?

LE PRUSSIEN n'osant pas encore.

Je vous dirai, je vous dirai. Plus tard. Dehors. Sortons. J'ai lorgné en venant, au coin de la place, une « restauration » qui m'a l'air bien gentille.

LE BAVAROIS montrant la galerie.

Et les pastels?

LE PRUSSIEN.

Sans doute! Mais... la saucisse! (Il lui prend le bras.) Figurez-vous, mon cher, que cette Henriade... c'est un homme!

LE BAVAROIS.

Un h...! Oh! ces Franzose! Croyez-vous! (Alléché.) Contez-moi ça? (Ils sortent.)

SCÈNE V

MICHEL, FRITZ

FRITZ, se détirant.

Joie de dégourdir.

MICHEL, approuvant.

Un peu. Eh bien? Fritz? Tu as tout vu?

FRITZ.

Que c'était beau, Michel!

MICHEL.

Tu me prends ma pensée, Fritz. Mais... ils ne doivent pas être contens!

FRITZ.

Qui donc? (Montrant la porte.) Ceux qui sont partis?

MICHEL.

Non. (Montrant les pastels.) Ceux qui sont restés.

FRITZ, se touchant le front.

Toujours ta folie?

MICHEL, tourné vers les portraits.

Je les connais. C'est cette nuit qu'ils vont en dire! Je ne pourrai pas serrer l'œil. Viens vite. Voici le soir. (Se parlant à lui-même.) Consigne : « A la tombée du jour, fermer les pastels. » J'obéis. (Il jette un dernier regard aux tableaux.) Ah! là! là! Que va-t-il...? (Tous deux passent le seuil. La porte se rabat. Bruit du tour de clef dehors, des verrous. Plus personne dans le musée. Beauté du silence.)

SCÈNE VI

LES PASTELS

Mais on entend bientôt de fins ramages d'étoffes, chuchotemens de soie, murmures de velours, des bruits de pieds légers qui glissent,

de sièges qu'on avance et de jarrets qui craquent, l'aimable et discrète rumeur d'une assemblée de bon ton. Le feu de bois alangui et qui chancelait pétille, se ranime ; à la minute, il entreprend d'éclairer tout seul les salons qu'il réchauffe..., et déjà, dans la pénombre noyée d'or, on distingue en silhouette un digne homme d'abbé, bien perruqué, au dos rond d'église, au petit manteau, qui pose sur la cheminée, d'une main prudente, un flambeau court à double branche. Prononcé tout bas, son nom vole au refrain d'une chanson :

C'est l'abbé Huber
Notre grand vicaire
Lanlaire !
Dont le nez riche en tabac
Met du caffé sur son rabat
Lanla !...
Il apporte de la lumière...

Et en effet, les deux simples chandelles suffisent à répandre partout une clarté comme s'il y avait buissons de bougies à Versailles, à la galerie des Glaces. On voit apparaître à présent, dans le vif renouveau de sa grâce ressuscitée, la foule élégante et souple qui circule avec une aisance harmonieuse. Tous les pastels sont descendus de la petite estrade où depuis si longtemps chacun tenait la pose ; ils ont repris pied et les cadres devenus vides sont de doux miroirs qui, en les reflétant, les conservent encore. On marche, on s'arrête, on est assis, on se penche sur une épaule, on se parle à l'oreille. La robe à fleurs d'argent répond aux agaceries de l'épée. L'éventail masque le visage, abrite une rougeur, intercepte un baiser et permet un aveu... et des violons, si lointains et si lents qu'on les dirait défunts, — peut-être ceux du Roi ? — soupirent, par intervalles. Et tout à coup, après un instant d'accalmie pendant lequel ont pris fin les menus propos à voix basse, les portraits redressés au rappel de la vie, parlent debout, tout haut, comme autrefois.

LE ROI.

Je vois que vous n'en pouvez plus !

LA TOUR.

Ah ! Sire ! (Un grand frémissement agite l'assemblée.)

LE ROI.

Allez-y donc, messieurs ! Et vous aussi, mesdames; parlez, je vous en prie. Ne vous gênez pas !

LA TOUR.

Le Roi le permet ?

LE ROI.

Il vous le demande.

LA TOUR.

Ah ! C'est que, — j'en préviens votre Majesté, — nous en avons... plein le cœur!...

LA CLAIRON.

Je bouillonne!

LA TOUR.

... et nous allons, je le crains, en lâcher de roides !

LE ROI.

Je n'ai pas peur, monsieur. La Reine non plus, ni personne ici. Vous pouvez tout dire aujourd'hui.

LA TOUR.

Il m'a mis en un tel état !

MADEMOISELLE FEL.

Et moi donc?

LES ABBÉS.

Nous-mêmes ! Le clergé !

MONSIEUR DE JULIENNE, amateur éclairé.

Tous il nous a choqués.

LES FINANCIERS.

Blessés.

LES GENS DE GOUT.

Irrités.

LES PHILOSOPHES.

Assommés.

LE ROI.

Il fut sot, odieux. Ne le ménagez pas.

LA TOUR.

Vive le Roi ! (Se tournant vers l'assistance). Ah ! mes amis!... Mes

amis!... (Imitant l'Empereur)... Se connectent les uns les autres! Hein ?

LA CLAIRON.

« Connecte-toi toi-même ! »

DUCLOS.

Il a pesé, c'est certain.

LA TOUR.

Et quels mots! Quels matériaux il est allé chercher!

CRÉBILLON.

Il parle assez bien le français.

DUCLOS, faisant la moue.

Ce n'est pas le nôtre. Et puis, il le prononce comme il le pense : mal. Il ne parle d'ailleurs que pour s'écouter.

LA TOUR.

Il s'y connaît en art.. comme Camargo en droit canon!

L'ABBÉ HUBER, peiné, à la Tour.

Ne mêlez pas les choses saintes...

LA TOUR.

Son outrecuidance est universelle. Il n'a dit que des bêtises.

MONSIEUR DE JULIENNE.

Évidemment, le pastel lui échappe.

LA TOUR.

Il ne sait rien. C'est un âne. Cette grotesque façon de nous enrégimenter! Ses demi-à-droite! Ses demi-à-gauche! L'impertinence de ses : Eh bien? Au roi!

MADAME DE LA POPELINIÈRE, outrée, montrant le maréchal de Saxe.

Au maréchal!

LE MARÉCHAL DE SAXE, désignant Madame de Pompadour.

A Madame!

LA REINE.

.. en lui donnant.. son nom de jeune fille! oh!

LA POMPADOUR, placide.

Ça ne m'a pas émue.

LE ROI, entre ses dents.

Elle en a vu d'autres!

LA TOUR.

Enfin vous m'avouerez qu'il s'est conduit comme une espèce? Pas un de nous qui n'ait été pour lui l'occasion recherchée d'un manque de savoir, de tact et de manière!

MADAME GRIMOD DE LA REYNIÈRE, à la Tour.

A commencer par vous. Il s'est exprimé sur votre compte avec une grossièreté...!

LA TOUR, évasif.

Laissons cela, Madame. Ces injures personnelles du Kaiser, je pourrais les relever... je m'en garderai bien.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE, bas, à sa femme.

Il va les détailler toutes.

LA TOUR.

Il a dit que je « préparais » sans finir! Quelle injustice! e quelle absurdité! Il a dit que mon art était superficiel, et léger, de surface... moi dont le grand souci fut toujours de dessiner et de bâtir. Il a dit que j'ai été fou!

PLUSIEURS.

Jamais!

D'AUTRES.

C'est une horreur!

LA TOUR, se modérant.

Il est vrai que j'ai eu l'esprit fatigué au bout de ma vie.

MADEMOISELLE FEL, indulgente.

Mais non. Mais pas du tout!

LA TOUR.

Si ma chère, si, un brin. Mais le trouble qui m'agitait, c'était, sans que je m'en doutasse et que je pusse le sortir, le pressentiment affreux, et caché, des malheurs qui devaient aujourd'hui nous arriver, à moi, à vous tous, à mon œuvre, du fait de ces scélérats et de ces malappris! Et ce qui m'indigne le plus, ce n'est pas qu'ils nous aient faits prisonniers, non... — et je vous dirai tout à l'heure pourquoi, — c'est qu'ils nous comprennent si mal. Nous ont-ils regardés? Je n'en suis pas sûr, puisqu'ils nous voient rire! Ce Kaiser croit que nous sommes des lurons, qui pouffent, qui s'esclaffent! L'aveugle! Le grossier! Il ne s'est même pas aperçu que nous souriions! Saints du ciel! Beautés de l'Olympe! Il confond le rire avec le sourire! L'Allemand rit. Hélas! Il ne sait que rire. Et de quel calibre est chez lui cette action, quelle gorge déployée l'exécute à gros bruit... nous en avons la quotidienne et douloureuse épreuve! Mais le sourire? Bernique! Il est à nous, à nous tout seuls, — ou du moins en premier. Aussi je m'amusais bien dans le fond, malgré ma colère, en entendant le haut et puissant seigneur des Arts d'Outre-Rhin, Dieu de l'esthétique germaine, déraisonner avec tant de succès! Quand il s'écriait, en s'étonnant de nous : « Remarquez cette joie frivole et cette insouciance! Ils n'ont pas l'air de se douter que nous sommes là et que nous les tenons captifs, épinglés au mur, tous ces beaux papillons!... » il ne se doutait pas lui-même du vrai sentiment qu'exprimait la claire énigme de nos yeux, il n'en sentait pas le mépris, le dégoût, la hautaine répulsion. L'impitoyable dédain de nos lèvres retroussées ne lui motivait pas notre arrêt sans appel. Jamais il ne comprendra que la plus farouche haine fasse exprès de s'accroître et de s'orner par le sourire. C'est pourtant notre première et jolie revanche. Oui, mal assouvis de les exécrer, nous nous moquons d'eux! Si je n'avais l'honneur d'être écouté par d'augustes oreilles, je dirais le mot cru : que nous nous.. hum... d'eux, et de tout notre cœur!

LE ROI.

Dites-le, monsieur! C'est un mot français. Qui de nous, par instans, ne s'en est servi? Ne le laissons pas refroidir. Voilà l'occasion.

LA TOUR.

Sans doute, Sire; mais non, si ce mot est dans nos pensées, notre bouche veut le taire, par respect de Vos Majestés. Ils n'y perdront rien, pourtant! (Il a pris sur la cheminée le livre posé par le Kaiser.) Voilà donc ce fameux bouquin! (Il le lève et le montre. On se rapproche.) L'extérieur, d'abord... Ravissant, n'est-ce pas? Ce cartonnage gris verdâtre et cet encadrement de style munichois, ce dos d'un violet nauséabond, ces tranches lie de vin et ces caractères gothiques... c'est bien ce qu'il fallait, ce qui s'accordait avec des pastels du temps de Louis XV! Quelle précision et quel bonheur de goût! Quelle quintessence d'à-propos! Et le titre! Ailé, caressant, musical. *Korpsverlagsbuchhandlung Bapaume!*

MADAME FAVART.

Ah! mon Dieu!

LE MARÉCHAL DE SAXE.

C'est une adresse de Kommandantur.

LA TOUR.

Attendez. Ce n'est pas fini. Arc-boutez-vous. (Lisant.) *Ein Deutsches Reservekorps gibt Französische kunst heraus! La Tour hat in seinem Pastelplorträts den Geist und die Liebenswurdigkeit des Rokoko verherrlicht wie Kein anderer.* Et en dessous : *S. M. König Wilhelm II von Wurtemberg nahm die Widemung an.*

LA CAMARGO.

Ce qui veut dire? Ah! vite! J'ai soif...

LA PLUPART.

Non! Non!

UNE VOIX.

Assez!

UNE AUTRE.

Grâce!

UNE AUTRE.

Pitié!

LA TOUR, inébranlable.

Il faut souffrir, il faut savoir. C'est instructif.

CRÉBILLON.

C'est inhumain.

LA TOUR.

Ce qui veut dire... Je traduis littéralement et dans l'ordre des inversions : Un corps de réserve allemand publie de l'art français avec La Tour, qui, dans ses pastels, éclaire et fait surgir tout l'esprit et la grâce du rococo...

DES VOIX.

Oh!

UNE AUTRE.

Aïe!

UNE AUTRE.

Non?

DUCLOS, à La Tour.

Vous en remettez!

L'ABBÉ POMMYER.

Il brode, il se roule, il invente.

LA TOUR.

Je vous jure... Je suis honnête. (Continuant.) Du rococo, comme aucun autre.

MADEMOISELLE FEL, à la Tour.

Ça par exemple : « comme aucun autre, » c'est gentil voyons?

M. DE JULIENNE.

Oui, pour un compliment, et de leur part...

LA TOUR.

Il m'offense. Rokoko! Mais d'où sortent-ils?

LE ROI.

De Potsdam, qu'ils prennent pour Versailles.

LA TOUR.

Je les entends d'ici doctoriser: « Das ist rokoko... »

MONCRIF.

Avec des K!

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Oui, pourquoi?

M. DE LA POPELINIÈRE.

La lettre c leur fait donc peur?

MADEMOISELLE CLAIRON.

Ah! dame!

LA TOUR.

Alors, ils croient, tout de bon, que le Louis-Quinze est rococo?... et que notre art, le plus beau, le plus pur, est de la décadence? Les imbéciles! Les malheureux! (S'adressant à Voltaire.) Je vous en prie, monsieur... (et tourné vers d'Alembert), et vous aussi, qui les avez si bien connus dans le temps, comment expliquez-vous cela? (Revenant à Voltaire.) Et comment, d'abord, vous qui étiez la fleur, et la plus fine, de l'esprit français, de la grâce et du goût, comment avez-vous pu, ne fût-ce qu'au passage, vous accommoder de ces gens-là? Comment n'avez-vous pas deviné à l'avance?...

VOLTAIRE, agacé.

Ah! Comment? Comment? Monsieur du Comment? C'est facile à vous aujourd'hui de me harceler là-dessus!... Aussi bien je m'y attendais. D'abord, ces Allemands-là différaient beaucoup de ceux d'à présent.

LA TOUR.

Non. Sans en avoir l'air ils étaient au fond tout pareils.

ROUSSEAU, à Voltaire.

Hé oui! On vous en veut un peu...

VOLTAIRE, à Rousseau.

On m'en a toujours voulu de quelque chose. C'est une habitude qu'on a. Je ne dis pas cela pour vous.

ROUSSEAU.

... De n'avoir pas su mieux pénétrer jusqu'aux bas-fonds du cœur de ces hommes de proie, de n'avoir pas su démêler leurs desseins futurs de force brutale, de vous être arrêté à la surface de leurs dissertations et de leurs éloges, de n'avoir pas senti, sous la grosse caresse du gant, la main de fer.

LE MARÉCHAL DE SAXE.

La patte de la bête.

LA TOUR.

Ses os durs.

MONCRIF.

Et ses griffes.

VOLTAIRE.

Tra la la ! Le pouvait-on ? Qui l'aurait pu ?

ROUSSEAU.

Vous seul. Vous le pouviez, vous le deviez. (Humble et amer.) Génie oblige.

VOLTAIRE, à Rousseau.

En ce cas, tout vous désignait. Les bas-fonds du cœur ! Vous étiez là comme chez vous. Et cependant, grand précurseur social, vous n'y avez rien vu non plus.

ROUSSEAU.

Je n'habitais pas comme vous les palais, ni les cours étrangères. Moi, pour me faire oublier et me débarrasser de l'injustice humaine, j'errais dans les bois, en fredonnant une ariette...

VOLTAIRE.

... Et ne pensant qu'à la pervenche. On le sait. Laissons donc là, monsieur, mes palais et vos ermitages. C'est du Kaiser qu'il s'agit et de son étonnant discours. Il a beau m'avoir bien traité... Grand merci ! Croit-il qu'il me flatte ? et que, pour

avoir fait la *Henriade*, je serais tenté, si par malheur je vivais encore, d'écrire une *Guillaumade?* Ah! non!

D'ALEMBERT (à Voltaire.)

C'est comme quand il a dit, sans paraître en douter, « que nous ferions la paix » tout de suite! Et allez donc!

VOLTAIRE.

Oui. A-t-on idée?

D'ALEMBERT.

Le vilain homme!

VOLTAIRE.

Mais voilà. C'est bien fait! Il me juge d'après l'opinion avantageuse que j'avais de ses aïeux et d'après celle aussi qu'ils se faisaient de moi, dans le sens où je m'étais appliqué moi-même à l'inspirer... Et puis, Guillaume II vit toujours... et nous, nous sommes morts. Énorme différence. Il ne sait pas, et nous savons. Le premier bénéfice des morts est la clairvoyance soudaine de leur vie. A l'instant où ils ne peuvent plus rattraper les sottises du passé, celles-ci leur sont brusquement et complètement révélées. L'irréparable, pour se montrer, choisit exprès l'au-delà. Mais, si mes erreurs et mes fautes me crèvent les yeux trop tard, je veux du moins les proclamer. Depuis tout à l'heure j'étouffe. Il faut que je me soulage. Eh bien oui, quand je me rappelle ce que j'ai pensé, dit et écrit à propos de ces damnés Allemands, je rougis, comme Mlle Clairon quand on lui manquait, et je ne sais plus où me fourrer. Je ne peux plus relire ma correspondance avec le Prince de Prusse. Elle m'horripile. Je voudrais m'expurger. Ah! ces fameuses lettres à mon « Fédéric, » pour lesquelles j'avais toujours eu un petit faible...

ROUSSEAU.

Si petit que ça?

VOLTAIRE.

A présent je n'en donnerais pas quatre sols. Est-ce moi? J'ai honte à me reconnaître. Ainsi c'est pour cet homme-là qui limait des vers si plats que je me suis prodigué, que j'ai compromis ma santé, perdu un temps si précieux de ma brève existence, et que je faisais la lippe en crachant sur Louis

Quatorze à la pauvre orthographe? J'immolais un de nous, et quel? mon roi! à celui-là! et je médisais des miens! de mon pays! Pourquoi? Parce qu'enivré des louanges de ce prince et les lui ayant rendues au centuple.., à ce jeu nous nous étions l'un l'autre absolument pourris. Orgie de complimens. Débauche de mensonges. Par nos bouches tout a passé : les vertus, les grâces, les rayons, les palmes, les couronnes, le myrte et les lauriers, toutes les formules de la flatterie, toute la mythologie de l'adulation. La modestie et la décence étaient pulvérisées. Il suffoquait d'enthousiasme à mon égard et j'en haletais pour lui. Tudieu! Quel délire! Quels chassés-croisés! Quels assauts! On n'y allait pas de langue morte. Il me lançait de l'Apollon, je lui renvoyais de l'Orphée! Le génie ne comptait plus. Nous en étions tous les deux à la simple divinité. On se tutoyait comme des Jupiter. *Tu deus! Tu quoque!*

MADAME DE LA POPELINIÈRE, bas, à son mari.

Quoi? Que dit-il?

LA POPELINIÈRE, qui élude.

C'est du latin.

VOLTAIRE.

Combats à l'encensoir, jets de madrigaux, petits vers à toute heure, effeuillés comme des roses, libations d'odes... eau bénite!!

VOIX NOMBREUSES.

Oh! Vous?

VOLTAIRE.

Oui! Moi! Satan me pardonne! moi qui croyais la détester... quand elle me mouillait et me piquait les joues, je la trouvais agréable! Je vous dis que nous étions fous! Si encore on s'en était tenu à s'offrir l'Olympe, à se garantir l'immortalité? Mais le fâcheux, c'est qu'on profanait le sentiment par un commerce d'amitié qui divaguait comme l'amour! Quels noms, quels qualificatifs n'ai-je pas donnés dans mes épîtres à ce prince élu de mon cœur! Il a été Platon, Marc-Aurèle, Henri IV, François Ier, Pierre le Grand, Socrate, Achille et Mars! Je lui ai dit qu'il pinçait de la lyre comme Homère et jouait de la flûte comme Télémaque; je lui ai mille fois déclaré qu'il était le

chef-d'œuvre de la création ! Et il l'a cru ! Et lui, de son côté, ne m'avait-il pas persuadé que Corneille et Racine n'étaient que la crotte de mes talons et qu'aucune femme ici-bas ne surpassait ma divine Émilie? Extravagant ! Enfin, moi, le libre esprit, l'affranchi suprême, j'ai été plus idolâtre envers cet homme très ordinaire que le dernier des recteurs de village envers son bon Dieu. J'ai baisé ses mains, j'ai baisé ses pieds, sa signature, ses portraits.

L'ABBÉ LEBLANC.

Et vous n'auriez pas baisé la mule du pape !

VOLTAIRE.

C'est vrai. Quel illogisme ! Je ne pouvais pas regarder sans rire un cuistre d'église plier le genou, et je me suis mis à plat ventre devant ce pédant couronné, comme un dévot à la procession. J'enrage. Ah ! que n'ai-je le moyen, — faute de les lui renvoyer, — de rassembler ses lettres, son fatras, ses bagues, ses breloques, ses tabatières, ses portraits et ses cannes ? tout ce qu'il m'a donné ? Cela ferait un beau tas, j'y mettrais moi-même le feu, et quand il serait bien pris, j'y jetterais... (Il s'arrête.)

VOIX NOMBREUSES.

Quoi, monsieur ?

VOLTAIRE, avec éclat.

La Pucelle !!

LE PÈRE EMMANUEL.

Seigneur !

L'ABBÉ HUBER.

Qu'entends-je?

L'ABBÉ POMMYER.

Est-il possible ?

VOLTAIRE.

Item ! *La Pucelle !* Au bûcher !

ROUSSEAU.

Comment? Encore ! Une fois ne vous suffit pas? Vous voulez la rebrûler? Votre persistante haine...

VOLTAIRE.

Mais non, monsieur! C'est moi que je brûle, en signe de remords.

DUCLOS, à part.

Il s'humilie : il est souffrant.

VOLTAIRE.

La riche idée que j'ai eue là, le jour que, sous couleur d'une petite impertinence en vers, j'ai commis ce crime imbécile! Et quelle sottise! Mon œuvre entière est tachée par l'encre de ce méchant poème. Il continue à me salir en ayant l'air de me représenter. Je reste pour les honnêtes gens l'auteur de *la Pucelle*. Que les Français d'aujourd'hui ne me soient pas trop cruels! Le patriotisme autrefois n'était pas né. Il a fallu du temps, et surtout ce temps-ci, pour que sa grâce opère en nous. Aussi, c'est fini. Grondez-moi. Battez-moi. Je dirai : *Meâ culpâ*. Je ne ricane plus.

ROUSSEAU, rêveur.

Est-ce bien sûr?

VOLTAIRE.

... J'admire et je respecte Jeanne. Je lui demande pardon, et à l'Église, aux curés, aux capucins, à tout le monde, au diable, à Dieu, même aux Jésuites!... comme je pardonne aussi à ceux qui nous ont offensés, même à ce petit Musset, pour son « hideux sourire! » Ouf! L'apostume a crevé! Maintenant, ça va mieux!

(Explosion soudaine. Proférés sur des tons divers, ce sont des : « Monsieur! monsieur! » Et des : « Oh! Ah! » des : « Lui! » des : « Qui l'eût cru? » des : « Qui l'eût dit? » des cris, des transports, et des rires.)

L'ABBÉ HUBER, tout tremblant.

Mon ami! Enfin!

LE PÈRE EMMANUEL, qui s'avance, les bras ouverts.

Cher enfant! Je savais bien!

VOLTAIRE, le retenant du geste.

Ah! laissez? Ça suffit.

ROUSSEAU.

Mes complimens, monsieur. Vous avez voulu faire, vous aussi, vos Confessions... (L'assistance approuve et souligne.) posthumes il est vrai, partant sans effet.

VOLTAIRE.

D'autant plus désintéressées. On les fait comme on peut. Chacun la sienne.

LA TOUR, à Voltaire, avec brusquerie.

Eh bien! monsieur, excusez-moi! Je condamne la vôtre. (Étonnement général.) Ah çà? Qu'y a-t-il? Quel vent de folie? Rome n'est plus dans Rome! et Voltaire n'est plus Arouet! Que vous regrettiez certaines erreurs... d'accord! Mais vous exagérez et vous dépassez la mesure! Croyez-moi; restons tous ce que nous avons été : tels que l'on nous a connus, aimés, et transmis après nous au jugement des hommes, tels que vous m'avez permis de vous surprendre un jour dans le bon éclairage. Demeurons naturels et ressemblans. Ne nous excitons pas, sous prétexte que nous sommes morts, à nous défigurer pour la postérité. Celle-ci d'ailleurs nous veut loyaux, fidèles à nous-mêmes, sans trahison d'outre-tombe. Quelles que soient la tristesse et la grandeur des temps présens pour lesquels nous n'étions pas faits, n'essayons pas en vain de nous y conformer. Chagrins, nous cesserions de plaire à nos petits-fils, et c'est au contraire notre sourire, notre grâce, notre élégance et la vertu de notre beauté qui les rattachent à l'espoir et qui leur donnent du courage. Ils se battent aussi pour nous. Ne changez donc pas, je vous en supplie! Raille, Voltaire! Souffre et plains-toi, Rousseau! Badine, abbé Pommyer! Chantez, Favart et Fel! Gonflez-vous, les Fermiers! Déclame, Clairon! Danse, Camargo! Bouffonne, Manelli! Triomphez, Pompadour! Sois toujours vainqueur, Maurice!... Et vous, Sire, régnez! régnez toujours sur nous!

LE ROI.

Il a raison, messieurs! Et puis, c'est lui qui nous a faits tels que nous étions, pris au vif, et légués à l'avenir. Nous lui appartenons; il faut l'écouter. C'est lui notre maître. Or, ce

qu'il dit est juste. En restant dans la franchise de nos manières, nous remplissons notre devoir et servons mieux notre pays.

CRÉBILLON.

Notre pays... Hélas! Nous sommes prisonniers!

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Pour un jour! Pour une heure!

LA TOUR.

Eh oui! Les Boches ne nous ont pas! Ils le croient! Ils se trompent. Notre âme leur échappe. Ce qui est *nous*, au delà de l'image, appartient et reste à la France, à cette seule grande Dame. A ce point de vue, nous sommes insaisissables, et l'on n'a sur ces toiles que notre apparence, notre poussière.

MONSIEUR DE JULIENNE.

Mais cette apparence et cette poussière elle-même, *s'ils* les gardaient? Ou, — j'en frémis! — *s'ils* les détruisaient?

LA TOUR, avec force.

Nous resterions, quand même. La *Joconde* existait toujours après qu'elle avait disparu. On ne l'a pas rendue en la rapportant. Pas de puissance au monde qui soit capable de nous supprimer!

VOLTAIRE, à part lui.

Oui, je sais bien. Nous sommes.

LE ROI, montrant La Tour.

Et le génie de monsieur, en plus, nous a « fixés. » Mais non, nous n'aurons pas besoin d'être captifs, ou anéantis, pour demeurer. Nous reviendrons à Saint-Quentin.

LA TOUR.

Ah! Sire!

(Un grand mouvement d'émotion les agite tous.)

LE ROI.

Je vous en donne ici ma parole de roi.

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Et moi de soldat. (Étendant le bras vers les armes et les obus disposés dans les coins.) Sur ces trophées. Nos petits-fils, demain, nous délivreront.

MADEMOISELLE CLAIRON, tendant l'oreille.

Chut! Écoutez?

MADAME FAVART.

On vient.

MADEMOISELLE CAMARGO, esquissant un pas, mutine.

La ronde de nuit...

LE ROI.

Reprenons nos places! Et toujours notre allure? Pastels de La Tour, haute la tête!

LE MARÉCHAL DE SAXE.

Comme les cœurs!

VOLTAIRE, à l'abbé Huber qui a repris en hâte son flambeau.

Éteins, l'abbé!

L'ABBÉ HUBER, à voix basse, en soufflant la chandelle.

Ainsi soit-il!...

HENRI LAVEDAN.

FRANÇOIS BULOZ

ET

SES AMIS

III (1)

ALFRED DE MUSSET

Très peu de temps après la rupture avec George Sand, Musset s'était remis à écrire : *Lucie* est de juin 1835, et la *Nuit de Mai* parut quelques jours après *Lucie*. De toutes les *Nuits*, celle-ci est peut-être la plus désolée :

O Muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long,
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon...

Son frère, qui le défend beaucoup d'être resté fidèle à son terrible amour, prétend qu'à cette heure sa blessure se cicatrisait. Comment alors expliquer la *Nuit d'Octobre?* Paul de Musset s'en tire en disant que « la *Nuit d'Octobre* est la suite nécessaire de la *Nuit de Mai*, le dernier mot d'une grande douleur, et la plus légitime comme la plus accablante des vengeances : le pardon ! » Il est vrai qu'il prétend aussi que la *Confession* n'est pas « un document biographique », et que « l'auteur n'a pas eu l'intention d'écrire l'histoire de sa jeunesse, » etc. Mais

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 15 avril.

à Liszt, Musset avoue : « Le livre dont vous me parlez n'est qu'à moitié une fiction... il pourrait et devrait être plus long... » Cependant à ce livre il avait fait des coupures : on le verra par la lettre suivante, écrite au directeur de la *Revue* (1) :

« Mon cher Buloz, ce que vous m'avez dit pour la deuxième partie de la *Confession* me tourmente. Vous avez raison, je le crois du moins. Mais je ne sais trop comment faire pour y remédier ; si je veux revoir cela moi-même, je n'y ferai rien qui vaille. Il faudrait que vous me trouvassiez quelqu'un qui eût à la fois assez de complaisance, et assez de jugement pour s'en charger, mais qui ? Je n'en sais rien, et il faut pourtant que ce qui est de trop soit corrigé. Si je pouvais prier Sainte-Beuve de lire simplement le 1er volume, je pourrais ensuite de moi-même faire les corrections sur ses avis. Mais j'ai peur qu'il ne soit un peu froid pour moi, à cause de toutes ces dernières circonstances (2), que le diable m'emporte si je lui en veux ! Mais vous savez comme va le monde. Faites-moi donc le plaisir de penser un peu comment venir à bout de tout cela. Ce ne serait pas un retard de trois jours, et c'est très important. Mais je suis si bête, que je ne puis me corriger moi-même. Dites-moi donc un peu comment faire (3). »

« A vous,

« ALFRED DE MUSSET. »

F. Buloz aimait fort la *Confession d'un enfant du siècle*, Sainte-Beuve fut chargé de rendre compte du livre. Son article est excellent, et s'il fait quelques critiques, elles sont rares et indulgentes. Une phrase est à noter. Parlant de l'œuvre de Musset, Sainte-Beuve écrit : « La débauche y tient moins de place que dans le projet primitif, j'imagine. Le second volume particulièrement en est tout à fait purgé. » Cette phrase est intéressante quand on vient de lire la lettre qui précède et le conseil donné par F. Buloz de faire des coupures dans le second volume.

Mais la chronique de Sainte-Beuve, — tout à fait curieuse à lire aujourd'hui, — est une constante homélie adressée à

(1) On sait que la *Confession* parut en fragment dans la *Revue* en 1835 et année suivante en volume.

(2) La rupture avec George Sand.

(3) Je pense que cette lettre est du début de 1836. « La première édition de la *Confession* était en deux volumes in-octavo.

Musset; il lui dit : « De vous à moi, je sais que vous êtes Octave, que cette confession est la vôtre; » et, se souvenant en moraliste des ruptures et des recommencemens dont il a été le confident lassé : « c'est le lendemain même des fantaisies d'Octave, que ce charmant dîner a lieu (le dîner où Octave renonce à sa maîtresse pour la céder à Pagello — pardon! à Smith) — et que le départ de Smith et de Brigitte pour l'Italie se décide. Qui nous répond que l'autre lendemain tout ne sera pas bouleversé encore, qu'Octave ne prendra pas des chevaux pour courir après les deux amans fiancés par lui, que Brigitte elle-même ne recourra pas à Octave? (Sainte-Beuve se souvient des fuites à Nohant, à Baden, à Montbard, etc.) Il est clair qu'on ne laisse aucun des personnages ayant pied sur un sol stable; on n'a, en fermant le livre, la clé finale de la destinée d'aucun. » Sainte-Beuve voudrait une conclusion, il trouve que l'ensemble manque de composition, il reproche à Musset trop de décousu dans son œuvre : Musset pourtant avait reproduit l'image d'un épisode de sa propre vie. Sainte-Beuve le savait bien : la vie n'est-elle pas ainsi? Il n'y a que la mort qui termine certains épisodes...

Le critique conclut en encourageant Musset au silence dans l'avenir : qu'il ne chante plus ses maux (quelle perte pour les lettres françaises si Musset l'eût écouté!). « Octave est guéri enfin, dit Sainte-Beuve; quand il parlera de son mal désormais, que ce soit de loin, sans les crudités qui sentent leur objet... la nature épure et blanchit les ossemens. A cet âge de sève restante, et de jeunesse retrouvée, ce serait puissance et génie de la savoir à propos ensevelir (son expérience) et d'imiter, poète, la nature tant aimée, qui recommence ses printemps sur des ruines, et qui revêt chaque année les tombeaux! (1) »

F. Buloz ne fut pas satisfait de cette chronique; pourtant Musset l'était : « Remerciez Sainte-Beuve, son article est très bien. Que diable vouliez-vous donc? Je n'en mérite à coup sûr pas tant; je voudrais le trouver quelque part et causer une heure avec lui (2). »

Un mois après, Musset est occupé d'un compte rendu qu'il doit écrire, *Un Salon :* « Je vous donnerai d'abord un article sur le *Salon*. Vous l'aurez avant le 20; il sera long, car je n'ai

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1836.
(2) Inédite.

pas voulu le faire vite; j'ai à aller au musée encore demain matin, et puis ce sera tout. La comédie est en train (1). »

Cette comédie, c'est *Il ne faut jurer de rien*. Que de variété dans la production de l'écrivain, et que de perfection dans cette variété! Cette année 1836 seule, succédant à d'autres années si cruelles, voit naître la *Lettre à Lamartine*, la *Nuit d'août*, les *Stances à la Malibran*, ce charmant *Salon*, *Il ne faut jurer de rien*, et les *Lettres de deux habitans de la Ferté-sous-Jouarre* (2). Jamais le génie de Musset n'a été plus fécond, plus libre, et cela au milieu de la vie que l'on sait, des joyeux voyages à Bury, des soupers, mondains ou autres, des bals masqués, dont il raffole, du jeu, etc.

Pourtant, cette vie qu'il aime et qui l'épuise aussi, il en a souvent la satiété; il le dit à la « Marraine, » quand il est sincère, et c'est avec elle qu'il l'est le plus : « Je vous avouerai que je commence à être parfaitement dégoûté de voir que des veilles forcées, que ma tête et ma poitrine me refusent, ne peuvent me tirer d'un passé qui m'écrase matériellement et moralement. — Ainsi soit-il. »

Que disait donc Paul de Musset? Alfred n'oubliait pas? Il n'oubliait pas, mais il y tâchait, et les lettres à Aimée d'Alton (3), cette année 1837, sont là et le prouvent : « Chère, chère aimée, la bien nommée, que je suis heureux de vivre et de t'avoir connue, etc., » et au moment où le poète donne la *Nuit d'Octobre* et chante :

Honte à toi, femme à l'œil sombre,
Dont les funestes amours
Ont enseveli dans l'ombre
Mon printemps et mes beaux jours...

(1) *Inédite*.

(2) Voici la lettre d'A. de Musset à F. Buloz qui accompagnait la lettre sur les *Humanitaires*, la seconde que la *Revue* publia :

« Dimanche soir.

« Voici, mon vénérable ami, la lettre sur les *Humanitaires*. Elle est un peu longue, mais je compte que vous la mettrez afin que je n'aie pas veillé pour des prunes. Deux fois de suite, ce serait peu galant.

« Je vais me mettre au roman.

« A vous,

« COTONET. »

Musset veut parler ici d'*Emmeline* dont il avait voulu d'abord faire un roman.

(3) Cousine de d'Alton-Shée. Il l'aima quelque temps. Après la mort de Musset, elle épousa son frère, Paul de Musset.

les yeux bleus de *Mimouche*, de « sa nymphe aimée, » de sa « poupette, » sont tout son horizon.

La première version de la *Nuit d'Octobre* est-elle celle que nous connaissons ? Y en eut-il une autre plus dure encore peut-être pour la femme à l'œil sombre ? Un billet de Musset à ce sujet le ferait croire :

« Voilà mon épreuve, mon cher ami, et je vous prie de n'y plus rien changer. »

Buloz y avait donc changé quelque chose ?

Ce billet n'est pas daté, mais ce qui suit le date suffisamment : Musset se plaint d'une cruelle correction « à la page 209 vers 2, on m'avait mis : « l'homme a besoin *de* pleurs, » — il faut « l'homme a besoin *des* pleurs. »

On a reconnu les vers qui sont dans toutes les mémoires :

Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs ;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs, etc.

***

Avant de mentionner la nomination de Musset au poste de bibliothécaire à l'Intérieur, il faut noter que déjà, l'année précédente, le prince royal avait songé à lui et voulait lui confier le poste d'attaché d'ambassade à Madrid. Paul n'en dit rien dans la Biographie ; il ne fait allusion à ce projet que dans sa notice : « Alfred objecta son peu de fortune... Mais malgré sa jeunesse, il ne se sentit pas le courage de rompre avec les liens de famille, d'habitude et d'amitié, qui l'attachaient à la vie parisienne... » Bref, il refusa. La lettre suivante, adressée au directeur de la *Revue*, et écrite en 1837, fait allusion à cette nomination, qui forcerait le poète à quitter Paris, etc.

« Mon cher ami,

J'ai ce soir de fortes raisons pour croire que les bonnes intentions du prince royal pour moi vont se réaliser. Je vous disais ce matin que cela se ferait tout de suite, ou pas du tout. Voici ce que j'ai à vous demander à se sujet.

« Quoiqu'il ne s'agisse pas de partir maintenant, vous comprenez que je ne puis rien accepter si je suis revenu ici. D'autre part, la moindre apparence de désordre dans mes affaires, avec

les bonnes langues qui s'emmêlent de tout *(sic)*, peut me perdre et devenir un sujet de refus. Je sais malheureusement par moi-même, que ce ne sont pas les envieux qui me manquent. Croyez-vous que votre ami M. d'Ortigue voudrait me prêter encore deux mille francs sur une lettre de change, payable à la même époque que l'autre, l'année suivante, c'est-à-dire au 1er août 1838? (1); pouvez-vous du moins lui en faire la proposition? Je consentirais à des intérêts plus forts, pourvu qu'ils ne le fussent pas trop. Il serait très important pour moi qu'une pareille affaire s'arrangeât, car mon avenir peut en dépendre. Ne croyez pas que je m'effraye à tort, ou que je me hâte trop, je sais ce que je dis, et ce que je fais. Le plus tôt, en ce cas, serait le mieux. Vous concevez qu'à toute occasion il faut que je sois prêt, et que j'aurais un regret mortel si, faute de précaution, l'affaire manquait. Quand le hasard pense à vous, il ne faut point laisser prise au guignon. Répondez-moi un mot, je vous en prie.

« A vous,

« ALFRED DE MUSSET (2). »

« Il est bien entendu qu'aucun motif ne m'empêchera du reste à remplir mes engagemens envers vous. Je ne pense pas avoir besoin de vous rassurer sur ce point. »

Il me faut parler maintenant de cette place de bibliothécaire à l'Intérieur, que F. Buloz obtint pour son ami — « une sinécure » qui lui permît de travailler en paix... Travailler en paix! Musset! quelle folie! Mais l'idée ne lui déplut pas, pourvu qu'on l'assurât qu'il n'abdiquerait nullement son indépendance.

Or, cette place de bibliothécaire fut offerte d'abord à F. Buloz qui sollicitait à ce moment-là... celle de commissaire royal à la Comédie-Française. Le baron Taylor ne voulant pas quitter ce poste, M. de Montalivet crut tout concilier en en offrant un autre à F. Buloz, et en laissant le baron Taylor aux Français (3). Mais le Directeur de la *Revue*, saisissant l'occasion sans tarder, proposa Musset pour la place de bibliothécaire.

(1) Cette lettre est donc écrite en 1837.

(2) Inédite.

(3) « On a offert une espèce de sinécure à B. pour remplacer ce qu'on ne pouvait donner, mais tu connais B., » etc., écrit Mme Buloz à sa sœur, le 11 septembre 1838.

« En entendant le nom de ce nouveau candidat, dit P. de Musset, le ministre fut tout interdit : il va sans dire que ce ministre n'avait jamais lu une ligne du poète. » Il savait seulement que Musset était l'auteur de la *Ballade à la lune*, et cela l'effrayait. « J'ai entendu parler d'un certain point sur un i, aurait-il dit à F. Buloz, qui me paraît un peu hasardé, et je craindrais de me compromettre... » Telle est la version de P. de Musset. Ce n'était pas, quoique cette version ait été publiée dans la Biographie, celle de F. Buloz : on lira plus loin leur polémique à ce sujet.

Mais la nomination tardant, Musset se découragea. Est-ce alors qu'il écrivit :

« Mon cher Buloz, qu'il ne soit plus question au Ministère de mes *mendicités*. Elles ne serviraient à rien, pas même à moi, ni à vous, je veux dire à la *Revue*... » et encore « N'importunez donc pas Mallac (1) pour une chose inutile. »

Le prince royal se mêla de cette affaire, et aussi M. Ed. Blanc, alors aux Beaux-Arts; bref, au bout de quelques semaines, Alfred de Musset fut nommé.

***

Pendant les deux années que dura sa liaison avec Mimouche, notre poète assagi (?) sera plus sédentaire, et travaillera davantage. Ses billets à F. Buloz annoncent successivement à cette époque : *Le Fils du Titien*, *Margot*, les vers sur *la Naissance du Comte de Paris;* il écrit encore deux articles sur Rachel (l'un d'eux contient la réponse à J. Janin (2) (réponse suivie d'une autre réponse de J. Janin!) et un article sur les débuts de Pauline Garcia, « Paolita, » comme il l'appelle dans ses lettres à la Marraine.

(1) Mallac, ami de F. Buloz, chef de cabinet du ministre et fort influent auprès de lui.

(2) « ... J'avais abandonné à elles-mêmes les réclamations de tous ces hommes qui viennent faire de l'admiration toute faite, quand j'ai rencontré dans une Revue empesée, entre un mythe religieux et un mythe littéraire, une espèce de *factum* contre le critique, à propos de Mlle Rachel. » — Voilà ce qu'écrivait Janin. — A la suite de ce feuilleton, Musset répondit à Janin : « Littérairement vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et personnellement vous êtes un drôle à qui il faudrait interdire l'entrée du Théâtre-Français, etc. » Mimouche s'inquiéta de cette lettre de Musset, mais il lui écrivit : « Ma lettre a été avalée. Cesse donc de t'inquiéter. »

Mimouche l'a-t-elle fixé? Il le lui a demandé :

> A votre tour, essayez ma maîtresse,
> Et faites-moi, jusqu'au tombeau,
> D'une douce et vieille tendresse
> Un impromptu toujours nouveau.

Mais on ne fixe pas Musset : en même temps qu'il adresse ces vers à sa « poupette, » il lui écrit paisiblement : « Te portes-tu mieux? Je suis pour ma part un peu invalide, et toujours gai comme un catafalque. Il faut pourtant essayer de vivre, ma chère amie, malgré tout, et si tu me donnais l'exemple, tu m'encouragerais. Je t'embrasse. » Que l'on compare la froideur de ce billet aux folies adressées jadis à Lélia. D'ailleurs, à cette heure, Rachel l'occupe, et la pâle Belgiojoso parfois le tourmente...

Quand F. Buloz est nommé commissaire royal, Musset l'annonce à Mimouche : « Tu sais que Buloz est nommé aux Français. Il est donc décidé que nous allons tenter le saut périlleux, » — ce qui veut dire qu'il compte, avec l'appui de son ami, aborder la scène, — il l'a résolu, et l'affirme au commissaire royal. « Quant au parti pour le théâtre, à tort ou à raison, il est pris, à tel point que rien ne m'en détournera maintenant. » Et il songe à travailler pour Rachel, mais il ne finit rien, et Rachel est volage, et le temps passe. Ce n'est qu'en 1847 que F. Buloz prendra sur lui de monter le *Caprice*, et l'annoncera à Musset surpris...

Mais il est temps de parler, à cette époque de la vie de Musset, de la « Belle Joyeuse ; » cette belle dame eut souvent affaire aussi à la *Revue;* elle y tint même une certaine place comme collaboratrice, — et comme conspiratrice, — car F. Buloz estima son côté *carboniera,* aimant l'Italie ; elle fut aussi inspiratrice : on sait qu'elle inspira Musset, dans un moment de mauvaise humeur, et de vengeance. « Elle lui résistait, et il imprima sur son front ces *Stances à une morte,* » qui firent à cette époque, dans le petit cénacle de la *Revue*, tant jaser.

Donc, la princesse lui fut cruelle; il ne s'y attendait guère, car Mignet était jaloux de lui, et c'était un signe excellent; puis, le poète n'avait-il pas emmené la belle Christina déjeuner un jour au *Cabaret du Divorce*, barrière Montparnasse ? Mais « quelqu'un troubla la fête, et ce fut le mari, bien innocem-

ment, qui sachant Musset en bonne fortune, et l'étant lui-même, lui proposa de réunir... « ces dames. » La princesse s'esquiva.

Quand, pour se venger des rebuffades de la princesse, Musset écrivit les *Stances sur une morte*, personne ne devina qui était cette morte, sauf la morte elle-même qui feignit de croire qu'elles avaient été inspirées par Rachel. « Avez-vous lu les vers d'A. de Musset sur une morte? demandait-elle, il paraît que cette morte, c'est notre grande tragédienne (1). » Bonnaire lui-même, dit M. Séché, y vit une épitaphe pour le tombeau de Rachel. » Mais F. Buloz riait sous cape, car il avait, ainsi que Christina, deviné.

On pense bien que ces vers de Musset refroidirent sensiblement ses relations avec la « Belle Joyeuse. » Pourtant, en 1840, lorsqu'il fut si gravement malade, la princesse vint souvent le voir, et lui donna de sa belle main d'affreuses potions : « Il n'osait pas les refuser lorsque la princesse les lui donnait, » et comme il redoutait la mort, Christina sut lui dire avec autorité : « Ne craignez rien : on ne meurt jamais en ma présence ! »

J'ai essayé ici même (2) de tracer une esquisse de cette figure si séduisante de la belle Milanaise; je ne m'y attarderai donc pas; toutefois, on verra souvent apparaître son visage pâle et ses grands yeux noirs au cours de ce récit. Au moment de son exil, après le siège de Rome, elle deviendra une voyageuse ardente et une collaboratrice assidue.

A la fin de l'année 1841, Musset écrivit l'*Épître sur la Paresse*, et tout naturellement il eut l'idée de la dédier à F. Buloz, qui lui reprochait sans cesse sa nonchalance. « Alfred aimait sincèrement M. Buloz, dit son frère. Il adressa les vers sur la Paresse à celui que cette question intéressait le plus... » et, en les lui envoyant, il joignit aux vers ce billet :

« Mon cher ami,

« Je vous envoie mes vers, revus et corrigés. Je n'ai pas encore pensé à un titre, nous le trouverons demain. Si vous

(1) L. Séché, *A. de Musset.*
(2) *Une ennemie de l'Autriche. Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1915.

voulez de la dédicace, ils vous seront adressés; sinon, nous retrancherons les derniers vers. *Fiat voluntas tua.*

« A vous.

« ALFRED DE MUSSET. »

F. Buloz a daté de sa main ce billet qui devait lui être précieux : 31 décembre 1841.

Musset, fort susceptible quand on l'accusait de paresse, savait parfaitement se défendre : « le prenait-on pour un expéditionnaire? Dante et Le Tasse n'en avaient pas écrit plus que lui : leur reprochait-on leur oisiveté? » Quand il songea à un article sur Leopardi, « sombre amant de la mort, » la Principessa, qui lui avait jadis confié papiers et traductions pour l'aider dans sa tâche, mais qui, ne voyant rien éclore, s'impatientait, s'attira ce trait, décoché à son intention dans une lettre à la Marraine : « Leopardi est mort depuis assez longtemps pour me faire la grâce d'attendre. Est-ce que les Italiens sont enragés? Dans ce cas, il faut leur recommander les gousses d'ail, qui sont très bonnes contre l'hydrophobie, mais il ne leur servira pas à grand'chose qu'on aille plus vite que les violons »; puis, il renonça à la prose, et écrivit *Après une lecture*.

Depuis quelque temps d'ailleurs, il ne voulait plus écrire qu'en vers, — il l'avait déclaré à son frère, — et, sauf ses comédies, la *Revue* ne publia plus de lui que des poèmes. Visiblement, sa production depuis 1840 aussi se ralentit; son nom s'espace dans les sommaires; au cours de ses lettres, il se montre irrité et impatient, mais comme à « George, » F. Buloz lui passe tout (1). Cependant, le poète promet, puis revient sur sa promesse; l'engagement lui pèse, indépendant, il ne veut sentir aucune entrave; il le dit souvent à son directeur.

« Mon cher ami,

« Je vous écris bien vite avant de me coucher, ayant commencé ce soir d'écrire quelques vers sur Ariane, pour vous dire que je suis forcé d'y renoncer. Je suis mal disposé, souffrant. Je monte la garde après-demain, par-dessus le marché. Ensuite

(1) Pourtant le directeur de la *Revue* s'irritait à voir le poète couper les marges de son recueil pour y rouler ses cigarettes.

je ne me sens pas de liberté. Vous ne pourriez certainement pas me donner celle que Gautier a à la *Presse*, ou Janin aux *Débats*. Je ne peux rien dire à moitié, c'est trop pitoyable. Laissez-moi un peu de temps pour mon espèce de poème, qui ne vaudra probablement pas grand'chose, mais qui vaudra mieux, et ne m'en veuillez pas surtout.

« A vous (1).

« ALFRED DE MUSSET. »

La santé de Musset, fort atteinte depuis sa dernière maladie, se rétablissait mal; il faisait aussi maintes imprudences. L'été, sa famille lui imposait cependant les eaux : il sentait bien que le repos, sinon les eaux, lui était salutaire.

En août 1845, quittant la Lorraine, il écrit :

« Je reviens de Plombières, mon cher Buloz, et je trouve votre lettre à Mirecourt. Ne croyez pas que ce soit par négligence que je ne vous ai rien envoyé. Vous savez que ma santé a été encore rudement éprouvée cette année, et j'ai dû m'abstenir de tout travail. Je sais bien qu'il n'y a guère, à votre avis, de bonnes raisons pour ne rien faire. Chacun ne voit que son affaire en ce monde, mais c'est précisément le motif qui m'oblige à faire attention à la mienne, car cela ne plaisante pas. Hetzel, qui est dans le même cas que vous vis-à-vis de moi, m'a accordé un répit. Et vous, tout *Reviewer* que vous êtes, malgré nos petites chamailleries, vous êtes assez de mes amis, et des plus anciens, pour en faire autant. Ne vous figurez pas non plus que je sois absolument mort, ou passé à l'état de revenant. Je suis encore bon pour une strophe en l'honneur de qui que ce soit, excepté moi-même et les paysans de la Lorraine; mais je n'ai pas eu permission de m'occuper ici d'autre chose que d'eau, de soleil et d'exercice.

« J'avais déjà entendu parler de votre révolution dynastique (2) aux *Revues*. Mais je ne savais pas que vous fussiez brouillé avec les Bonnaire. Voilà bien des cancans de perdus. Je serai du reste à Paris ces jours-ci ; nous causerons de tout

(1) Inédite.

(2) Les frères Bonnaire, commanditaires, ayant formé le projet de faire de la *Revue*, indépendante, un organe ministériel et de la vendre au gouvernement, F. Buloz s'y opposa, la reprit, et en fit, en 1845, une société par actions. Mais il resta en bons termes avec les Bonnaire.

cela, et vous me trouverez tout disposé à vous venir en aide, avec l'agrément du médecin (1).

« ALFRED DE MUSSET. »

Musset parle de strophes; il n'en donnera plus à la *Revue* avant deux ans; mais novembre de cette même année verra naître un charmant proverbe : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

En 1851, la *Revue* publia *Bettine*, et ce fut la fin. Entre temps, le *Caprice* sera joué; on l'accueillera avec enthousiasme; désormais la scène française sera ouverte à l'auteur immortel des *Nuits*, et cela par la volonté et les efforts d'un ami : F. Buloz, et d'une artiste : Mme Allan Despréaux.

En 1846, Musset fut malade encore. J'ai sous les yeux une lettre du poète, que F. Buloz a datée : 4 septembre 1846. C'est un *meâ culpâ* que cette lettre : elle laisse entrevoir un désaccord assez vif entre les deux amis, un désaccord antérieur à la maladie de Musset, et deviner des torts dont celui-ci, gentiment, demande pardon à son ami, — et pouvait-on tenir rigueur à Cœlio?

« Mon cher Buloz,

« Je relève d'une fluxion de poitrine qui m'a mis un peu d'eau dans mon vin, et qui m'a calmé notablement la tête. J'ai eu tort envers vous, et je vous en demande pardon. Je suis confiné dans ma chambre comme un soldat aux arrêts. Impossible de mettre le nez dehors ; si vous avez pour deux sous de charité, et pour autant de grandeur d'âme, ne me gardez pas rancune, et ne vous vengez pas de ma mauvaise humeur passée. Envoyez-moi quelqu'un. Ce serait de votre part une bonne action que de venir me voir.

« Bien à vous.

« ALFRED DE MUSSET (2). »

Ces changemens d'humeur chez Musset, ces irritabilités suivies de repentirs subits et aimables, c'est le côté jeune de

(1) Inédite, datée de Mirecourt, 13 août 1845.
(2) Inédite.

sa nature, que la Marraine a si bien saisi quand elle a dit : « Non, il n'est pas de ciel orageux panaché, éclairé par un soleil de mars, dont la mobilité puisse être comparable à celle de son humeur. Éviter le nuage pouvait être difficile, le dissiper ne demandait qu'une caresse de l'esprit. »

En 1847, la *Revue* publia quelques poésies de Musset, des sonnets à M[me] Menessier-Nodier, des vers à Tattet, à Victor Hugo, aussi *Horace et Lydie*... Je ne sais pourquoi ces poésies, malgré les sujets très différens, me semblent toutes empreintes de mélancolie; depuis ses graves maladies, la tristesse envahissait de plus en plus l'esprit du poète... Cette année 1847 lui fut aussi cruelle : sa mère quitta Paris et alla s'installer en Anjou auprès de sa fille nouvellement mariée. C'était la dissolution du petit cercle familial que Musset aimait, la fin de cette intimité qu'il retrouvait dans ses heures de détresse, aussi la privation de cette sollicitude tendre et discrète, dont l'entouraient sa mère et sa sœur, et cela à l'heure où, de plus en plus, il s'assombrit, où l'amertume chaque jour envahit davantage sa vie et ses pensées. Désormais, il aura une gouvernante, et vivra seul, Paul restant son voisin, néanmoins; mais Paul s'absente souvent, et Alfred ne peut se résoudre que difficilement à quitter son Paris.

Viendra la révolution de 48 qui apportera au poète de nouveaux ennuis : « Ledru-Rollin, ignorant comme un saumon, » lui retirera ses fonctions de bibliothécaire à l'Intérieur (1) et, malgré les démarches de Paul, qui, écrivant au *National*, comptait des amis dans la place, le tribun ne reviendra pas sur cette regrettable initiative, qui ne fait guère honneur au discernement de ce libertaire bruyant...

Je n'ai qu'une lettre de Musset après 48. Mais elle est très curieuse. C'est, comme autrefois, un mélange de drôlerie gamine, et aussi de tristesse morbide. On verra qu'il songe déjà à... l'ennuyeux parc de Versailles.

O bassins, quinconces, charmilles!
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!

(1) Il y nomma le citoyen Marie-Augier, journaliste.

« Mon cher Buloz (1),

« A moins que vous ne veuillez faire mon article nécrologique, ne m'envoyez pas Gerdès demain matin. Je ne puis le considérer que comme un médecin-commissaire, chargé de constater si je suis *enterrable* ou non. Or, je me flatte d'avoir donné plusieurs signes de mort, mais non encore de putréfaction. J'essaierais pour la neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième fois de vous dire mon *pourquoi*, s'il y avait un pourquoi à n'importe qu'est-ce, et si je n'avais pas tenté de vous dire le mien neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit fois.

« Le fait est que je suis allé depuis peu souvent à Versailles, que là, j'ai senti une chose devant cinq ou six marches de *marbre rose* dont je veux parler. J'ai même fait quelques strophes là-dessus. Mais une idée de ce genre ne peut avoir aucun prix par elle-même, aucun, — parce qu'elle exprime un regret inutile. Ce n'est bon qu'à garder pour soi. Quant à l'amplifier et la paraphraser pour vous en faire trois ou quatre pages, à tort ou à raison, je regarde cela, ni plus ni moins, comme *honteux*. Voilà, mon cher ami, où j'en suis, depuis à peu près trois ou quatre ans.

« Je vous ferai vos nouvelles. Il y en a deux de commencées, l'une a trois pages, l'autre trente-cinq (2).

« Elles seront du reste, je puis vous l'assurer, aussi confortables, aussi inodores, que celles que j'ai déjà fabriquées.

« Quant à faire *quelque chose* qui soit *quelque chose*, il me faudrait un an de tranquillité devant moi, chose impossible, et encore ne pourrais-je répondre de rien. Je vous griffonne ceci que je vous ai dit cinq ou six cents fois, pour que vous veuillez bien m'appliquer l'épitaphe suivante :

Lucrezia Piccini
Implora eterna quiete.

« C'est Lord Byron qui l'a trouvée, je crois, et je ne sais où.

« A vous.

« ALFRED DE MUSSET (3). »

(1) 1849.
(2) Ces nouvelles n'ont jamais paru dans la *Revue*.
(3) Inédite.

Implora eterna quiete. — Et il est à huit ans de sa mort ! En lisant ces derniers mots, ne songe-t-on pas à d'autres mots navrans :

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie ?

Après la mort de Musset, Lamartine, ayant traité bien légèrement le poète des *Nuits* (au cours de son dix-huitième *Entretien littéraire)* (1), Paul de Musset publia dans la *Revue* sa *Réponse à une affirmation de M. de Lamartine sur A. de Musset.* Cette réponse très digne, très juste d'ailleurs, était là fort à sa place, — et voici une lettre de Paul, écrite d'Angers au directeur de la *Revue*, en juillet 1857, concernant cette publication. Son frère, on s'en souviendra, était mort quelques semaines plus tôt, en mai.

« Mon cher Buloz,

« Quand je suis arrivé à Angers hier soir, ma mère n'a pas manqué de me demander lecture de ma lettre à Lamartine. Elle en a été satisfaite, à l'exception d'un mot qui l'a blessée, et que je vous prie de faire corriger immédiatement, car ma pauvre mère est dans un état nerveux où la moindre chose l'exaspère.

« Il s'agit du mot : *Il a vécu pauvre, il est mort pauvre.* — Ma mère ne veut point de cela, et soutient d'ailleurs que ce n'est pas exact. Faites-moi donc le plaisir de mettre : *Il a vécu sans ambition, il est mort sans fortune.* Vous trouverez cette phrase au milieu de la lettre, avant le mot : *Enrichis-toi* qui, étant en italique, se voit de loin. Je vous recommande instamment cette correction, quelque peu d'importance qu'elle vous semble avoir ; ce rien suffirait pour mettre ma mère au désespoir.

« On pense ici que j'ai eu raison d'écrire à Lamartine, mais on dit aussi que cette lettre n'est pas facile à faire. J'espère que les Angevins la trouveront convenable. Je crains un peu, je vous l'avoue, qu'elle soit noyée dans son petit texte à la fin de

(1) Entre autres légèretés, Lamartine reprochait à A. de Musset, après ses grandes déceptions amoureuses, d'avoir raillé l'amour, dans *la Coupe et les Lèvres*, bien antérieure à ces déceptions, etc.

votre chronique, et qu'on n'ait bien de la peine à l'y découvrir. Est-ce que vous ne pourriez pas l'annoncer dans le sommaire?

« Si vous saviez, mon cher ami, quelle scène déchirante il y a eu ici à mon arrivée! J'en suis encore bouleversé ce matin.

« Tout à vous,

« PAUL DE MUSSET (1). »

Deux ans plus tard, — en 1859, — Paul de Musset voulut répondre au roman de George Sand, *Elle et Lui*, par un autre roman : *Lui et Elle*. La première partie du livre de Paul fut proposée à F. Buloz par le marquis de la Vilette; mais le directeur de la *Revue* vit dans ce livre un « pamphlet » dirigé contre George et refusa de le publier. Et puis, le marquis de la Vilette lui avait parlé aussi de sept lettres copiées sur les lettres autographes de George Sand à Alfred de Musset (2), et que l'auteur de *Lui et Elle* se proposait d'insérer dans les parties suivantes... Ces lettres, soustraites, firent mauvaise impression... et dès lors il y eut un refroidissement dans les relations des deux anciens amis; quand Paul de Musset écrivit au directeur de la *Revue*, après ces incidens, il ne l'appela plus que : « Mon cher Monsieur (3). »

Paul de Musset garda à George Sand une profonde rancune : elle avait fait souffrir son frère. Mais, par une contradiction assez bizarre, il s'efforça constamment ensuite de démontrer que le poète des *Nuits* effaça assez allégrement de sa mémoire le souvenir de la « femme à l'œil sombre. » Hélas! malgré les charmantes ombres qui surgissent quand on évoque ce poète, muses d'un jour, caprices ou passions même : brune princesse, moinillon rose, Rachel, Mme Allan-Despréaux, A. Brohan, Louise Colet, d'autres encore, bien d'autres, l'oubli de ce premier amour ne fut jamais absolu, et quel rapport le Musset de la *Lettre à Lamartine* a-t-il gardé avec le poète de *Namouna* ou de l'*Andalouse?*

Mme Martellet, la gouvernante de Musset, est de cet avis :

(1) Inédite, 1857.

(2) On croyait à cette époque que les lettres des deux amans, confiées à Papet, puis à Manceau avaient été brûlées. Voir la *Véritable Histoire d'Elle et Lui.*

(3) Je raconterai à son heure l'histoire des deux romans : *Elle et Lui* et *Lui et Elle*, avec les correspondances qui y ont trait.

ne dit-elle pas que lorsqu'il écrivit le *Souvenir des Alpes*, le poète pleura?

« Cela dura plusieurs jours. Je ne comprenais rien à ses larmes, je pourrais dire à ses sanglots... J'ignorais qu'en traversant les Alpes, le poète avait quitté George Sand, et qu'il revenait de Venise le cœur déchiré... » Il y avait dix-sept ans de cela.

A propos de *Sur trois marches de marbre rose*, elle remarque que Musset pleura aussi, quand il écrivit ces vers :

Telle et plus froide est une main
Qui me menait naguère en laisse...

Si j'insiste sur ces détails et ces divergences de vues entre la gouvernante et P. de Musset, c'est que celui-ci ne semble pas toujours connaître très exactement certaines particularités de la vie de son frère. J'ai trouvé, à ce propos, de curieuses lettres échangées par F. Buloz et Paul en 1867, au moment où ce dernier publia sa première notice sur le poète des *Nuits* (1). F. Buloz fit à l'auteur ses critiques, lui dit assez nettement ses objections : « Qui a pu vous informer? Vous omettez maints détails que je connais; vous affirmez ceci ou cela : erreur! » Paul de Musset prit assez mal la chose : il n'admit pas qu'il pût omettre ou ignorer. Cependant, F. Buloz rétablit bien des faits. Voici la première lettre adressée au frère du poète (c'est un duplicata); en tête, cette explication : « A M. Paul de Musset, qui me demandait mon témoignage sur l'édition des œuvres de son frère. »

1er février 1867.

« Mon cher Monsieur (2),

« J'ai lu la *Notice* sur votre frère Alfred, que vous avez bien voulu m'envoyer, envoi dont je vous remercie; mais je vous avoue qu'en ce qui me touche, comme en ce qui touche l'édition in-18, les inexactitudes sont nombreuses et considérables. D'où vous sont venues donc ces informations? A coup sûr

(1) Avant de la joindre à l'édition des œuvres complètes de Musset, Paul demanda à F. Buloz son témoignage, et lui communiqua cette notice.

(2) Naguère F. Buloz l'appelait « Mon cher Paul, » mais le refus qu'avait fait F. Buloz de *Lui et Elle* avait amené un refroidissement dans leurs relations.

votre frère n'a pu vous les fournir lui-même. Je me borne d'ailleurs à vous signaler sommairement trois points dans le cas où vous réimprimeriez un jour cette Notice.

« 1° Mes relations avec Alfred de Musset remontent à la fin de janvier 1833, et elles commencèrent d'une façon vraiment charmante, que je n'ai pas oubliée. Si vous le voulez, je vous en donnerai les détails, qui feraient un petit chapitre caractéristique des mœurs littéraires du temps.

« 2° Contrairement à ce que vous dites page 32 de votre *Notice*, Alfred de Musset avait trouvé, dès octobre 1838, un bien autre protecteur, un bien autre abri que celui que vous citez (1). C'était tout simplement son ancien camarade du Collège Henri IV, le Duc d'Orléans ; c'était aussi le Ministre de l'Intérieur d'alors, M. le comte de Montalivet, qui le nomma conservateur de la Bibliothèque de ce département. J'ai été fort mêlé à cette affaire, je puis même dire que j'ai eu une grande part à la nomination du poète, et je puis vous fournir, à ce sujet, des détails curieux que vous ne paraissez pas avoir connus.

« 3° Quant à ce que vous dites, pages 32 et 33 sur l'éditeur de ses œuvres, qui vint le sauver du désespoir, je ne sais à qui vous avez pu prendre de pareilles informations, où je ne trouve rien d'exact. J'ai été aussi fort mêlé à cette affaire, et je puis dire que sans moi, rien ne se serait fait. Les détails que je suis en mesure de donner là-dessus changeraient singulièrement la face des choses. Nous sommes encore ici deux survivans, ayant tous les deux eu part à cette négociation, que votre frère, avec son imprudence ordinaire, sut si bien tourner contre lui-même, presque aussitôt qu'elle fut conclue.

« De 1833 jusqu'à sa mort, j'ai eu de constans rapports d'amitié avec votre frère, quoique parfois légèrement troublés par les embarras qu'il se créait si follement par son imprévoyance; je suis venu plus d'une fois à son appel pour le sauver de lui-même, et le tirer des pièges où il se laissait prendre, mais je ne l'ai pas sauvé du désespoir qui frappait si souvent à la porte de ce cher et malheureux grand poète (1). D'autres ont-ils fait ce miracle ? et à quelles conditions ? Pour moi, je suis assez incrédule, et c'est ce qu'il faudrait examiner de bien près.

(1) « Un jour il conçut la pensée de chercher un remède à sa souffrance même, en faisant le récit d'un poète condamné par la nécessité à un travail qu'il méprise, etc., » p. 32.

C'est, à mon avis, ce que vous n'avez pas encore pénétré. Peut-être même a-t-on le droit de vous reprocher d'avoir tout admis, sans trop de réflexion, sans consulter ceux qui pouvaient le mieux vous informer.

« Tout à vous cependant et sans rancune (1).

« F. Buloz. »

Cette lettre demeura sans réponse pendant un mois. Enfin, le 5 mars, P. de Musset écrivit à F. Buloz celle qu'on va lire. Sur l'enveloppe qui la contient le directeur de la *Revue* a écrit que : cette « singulière réponse » était motivée par une phrase de l'article Montégut, sur A. de Vigny (2). »

P. de Musset ne fait aucune allusion cependant à cet article, mais F. Buloz veut sans doute noter que la mauvaise humeur de Paul était due aux similitudes que remarquait E. Montégut entre certaines poésies de Musset, et certaines œuvres d'A. de Vigny : « Alfred de Musset l'avait beaucoup lu (A. de Vigny) et le tenait évidemment en grande estime, car sans en trop rien dire, il lui a fait plus d'un emprunt. Avez-vous remarqué, par exemple, que cette charmante pièce intitulée *Idylle*, où deux amis célèbrent alternativement l'un les extases de l'amour respectueux, l'autre les ivresses de l'amour sensuel, n'est qu'une transformation du petit poème d'A. de Vigny, la *Dryade* et que *Dolorida* est l'origine de Don Paez ? etc. (3) »

Voici la réponse tardive et... mécontente de Paul de Musset :

« 5 mars 1867.

« Mon cher Monsieur,

« J'ai reçu ce matin la visite de M. Louis Buloz, qui m'a fait part de l'intention que vous avez de demander à M. Émile Montégut un article pour la *Revue des Deux Mondes* sur l'édition in-4° des œuvres de mon frère, et sur la *Notice* et les lettres familières insérées dans cette édition. A ce propos, j'ai relu, après le départ de M. votre fils, la lettre que vous m'avez écrite le 1er février, pour me signaler ce que vous appelez des inexactitudes. Vous vous trompez de mot : il n'y a rien d'inexact dans ma Notice; il n'y a que des choses *incomplètes;* mais quand je ne donne pas de détails, c'est qu'il ne me convient pas d'en

(1) Inédite.
(2) Voir la *Revue* du 1er mars 1867, Émile Montégut, *Le Journal d'un poète.*

donner, par la raison que cette *Notice* n'est qu'une sorte de sommaire de la Biographie de mon frère que j'ai écrite en 400 pages, et que je publierai un jour avec pièces à l'appui.

« Lorsque j'ai dit que, après la publication du second volume de vers de mon frère, vous lui aviez demandé sa collaboration pour la *Revue des Deux Mondes*, j'ai raconté la chose d'une manière abrégée, mais non inexacte, et je connais les détails de vos premières relations avec mon frère : ils se trouveront ailleurs que dans cette courte notice (1).

« Sur les rapports de mon frère et du Duc d'Orléans, je n'ai rien à apprendre. J'en connais les moindres détails, et j'ai en ma possession des lettres très curieuses de ce prince, qui seront publiées un jour.

« Vous m'avez raconté, vous-même, plusieurs fois, comment vous aviez fait donner à mon frère la bibliothèque du ministère de l'Intérieur. Je n'ai point oublié le mot de M. de Montalivet, qui ne connaissait d'Alfred de Musset en 1838 que le *point sur un i* et qui craignait de se compromettre en donnant la bibliothèque de son ministère à l'auteur de la *Ballade à la lune*. Si vous trouvez que j'ai eu tort de ne point insérer ces détails dans ma Notice, publiez-les dans la *Revue*, je serai bien aise de les y voir (2).

« Vous me dites que mon frère avait, dans la personne du Duc d'Orléans, un protecteur puissant, cela est vrai ; mais ce protecteur n'a jamais fait autre chose pour lui que de vous aider à lui faire obtenir sa place de bibliothécaire, et à surmonter la répugnance de M. de Montalivet. Je n'en fais pas un reproche au prince, qui avait beaucoup d'amitié pour mon frère, et qui, d'ailleurs, ne m'a jamais refusé les petites recommandations ou apostilles dont il a eu besoin.

« Il reste l'affaire de M. Charpentier. Je conviens que, sur ce point, mes renseignemens étaient incomplets. J'ignorais que vous eussiez suggéré à cet éditeur l'idée d'aller trouver mon frère...

« Quant aux *grands désespoirs* de mon frère auxquels vous semblez ne pas croire (3), ils sont si réels que j'ai en ma pos-

(1) P. de Musset ne devait pas les connaître, car il ne les a publiés nulle part.

(2) Voyez dans la lettre suivante de F. Buloz comment il nie ce fait.

(3) F. Buloz, — voyez la lettre précédente, — ne met pas en doute les grands désespoirs de Musset : il dit qu'il doute que d'autres aient réussi à le sauver du

session tout un manuscrit de lui sur ce sujet, qui n'est pas d'un style à faire sourire ceux qui le liront.

« Je vous prie donc instamment de ne point me faire dire, par M. Montégut, que je ne connais pas bien la vie et les pensées intimes de mon frère. Après avoir vécu quarante ans sous le même toit que lui, mangé à la même table, et passé les nuits à écouter ses confidences, je ne pourrais pas laisser sans réponse le reproche de l'avoir peu connu ou oublié. Vous m'obligeriez ainsi, soit à réfuter l'article de M. Montégut, soit à publier ma grande Biographie plus tôt que je n'ai l'intention de le faire. Croyez que je suis en mesure d'apprendre à ceux qui pensent connaître mon frère bien des choses qu'ils ignorent.

« Je suis d'ailleurs très obligé des renseignemens que vous m'avez donnés verbalement, à l'appui de votre lettre du 1er février sur les premières relations d'affaires entre mon frère et M. Charpentier, et je vous en remercie. Ils pourront nous être utiles, à ma sœur et à moi, si nous sommes forcés de plaider contre cet éditeur... Mais je ne puis pas accepter la leçon que me donne votre lettre du 1er février. Je sais *tout* ce qui intéresse la vie de mon frère, et quand je parle peu sur ce sujet, ce n'est pas faute d'avoir bien des choses à dire. Je suis très *bon enfant* et fidèle ami ; mais si quelqu'un, par la voie de la publicité, venait à me marcher sur la queue, je me redresserais de façon à le dégoûter d'y revenir. Ce ne serait pas la première fois.

« Tout à vous cependant et sans rancune,

« PAUL DE MUSSET (1). »

A la réception de cette lettre, qu'il trouva « vive, » F. Buloz envoya son fils Louis à P. de Musset, avec sa réponse. Mais le frère du poète ayant compris, je pense, qu'il avait dépassé la mesure et ayant « retiré » sa lettre, Louis Buloz ne crut pas devoir lui faire lire celle de F. Buloz, et la rapporta à son père. Sur le double de la lettre du directeur de la *Revue*, je lis cette note :

désespoir : P. de Musset avait-il lu la lettre de F. Buloz ? S'il l'avait lue, comment se fait-il qu'il change les termes ?

(1) Inédite.

« Visite de Louis à P. de Musset. Celui-ci retire sa lettre, et Louis croit pouvoir se dispenser de lire ma réponse à Paul de Musset; je n'accepte pas ce procédé, et j'écris le billet qui suit en envoyant ma lettre à Paul de Musset, par la poste. »

Voici ce billet :

« Mon cher Monsieur,

« J'aï lu votre lettre et vous n'avez pas lu ma réponse. En cela, la part n'est pas égale, et je n'approuve pas mon fils de ne vous avoir pas lu au moins une réponse, qui est moins vive que la missive qui l'a provoquée. Je crois donc devoir vous l'envoyer, après quoi, si vous le voulez, nous brûlerons l'une et l'autre. C'est ce que nous pourrons faire lorsque vous rendrez visite à Gerdès, en nous expliquant plus amicalement. Il est bon, d'ailleurs, que vous preniez connaissance de ce qui touche à M. de Montalivet, qui n'a jamais eu que de bons procédés pour votre frère.

« Tout à vous,

« F. Buloz (1).

« 6 mars, 8 heures du soir. »

Enfin, voici la réponse de F. Buloz à la lettre du 5 mars qu'avait écrite Paul de Musset :

« Paris, le 6 mars 1867.

« Mon cher Monsieur,

« Je suis bien surpris de la réponse que je reçois ce matin de vous à une lettre qui date de plus d'un mois, et je suis vraiment au regret de vous avoir écrit cette lettre que vous m'aviez demandée sur l'édition des œuvres de votre frère. Aussi, me ferez-vous plaisir de la supprimer, puisqu'en voulant vous rendre service on vous désoblige. Je ne désire qu'une chose, c'est que mon nom ne figure jamais dans ces débats, et je n'aurais pas songé à l'y mettre, sans la demande que vous m'aviez adressée.

« Vous voulez absolument qu'il n'y ait pas d'inexactitude dans votre Notice; ce serait peut-être à d'autres de prononcer, mais je ne me disputerai pas avec vous pour cela.

(1) Inédite.

« Vous ai-je blessé (c'est bien sans le vouloir) en vous rappelant dans ma lettre la nomination d'Alfred de Musset à la Bibliothèque de l'Intérieur ? Je le regrette encore, mais ce que je vous ai écrit est la pure vérité, et ce qui ne serait pas la pure vérité, c'est ce que vous m'écrivez au sujet de M. de Montalivet qui ne m'a jamais dit ce que vous croyez. Votre mémoire vous sert bien mal en pensant que je vous ai raconté cela. Ce que m'a dit M. de Montalivet est bien plus honorable pour la mémoire de votre frère, et si vous racontiez la chose comme dans votre lettre du 5 mars, vous me forceriez à rétablir les faits tels qu'ils se sont passés.

« Quant au Duc d'Orléans, il s'est mêlé (à ma connaissance personnelle) des affaires d'Alfred de Musset dans bien d'autres occasions que celle que j'ai rappelée, et je vois que vous ne connaissez pas ces circonstances-là non plus.

« Vous ai-je blessé, — je le répète à dessein, — en parlant de cette affaire de la Bibliothèque ? Je n'y songeais pas, mais, puisque cette lettre qui ne voulait que vous servir n'a eu que le malheur de vous irriter, il y a une manière bien simple de faire disparaître cette cause d'irritation, c'est de me renvoyer la lettre même et de l'anéantir...

« Pour l'article que nous voulons donner sur votre frère, il ne s'agit pas non plus de la biographie de l'homme, il s'agit du poète et de ses œuvres, et j'aurai soin qu'on y parle seulement de ce que je sais et puis démontrer.

« Tout à vous,

« F. Buloz. »

P. de Musset a publié dans la Biographie l'histoire des rapports avec M. de Montalivet, telle que F. Buloz la réfutait ; mais la Biographie parut en 1877 après la mort du directeur de la *Revue*.

Marie-Louise Pailleron.

LA PROTESTATION

DE

L'ALSACE-LORRAINE

EN 1874

II [1]

Inscrit pour parler après M. Teutsch, l'abbé Winterer s'apprêtait à le remplacer à la tribune, quand, d'un geste, le président l'arrêta soudain : « J'ouvre, dit-il, la discussion au sujet de la proposition déposée. La parole est à M. le député Dr Raess. »

Le député Dr Raess n'était autre que l'évêque de Strasbourg.

A ce nom, grand fut l'étonnement de tous les Alsaciens et Lorrains. Dans les arrangemens formellement conclus entre eux à Francfort, puis renouvelés à Berlin, aucune intervention n'avait, en dernier lieu, été prévue de sa part. Déjà d'ailleurs, au début de la séance, ils avaient été un peu intrigués par un conciliabule secret de l'évêque avec le président, puis, au moment où le discours de M. Teutsch tirait à sa fin, par l'envoi d'un mystérieux billet du président.

« Que veut dire ceci? » demandait l'abbé Winterer à ses collègues en regagnant sa place.

Déjà, Mgr Raess était à la tribune : « Messieurs, — disait-il, d'une voix sourde et presque inintelligible, — pour éviter tout

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

malentendu qui pourrait nous atteindre, moi et mes coreligionnaires, je me trouve obligé, en conscience, d'apporter ici une simple explication. Les Alsaciens-Lorrains de ma confession n'ont nullement l'intention de mettre en question le traité de Francfort, conclu entre deux grandes Puissances. Voilà ce que je voulais expliquer ici (1). »

Quelques applaudissemens accueillirent ces paroles, qui n'avaient été perçues que d'une partie de la salle (2). Mais, dans le petit groupe des députés alsaciens, elles provoquèrent soudain un sentiment de douloureuse et profonde stupéfaction.

Lorsque l'évêque de Strasbourg descendit de la tribune et, le sourire aux lèvres, rejoignit ses collègues, un silence glacé l'accueillit.

« M. Teutsch, — dit-il, en reprenant sa place à côté de Mgr Dupont des Loges, — a parlé comme un écolier de quatrième, je ne pouvais me taire après un tel langage.

— C'est vous, hélas! Monseigneur, répondit tristement l'évêque de Metz, c'est vous qui venez de prononcer des paroles qui auront dans tous les cœurs alsaciens les plus douloureux retentissemens! (3) »

Cependant, transmise de bouche en bouche à travers la salle, cette déclaration de l'évêque alsacien recueillait, à mesure qu'elle était connue, la plus joyeuse approbation allemande; un inexprimable enthousiasme éclata dans la salle : « Pendant un quart d'heure, raconte un témoin oculaire, le président fit de vains efforts pour dominer le bruit et rappeler l'assemblée au calme... Dans les tribunes du public même, le tumulte était indescriptible (4). » Au milieu du bruit, l'abbé Winterer, selon le droit qu'il croyait avoir à la parole, essayait en vain d'aborder la tribune; l'accès lui en était strictement refusé par le président qui, en toute hâte, maintenant que la petite manœuvre fondée sur la vieillesse et la fatigue de l'évêque de Strasbourg avait si bien réussi, se hâtait, suivant le plan combiné d'avance, d'étouffer définitivement le débat.

« Une demande de clôture, dit-il, m'a été remise par trois membres de l'Assemblée. Je la mets aux voix. »

(1) *Stenographische Berichte des Reichstages.*
(2) *Le XIXe Siècle*, 2 mars.
(3) Abbé Félix Klein, *Vie de Mgr Dupont des Loges.*
(4) *Le Monde*, dimanche 22 février.

Pour approuver la clôture, en un instant, la salle entière fut debout.

En proie à une violente émotion, M. Teutsch, s'élançant de nouveau à la tribune : « Par ce vote, commença-t-il, la discussion est close... » Il ne put achever : « Personne ici, déclarait le président, n'a la parole à présent. »

De sa voix puissante, M. Teutsch put cependant s'écrier : « Nous nous abandonnons à Dieu, nous nous abandonnons au jugement de l'Europe !

— « Alors, — ricana le vieux baron hessois Nordeck zur Rabenau, très fier de son triste jeu de mots, — alors vous voilà bien abandonnés! (1) »

Suivi de quelques-uns de ses collègues d'Alsace et de Lorraine, M. Teutsch quitta la salle; les autres demeurèrent à leur place, tandis que le président, avant de mettre aux voix la motion des Alsaciens-Lorrains, en faisait donner lecture par un secrétaire. Répétons-la,encore ici :

« Plaise au Reichstag de décider que la population d'Alsace-Lorraine qui, sans avoir été consultée à ce sujet, fut annexée à l'Empire allemand par le traité de Francfort, soit appelée à se prononcer spécialement sur cette annexion. »

Le silence s'était rétabli, et ces mots retentissaient tristement aux oreilles des quelques députés d'Alsace et de Lorraine demeurés dans la salle.

« Je prie ceux, proclama le président, qui ont l'intention d'appuyer cette proposition, de vouloir bien se lever. »

A la grande hilarité de toute l'assistance, les députés alsaciens-lorrains présens demeurèrent assis. Seuls, comme isolés au milieu d'un désert, quelques hommes courageux se levèrent; ils étaient exactement vingt-deux : douze députés polonais, représentans d'une patrie déchirée et martyrisée depuis un siècle par la Prusse; sept socialistes; un libéral, M. Sonnemann, directeur de la *Frankfurter Zeitung*, qui se donnait comme le représentant avoué et unique de l'idée républicaine au Reichstag (2); le Hanovrien Ewald et le Danois Kryger.

Le Centre tout entier, oubliant soudain les avances intéressées qu'il avait faites aux catholiques alsaciens-lorrains, se dressait sans hésitation contre eux.

(1) *Stenographische Berichte des Reichstages.*
(2) *Le Temps*, 14 février.

L'un des Polonais, M. Niegolewski, étonné de l'abstention des Alsaciens-Lorrains présens et l'attribuant à ce que leur ignorance de la langue allemande ne leur avait pas permis de comprendre l'avertissement du président au sujet du vote, eut beau réclamer une nouvelle épreuve par scrutin nominal. « Je pense, répliqua le président, avoir exactement et de point en point observé le règlement. Je ne puis rien de plus, et il ne peut être question d'un nouveau vote sur une chose définitivement réglée. Nous passons donc à un autre objet de l'ordre du jour : première délibération du projet de loi sur la vaccination obligatoire. »

Ainsi la lourde conscience germanique s'imaginait avoir réussi, sans trop de bruit, à étouffer sous la « vaccination obligatoire » la Justice, le Droit, les nobles revendications de tout un peuple opprimé !

Au procès-verbal de cette triste séance sont annexées quelques explications de votes : « Nous déclarons, — disent les huit députés alsaciens-lorrains demeurés dans la salle, les abbés Winterer, Sœhnlin, Simonis, Philippi, Guerber, et MM. Ch. Abel et Louis Hartmann, — que nous sommes restés assis, non pour voter avec la majorité, mais pour nous abstenir, et que nous avons agi ainsi parce qu'on nous avait enlevé, par la clôture du débat, la possibilité d'expliquer notre sentiment... »

Fièrement, les députés polonais, pénétrés de cette idée toute chrétienne et latine que la force ne peut primer le droit, affirmaient : « Nous, Polonais, avons déjà, dans la précédente législature, déclaré que nous ne pouvons adhérer au principe de la prépondérance matérielle momentanée en vertu duquel l'Alsace-Lorraine devait être annexée comme prix de la victoire. Nous avons exprimé nos craintes au sujet des effets qu'entraînerait, pour la liberté, la civilisation et la moralité de l'Europe, une acquisition de territoire faite par la violence... Nous n'avons pu voter l'annexion parce que nous nous refusions à empiéter sur *les droits des peuples à disposer d'eux-mêmes*... (1) »

Les signataires de ces paroles généreuses, — leurs noms doivent être rappelés, — étaient MM. Wladislas Taczanowski, député de Wrzesnia; Wlad. Niegolewski, député de Poznan; Erasmus Parczewski, député de Schwetz; J. Choslowski, député de Gniezno; Th. Kozlowski, député de Inowraclaw et Mogilno;

(1) *Stenographische Berichte des Reichstages.*

Edouard Kegel, député de Krotoschin; Michel Kalkstein, député de Berent; J. Zoltowski, député de Buk et Kosten; Eustache Rogalinski, député de Schroda; le prince Roman Czartoryski, député de Kroeben; L. Rybinski, député de Neustadt; et Antoine Donimirski, député de Conitz.

Les socialistes disaient, eux aussi, soutenant les mêmes idées de justice, réprouvant les mêmes principes de violence : « Nous avons voté pour la motion Teutsch parce qu'elle implique une protestation contre les annexions violentes et condamnées par le droit des gens. » Avaient signé : Julius Wahlteich, Augustus Geib, W. Hasenclever, Otto Reimer, W. Hasselmann, Johann Most, Julius Motteler, et avec eux Léopold Sonnemann, le seul républicain de l'assemblée. Haï de M. de Bismarck, malmené par le pouvoir, M. Sonnemann, sorti tout récemment de prison, usait ainsi de la liberté qui lui était momentanément rendue pour venir au Reichstag, en soutenant des principes si formellement contraires à ceux du gouvernement, se préparer peut-être un nouveau cachot.

IV

A la nouvelle de l'inconcevable attitude de l'évêque de Strasbourg, une immense vague de colère et d'indignation souleva toute l'Alsace. « Rétractez vos paroles, ou donnez votre démission », enjoignaient à Mgr Raess d'innombrables dépêches; « désavouez votre collègue, » prescrivaient-elles aux autres députés.

Ceux-ci d'ailleurs n'avaient pas attendu les injonctions de leurs électeurs et, dès l'ouverture de la séance suivante, le lendemain, jeudi 19 février, le député catholique lorrain, M. Eugène Pougnet, se leva pour déclarer : « J'ai une réclamation à élever contre le procès-verbal. On y lit que M. le député Raess, évêque de Strasbourg, aurait parlé au nom de ses *coreligionnaires*. Je pose ici cette question : Ce mot a-t-il vraiment été prononcé? Nous ne l'avons pas entendu, quant à nous. S'il l'a été, je suis en mesure de vous déclarer que Monseigneur a parlé en son propre nom, et nullement au nom des députés catholiques d'Alsace et de Lorraine (1). »

(1) *Stenographische Berichte*. Séance du 19 février.

C'est d'un commun accord entre tous les députés alsaciens-lorrains catholiques qu'avait été rédigée cette déclaration. Par déférence, pour un vieux prélat, leur propre évêque, et pour lui épargner l'humiliation d'entendre ainsi séparer sa cause de celle de tous ses collègues, deux des prêtres députés d'Alsace prirent soin, pendant la lecture de la protestation de M. Pougnet, de demeurer dans la salle des pas perdus, prêts à retenir au passage Mgr Raess. Il eut la sagesse de ne point paraître (1).

Après ce formel désaveu des paroles de Mgr Raess, les huit députés catholiques résolurent de ne pas quitter Berlin, comme l'avaient fait déjà Mgr Dupont des Loges et les députés protestans. Ils espéraient par leur présence au Reichstag pouvoir, à l'occasion, être utiles à leur cause; attitude d'ailleurs qui n'était nullement blâmée par ceux des Alsaciens-Lorrains qui avaient préféré s'éloigner : « Gardez-vous bien, dans vos correspondances, — disait au correspondant d'un journal français, l'un des députés protestans au moment de quitter Berlin, — gardez-vous de mettre en suspicion le patriotisme des députés d'Alsace-Lorraine qui resteront ici pour défendre leurs intérêts religieux. Nous comprenons leurs motifs et nous les respectons. Pour nous, nous n'avons que faire ici (2). »

Au milieu de ses collègues, presque tous prêtres et qui, par devoir de discipline, demeuraient envers lui respectueux, mais glacés, l'attitude de Mgr Raess avait cessé d'être souriante et devenait embarrassée, honteuse, tristement humiliée.

Dans une lettre datée « Salle du Reichstag, 20 février 1874, » l'abbé Simonis, député de Ribauvillé et Sainte-Marie-aux-Mines, annonce au curé de la Madeleine : « Je vous écris à la gauche de Monseigneur, à qui j'ai mis votre dépêche sous les yeux. C'est la deuxième que je lui montre... », puis, après avoir mentionné l'étonnement de tous au moment où, contrairement à ce qui avait été convenu, l'évêque de Strasbourg prononça ses malheureuses paroles, l'abbé Simonis donne ces précisions : « Le soir, nous étions bien embarrassés; nous rédigeâmes un projet pour désavouer l'évêque. Voici ce qui fut fait : Pougnet monta à la tribune pour déclarer que Monseigneur n'avait parlé qu'en son

(1) Abbé Félix Klein, *Vie de Mgr Dupont des Loges*, écrite d'après les papiers confiés à l'auteur par le chanoine Villeurmier, de Metz, légataire universel de Mgr Dupont des Loges.

(2) *Moniteur universel*, 25 février.

nom ». Puis l'abbé Simonis prend soin d'expliquer pourquoi quelques-uns de ses collègues et lui croient devoir demeurer au Reichstag : « Comptez que les Prussiens auront maintes occasions d'entendre les protestations des Alsaciens-Lorrains. Nous sommes tous d'accord; nous tenons à maintenir le champ de bataille (1). »

Autour de lui, le malheureux évêque ne trouvait que désapprobation, vide, silence. Avec ses collègues, tout lien de sympathie, de pensée commune était rompu. L'un des députés, l'abbé Guerber, au nom de tous ses collègues catholiques, adressa, le 21 février, aux journaux, une note collective, relatant les faits avec exactitude et appréciant avec une ferme sévérité la conduite inattendue de l'évêque : « Monseigneur l'évêque de Strasbourg, dit-il, ne devait point prendre la parole. A l'insu de tous ses collègues, cédant à l'impression du moment, en présence de l'exaspération du Reichstag, il crut devoir déclarer qu'il n'entendait pas mettre en question le traité de Francfort. Il échappa à Sa Grandeur de dire qu'elle parlait au nom des catholiques... Le lendemain, au début de la séance, M. Pougnet déclara, au nom de tous ses collègues catholiques d'Alsace-Lorraine, que Mgr Raess n'avait parlé qu'en son nom (2). »

Après ce désaveu collectif, pleuvaient les lettres de désapprobation individuelles : entre autres, l'abbé Sœhnlin, député de Colmar, écrivait de Neuf-Brisach, à un ami, le 26 février : « ... Je dois vous redire que nous n'avons pas attendu les nouvelles d'Alsace pour déclarer que nous n'acceptons en aucune manière la teneur des déclarations de Monseigneur... Je ne puis que vous confirmer que les paroles de Mgr l'évêque de Strasbourg sont un acte absolument isolé qui n'a jamais pu et ne pourra jamais engager la responsabilité d'aucun de ses collègues (3). »

Enfin le député catholique de Château-Salins et Sarrebourg, M. Ch. Germain, adressait au *Moniteur universel*, dont le correspondant avait avancé que M. Teutsch « n'avait pas communiqué d'avance aux deux évêques le texte de son discours, »

(1) Lettre reproduite par le *Moniteur universel*, 26 février; *le Temps*, même date et tous les journaux.

(2) *Le Monde*, 23-24 février; *le Temps*, 25 février.

(3) *Id. ibid.*, 2 et 3 mars.

une formelle rectification, précisant avec détail les entrevues préliminaires de Francfort et de Berlin, et attestant à nouveau l'accord absolu de tous jusqu'au moment de l'étrange défection de l'évêque de Strasbourg : « Je n'ai pas, concluait M. Germain, à rechercher quels sont les motifs qui ont pu déterminer Mgr Raess à prendre l'attitude qui lui a valu, — après les insultes qui nous avaient été prodiguées, — les applaudissemens du parlement allemand; ce que j'affirme, c'est que mon collègue et ami Teutsch a agi avec la plus entière loyauté, c'est que ce qu'il a dit et dit hautement, pour notre honneur à tous, avait été convenu d'avance et était connu de chacun de nous. La conduite de Mgr Raess vis-à-vis de ses collègues est donc absolument injustifiable et ne saurait être atténuée par aucune espèce d'explication (1). »

Noyé dans ce déluge de réprobation, l'évêque de Strasbourg, en une lettre adressée au *Journal d'Alsace* et communiquée en même temps à Paris au journal catholique *le Monde*, essayait de pénibles explications. Après avoir constaté avec mélancolie que ses paroles lui ont valu et continuent à lui valoir « une avalanche d'injures et de malédictions, » il avoue avoir signé « à son corps défendant » la motion de M. Teutsch, pour ne pas se séparer dès le principe de ses collègues alsaciens-lorrains, conservant toutefois l'espoir « de trouver... une occasion favorable d'expliquer ou de rectifier la pensée en ce qu'elle pouvait présenter de discutable et de moins correct. »

Il expose ensuite l'accueil de haine fait par le Reichstag au discours de M. Teutsch; « m'étant douté, ajoute-t-il, de cette déplorable issue, j'avais, avant l'ouverture de la séance, fait demander à M. le président si, le cas échéant, il m'accorderait la parole, quoique deux de mes collègues l'eussent déjà demandée. Mon intention était de calmer la Chambre en donnant une courte explication de notre position vis-à-vis du traité de Francfort. Ma demande ne m'ayant pas été immédiatement accordée, ni refusée, je ne songeais plus à prendre la parole quand, vers la fin du discours Teutsch et au milieu d'un effroyable tumulte, le président m'offrit, par un billet, la parole. Ma réponse étant affirmative, je dus, en montant à la tribune. prendre une résolution aussi prompte qu'inattaquable au point

(1) *Moniteur universel*, 2 mars; *Temps*, 4 mars.

de vue doctrinal et du droit public. Le calme se rétablit aussitôt, et je pus faire entendre les paroles suivantes, fidèlement reproduites par la sténographie : (suit le texte des malheureuses paroles). Ne pouvant taxer purement et simplement de non avenu le traité de Francfort, ni voulant l'accepter purement et simplement dans toutes ses conséquences, j'ai, pour conserver à la discussion le champ ouvert et libre, choisi un moyen terme et une expression qui, tout en respectant le traité, ne nous empêchait pas d'en faire ressortir et d'en attaquer les conséquences déplorables pour l'Alsace-Lorraine, et nous permettait de rester au Reichstag pour défendre nos droits et présenter fructueusement nos griefs et nos vœux... Tout cela ne prouve pas que l'annexion ait jamais eu mes sympathies... Si donc messieurs nos collègues n'obtiennent pas de la France et de l'Allemagne la suppression du traité de Francfort, qu'ils ne fassent pas de la politique de sentiment... et que ceux qui font de l'agitation et ne cessent de m'accabler d'injures, soit des villes d'Alsace, soit même de l'intérieur de la France, me permettent de rester sur le terrain de la bonne doctrine, du droit public et de la saine raison ; qu'ils renoncent à la manie de créer des complications à la France et à l'Allemagne et à appeler sur l'Alsace de nouvelles rigueurs, aussi longtemps qu'ils n'auront pas à leur disposition une armée de douze cent mille hommes pour venir déchirer le traité de Francfort (1). »

Quelle pâteuse et trouble explication ! Que de « moyens termes » et de distinguo ! L'expression est digne des sentimens. Le culte de la force, l'acceptation bénévole du droit qu'elle crée, cela n'est ni alsacien, ni français, ni latin, ni chrétien. Par le cœur et par l'esprit autant que par l'apparence physique, Mgr Raess était bien Allemand.

Edmond About, comme patriote lorrain, ne put retenir, contre Mgr Raess, la verve de sa plume accérée : « Lorsque, écrit-il dans *le XIXe Siècle*, les députés allemands, mis en gaieté par un sublime appel à la conscience des hommes et à la justice de Dieu, eurent fini de rire, on vit monter à la tribune un gros vieillard apoplectique... évêque par l'habit, vigneron par le type et bien connu d'ailleurs comme marchand d'un petit vin jaunet qu'il impose aux curés de son diocèse. »

(1) *Le Monde*, 5 mars. La lettre est datée : Berlin, 28 février.

Puis, après avoir relaté les malheureuses paroles de l'évêque, la stupéfaction profonde et l'irritation douloureuse qu'elles avaient produites en Alsace, il ajoute : « Pour nous qui connaissons l'homme, son passé, son tempérament, son caractère, son âge, les circonstances de son élection et les manœuvres qui l'ont retourné, le fait est naturel, j'allais dire excusable. Quoiqu'il soit né dans le Haut-Rhin, il a terminé ses études en Allemagne, il y a vécu longtemps, il a professé la théologie à Mayence, il y a publié ses livres, il y écoule une partie de ses récoltes... Considérez d'ailleurs qu'il a quatre-vingts ans... Il ne s'est pas montré bien héroïque en face de l'invasion. Pendant le siège de 1870, lorsque Paris, trompé par une fausse nouvelle, le croyait martyr et célébrait en son honneur un service funèbre, il dînait pacifiquement à la table de M. de Bismarck-Bohlen. Personne n'eût songé à présenter son nom aux électeurs de Schlestadt, si un mot d'ordre parti d'Allemagne n'eût annoncé le succès de plusieurs candidatures cléricales et demandé du renfort en Alsace. Le maire révoqué de Schlestadt, seul candidat populaire, refusait le mandat; un particulariste se mettait sur les rangs, il fallait aviser d'urgence : on prit Mgr Raess, faute de mieux, mais sans illusion. Aussitôt nommé, il s'en fut chez M. de Moeller, président d'Alsace-Lorraine, attester les dispositions conciliantes dont il était animé. A Berlin, sa vieille et débile personne était un but tout désigné aux grands politiques qui voulaient entamer à tout prix l'unanimité de nos quinze représentans. L'empereur lui donna audience la veille ou le jour même de la protestation ; nous avons lieu de supposer qu'un tel homme d'État... eut bon marché d'un octogénaire usé comme l'évêque Raess. L'acte de défaillance que les journaux allemands exploitent à qui mieux mieux ne prouve rien, sinon qu'un de nos quinze mandataires était un homme fini, ce que nous savions tous (1). »

En Alsace, l'hostilité contre Mgr Raess prenait une violence croissante. Sur le bureau du malheureux évêque, s'accumulaient les adresses, les dépêches, les lettres de protestation ; les unes déférentes, les autres résolument injurieuses. A Schlestadt, le comité même qui avait mis en avant et soutenu la candidature de Mgr Raess s'empressa, dès le lendemain

(1) *Le XIX* *Siècle*, 25 février.

de la séance du Reichstag, d'adresser à M. Teutsch un télégramme de remerciement pour son attitude, et de blâme pour celle de leur député (1). Deux textes différents de protestation circulèrent ensuite dans la circonscription : « Malgré, — disait l'une à Mgr Raess, — la vénération que nous devons à votre grand âge, à la haute dignité ecclésiastique dont vous êtes revêtu, le souci de notre honneur et des sentimens que vous avez outrageusement blessés nous oblige... à protester... etc... (2) » L'autre était plus violente : « Nous croyons, disait-elle, qu'après avoir rempli la France et l'Allemagne du bruit de votre défection vous jugerez à propos... de renoncer à l'honneur de nous représenter au Reichstag. Nous venons vous sommer de rendre votre siège... Recevez, monsieur le député, les civilités compatibles avec les sentimens que nous venons de vous exprimer (3). » A Strasbourg également circulaient deux protestations : l'une et l'autre s'accordaient pour réclamer avec la même énergie la démission du député.

Le mouvement de réprobation s'étendait à l'Alsace entière : Colmar parlait de la « sénile défaillance » du prélat (4), et les catholiques de Mulhouse exprimaient leur douloureuse surprise de ce que, « parmi les députés d'Alsace, il se fût trouvé un homme... qui reniât, sans explication et sans motif, les opinions de ceux qui l'avaient élu. Et cet homme, — continuent-ils, — quel est-il, monseigneur? C'est celui que, depuis trente ans, nous avions appris à vénérer comme le chef de notre clergé, comme notre père à tous!... Vous avez pris la parole et il vous a suffi de quelques instans pour semer la division et la tristesse dans toute l'Alsace... » A Wasselonne, la population catholique exprime sa tristesse « pour le pénible mais sacré devoir qui se pose de protester contre les paroles déplorables de Mgr Raess (5). » De Sainte-Marie-aux-Mines, les électeurs envoient une dépêche à leur député, l'abbé Simonis, pour le sommer de désavouer publiquement, à la tribune, les paroles de Mgr Raess (6); par une autre dépêche, ils expriment à M. Teutsch leurs « remerciemens patriotiques » et leur « sympathique adhésion (7). »

Ce n'était là encore que la manifestation pour ainsi dire

(1) *Le Monde*, 23-24 février. Dépêche signée Lormuller, Hurstal, Epien, Fuchs; *Temps*, 24 février.
(2-3-4-5-6-7) *Temps*, 2 mars, 27 février, 4 mars, 28 février, 2 mars, 4 mars.

officielle du mouvement de réprobation contre l'évêque de Strasbourg; mais dans les villes, dans les campagnes, l'hostilité populaire se manifestait de façon bien plus violente : vitres brisées par la foule à Strasbourg au Palais épiscopal (1); et, dans le village natal même de Mgr Raess, — ce délicieux petit village de Sigolsheim, blotti, non loin de Colmar, au milieu des vignes, dans un vallon verdoyant, au pied des Vosges couronnées de ruines, — la maison patrimoniale du vieil évêque avait été insultée, et ses vignes, des vignes de famille qu'il cultivait avec amour, avaient été arrachées; si bien que, pour rétablir l'ordre et protéger un prélat qui l'avait si bien servie, l'autorité prussienne dut faire venir à Sigolsheim deux compagnies d'infanterie (2).

Sur les motifs auxquels avait obéi Mgr Raess, les racontars populaires allaient leur train : on lui a offert, disaient les uns, de créer en sa faveur un archevêché réunissant les deux évêchés actuels de Strasbourg et de Metz; bien mieux, disaient les autres, le gouvernement allemand veut faire de lui le chef des « Vieux catholiques » (une secte schismatique qui recueillait alors, de M. de Bismarck, quelques sourires et quelques faveurs intéressés); il deviendrait une sorte de pape *in partibus* (3).

Contre l'évêque de Strasbourg, les nombreux protestans d'Alsace qui, en vue de leurs revendications nationales, avaient cru devoir donner leur voix au prélat, étaient maintenant dans une véritable fureur, et cette fureur, ils l'étendaient au clergé tout entier : « Depuis trois jours, lit-on dans une correspondance adressée au *Niederrheinische Kurier* de Strasbourg, les prêtres sont injuriés dans la ville; on leur lance à la figure les noms de traîtres, de menteurs; c'est vous, leur dit-on, qui avez vendu l'Alsace à la Prusse (4). »

Et pourtant, le clergé lui-même, tout en demeurant, au point de vue ecclésiastique, fidèle à ses devoirs d'obéissance envers son évêque, n'hésitait pas à réprouver ouvertement sa conduite politique et à se séparer entièrement de lui. Les journaux d'Alsace, — tous plus ou moins sous la coupe de l'autorité prussienne cependant, — sont alors pleins de nombreuses lettres de protestation ecclésiastique : « Monseigneur n'a der-

(1) *Temps*, 26 février.
(2-3) *Le XIXe Siècle*, 2 mars. Lettre d'Alsace. Mulhouse 27 février, 2 mars.
(4) Reproduit par *la République française*, 26 février.

rière lui ni son clergé ni ses fidèles (1), » dit un prêtre; et un autre avec ce cri vibrant de sincérité : « le clergé de Strasbourg est dans une bien douloureuse situation », envoie au *Niederrheinische Kurier* l'adresse que cinquante prêtres de Strasbourg ont signée pour exprimer à M. Teutsch leur admiration et leur gratitude, ne pouvant publiquement blâmer leur évêque (2). Quelques jours plus tard, le 25 février, de Hochberg où il s'était retiré depuis son départ de Berlin, M. Teutsch envoyait à l'abbé Delsor, professeur au petit séminaire de Strasbourg, chargé de lui transmettre cette adresse, ces remerciemens du cœur : « ... Nous n'avons jamais douté, mes collègues et moi, que les catholiques d'Alsace-Lorraine et en particulier le clergé si patriotique de votre ville n'approuvassent la pensée qui a inspiré mon discours. Nous avons toujours cru que la défaillance de Mgr de Strasbourg lui était toute personnelle, mais nous ne vous en sommes pas moins reconnaissans, dans l'intérêt de notre cause, d'avoir publiquement affirmé vos sympathies (3). »

Renié par ses collègues, par ses électeurs, par ses fidèles, par son clergé même, le vieux prélat, en ce tragique isolement, eut, — suprême honte, — à subir les emphatiques éloges de toute la presse allemande! Ce fut sa fin. Traînant désormais une existence solitaire, fui de tous, au point que, à son entrée dans la cathédrale de Strasbourg, les fidèles se détournaient pour éviter sa bénédiction (4), le malheureux mourut, plus de dix longues années plus tard, le 17 novembre 1887, poursuivi jusque dans la tombe, jusque dans l'avenir, par la lourde gratitude allemande. Dans le recueil officieux publié à Leipzig pour commémorer tous les hommes marquans de l'Allemagne, l'*Allgemeine deutsche Biographie*, un long article lui est consacré, énumérant avec complaisance ses nombreux travaux de théologie publiés en Allemagne. Après l'éloge pourtant, cet article se termine ainsi : « Mais le sol de Berlin lui fut fatal. Lorsque, après la protestation du député Teutsch devant le Reichstag, il déclara que les catholiques du pays d'Empire reconnaissaient la paix de Francfort, son rôle était

(1) *Moniteur universel*, 24 février.
(2) Reproduit par *le Temps*, 27 février.
(3) *Temps*, 7 mars.
(4) *Abbé Félix Klein*, ouvrage cité.

fini. Son clergé, surtout le plus jeune, ne voulut rien savoir et se dressa contre lui en une hostilité ouverte. Dans son plus proche entourage et jusque dans son Séminaire, circula une adresse de protestation indignée. Lorsqu'il mourut, aucun évêque, aucun ecclésiastique alsacien ne voulut prononcer son oraison funèbre; ce fut le doyen de la cathédrale de Mayence qui s'en chargea; et, pour que l'incident ne pût prêter à erreur, le *Bulletin ecclésiastique* du coadjuteur et successeur de Mgr Raess écrivit : « Il eût été difficile pour un Alsacien de prononcer cet éloge funèbre. L'évêque d'Angers, Mgr Freppel, Alsacien, qui assistait à la cérémonie, n'aurait pu le faire, n'y songea même pas, car il était nécessaire d'étendre un voile sur certains côtés d'ombre dans la vie de l'évêque, côtés que l'histoire, quant à elle, ne pourra jamais voiler; ces côtés d'ombre, c'étaient ses déclarations devant le Reichstag en 1874 (1). »

V

Si les tristes déclarations de Mgr Raess avaient mérité en Allemagne d'emphatiques et accablantes approbations, c'est avec une fureur enragée qu'y furent accueillies les fières paroles de M. Édouard Teutsch. La presse germanique tout entière écumait : « Comédie! » aboyait la *Gazette de Spener*. « Farce! » hurlait plus haut encore la *National Zeitung;* et la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, mêlant le miel adressé à Mgr Raess au fiel destiné à M. Teutsch, écrivait : « Le silence respectueux avec lequel les quelques paroles du vieil évêque de Strasbourg ont été écoutées prouve suffisamment avec quelle attitude le Reichstag allemand eût accueilli une digne expression des sentimens alsaciens-lorrains... C'est malgré elle que l'assemblée a cédé publiquement à l'irrésistible impression comique que produisit sur les diaphragmes le tragique surexcité de ce bouffon, lorsqu'il déclamait et gesticulait au nom de l'Alsace-Lorraine. A ce député qui porte un nom respectable, Teutsch, un nom qu'il s'efforçait de démentir et de renier, sa langue maternelle pouvait-elle ne pas être familière? L'accent étranger qu'il s'était donné en commençant son bredouillement

(1) *Allgemeine deutsche Biographie*. Leipzig, in-8°, 1888. Article signé J. Friedrich.

affecté fut bientôt laissé de côté... Dans l'assemblée de Bordeaux, il n'était pas possible à ce même monsieur d'être aussi inintelligible avec son mauvais français qu'il l'a été hier avec son allemand comprimé... C'est avec regret que nous reconnaissons dans le député Teutsch réellement le compatriote. Il y a une sorte d'Allemands qui, maintenant, espérons-le, va disparaissant : les natures allemandes de valets pour lesquels tout ce qui est étranger semble distingué. Sous une livrée française, regarder par-dessus l'épaule son cousin le paysan, ce fut pendant des siècles l'ancienne façon de la valetaille allemande (1). »

La valetaille allemande est ici assez bien dépeinte; mais, en fait de bassesse, peut-on trouver mieux que cet article?

Après l'injure, l'ironie, ironie épaisse et lourde, à l'allemande : « Nous espérons, — dit, à propos du superbe appel de M. Teutsch au jugement de Dieu et à celui de l'Europe, — nous espérons que Dieu aura pitié des Français, et aussi des Fransquillons égarés. Pour ce qui est de l'Europe, nous croyons que M. Teutsch se fait grandement illusion sur les sentimens de cette dame, car les temps où Europe se laissait séduire par un taureau sont depuis longtemps passés (2). »

En présence de l'attitude des Alsaciens, le pouvoir prussien lui-même se montrait inquiet et nerveux, multipliant les vexations, les rigueurs, arrêtant à la poste les journaux français, faisant saisir chez tous les commerçans, papetiers, marchands d'estampes et d'objets d'art, horlogers, orfèvres, magasins de nouveautés, avec le soin méticuleux que peuvent appliquer à pareille besogne des policiers prussiens, toutes les gravures, emblèmes, portraits, cartes géographiques, statuettes, jouets tricolores et autres objets suspects de tendances subversives (3). Un petit buste de l'Alsace voilée de deuil fut tout spécialement proscrit (4).

En même temps, trente-neuf curés des arrondissemens de Sarrebourg et Château-Salins étaient cités à comparaître, le 18 mars, pour répondre à la grave accusation d'avoir lu en chaire un mandement de l'évêque de Nancy (5)!

(1) Reproduit par le *Journal des Débats*, 24 février.
(2) Reproduit par la *Gazette de France*, 21 février.
(3) *Temps*, 4 mars, d'après le *Journal d'Alsace*.
(4) *Le XIXe Siècle*, 8 mars.
(5) *Le Temps*, 7 mars, citant le *Niederrheinische Kurier*.

Dans certains organes de la presse allemande, se laisse entendre, pourtant, une note moins furibonde : le *Börsen Kurier* affiche, — y avait-il à cela quelque motif financier? — des sentimens à peu près humains. Les journaux catholiques et notamment la *Germania*, tout en couvrant naturellement de de fleurs Mgr Raess, s'efforcent d'épargner les injures aux autres Alsaciens-Lorrains. Même tendance parmi les journaux démocratiques; dans la *Frankfurter Zeitung*, M. Sonnemann, son directeur, après avoir rendu hommage à la « passion nationale surexcitée à un degré éminent » qui animait M. Teutsch et les Alsaciens-Lorrains, traite au contraire de « grotesque et sauvage » le spectacle que lui avait donné le Reichstag dans la triste séance du 18 février (1).

Les journaux socialistes, tels que le *Courrier de Franconie*, de Nuremberg, étalent aussi les plus généreux sentimens; mais, en dehors de quelques chefs courageux, comme Liebknecht et Bebel, capables d'affronter le cachot, d'exposer même leur vie pour la défense de leurs idées, qu'était donc alors et de quoi était capable le parti social-demokrat allemand?

Cette année-là, un « appel aux travailleurs allemands, » inséré dans le *Neu Social-Demokrat* du 1er mars, invita tous les groupes ouvriers de Berlin à célébrer avec éclat l'anniversaire du 18 mars, jour du soulèvement de la Commune de Paris. Cette date du 18 mars était justement aussi celle des troubles révolutionnaires survenus à Berlin en 1848 et durant lesquels, devant la fureur du peuple, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, qui en devint fou peu après, dut, tremblant de peur, subir la honte de se découvrir, sur le seuil même de son palais, devant les cadavres des victimes de ses soldats. Tous les ans, depuis lors, une cérémonie avait lieu sur la tombe de ces combattans des barricades. Cette année, pour la première fois, les démocrates l'oublièrent; le 18 mars parisien prit la place du 18 mars berlinois, et, de cette substitution, le gouvernement prussien se frotta les mains : les souvenirs révolutionnaires du voisin lui plaisaient beaucoup plus que les siens.

« Nous nous sommes trouvés là, — raconte un journaliste français présent à cette fête révolutionnaire allemande, — au milieu de quinze cents personnes très paisibles, dont un tiers

(1) *Frankfurter Zeitung*, 19 février, reproduit par *le Monde*, 23-24 février.

de femmes et d'enfans, rangés par familles autour de tables carrées et soupant avec philosophie au milieu d'un nuage de fumée si épais que, d'une table, on distinguait à peine la table voisine. Rien ne peut donner une idée de cette tabagie démocratique et idyllique. » Après un discours débité par le député social-demokrat Hasenclever, flanqué d'un agent de police en superbe uniforme, on entonna, sur l'air de *la Marseillaise*, l'hymne du travailleur allemand, *das Lied des deutschen Arbeiter* :

Allons, amis du Droit et de la Vérité,
Le jour est arrivé d'accourir sous nos drapeaux,
. . . .
. . . .
Suivons la voie hardie
Que nous a tracée Lassalle (1)!

Des chansons! Le Droit et la Vérité n'avaient rien de plus à attendre de ces farouches et doux révolutionnaires berlinois.

Dans quelques autres organes allemands, une certaine appréhension se faisait jour : les ricanemens et les cris de la séance du 18, se demandait-on, avaient-ils été bien habiles? « Toute cette affaire est obscure, — écrit la *Kreutz Zeitung*, organe attitré des vieux conservateurs prussiens, — et pour l'éclaircir, il eût mieux valu que le Reichstag écoutât avec plus de calme... On aurait pu alors repousser la motion avec plus de dignité (2). »

Bien plus encore : un vague sentiment de crainte en face du mystérieux avenir commençait à angoisser certains cœurs : « Le peuple allemand conduit à l'appauvrissement, à la ruine économique et sociale, au désespoir, tout cela, — dit le journal catholique de Munich, le *Vaterland*, — c'est le fruit amer de la dernière « guerre sainte » contre la France. » Après avoir ensuite énuméré les formidables ressources à engloutir en dépenses militaires, suivant les projets proposés : « ces chiffres ne font-ils pas frémir? demande le journal, surtout quand on songe que M. de Moltke fait entrevoir au peuple allemand le maintien de cet état de choses pendant cinquante ans (3)! »

Décidément, les grossiers éclats de rire du Reichstag, les

(1-2) *Le Temps*, 23 mars. Lettre d'Allemagne.
(3) Reproduit par le *Journal des Débats*, 1er mars.

sinistres plaisanteries de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung* et de la *Gazette de Spener* sonnaient faux, et ce qui avait réellement porté, c'était la menaçante prédiction de M. Teutsch : nouvelles guerres, nouvelles ruines, nouveaux massacres! « Quand on rapproche, écrit le correspondant berlinois du *XIXe Siècle*, cette sombre prédiction du récent discours de M. de Moltke, il en est plus d'un qui ne peut s'empêcher de frémir (1). »

En France cependant, sur le pénible incident Raess, la presse gardait l'attitude la plus réservée, la plus correcte, la plus digne ; c'était pour elle, comme le faisait sagement observer le *Journal des Débats*, un rigoureux devoir d'attendre le jugement de l'Alsace et de la Lorraine avant de prononcer le sien : « Pour qui connaît le caractère des populations alsaciennes, disait le correspondant de ce journal, c'est mal se recommander auprès d'elles que d'empiéter, même par sympathie, sur les droits dont elles sont jalouses (2). »

Aussi, n'est-ce que le 15 mars, près d'un mois après la séance du Reichstag, que, dans ce même journal, John Lemoinne publia ces lignes si douloureusement émues et si pleines d'une claire vision de l'avenir : « Les discussions du Parlement allemand ont offert, dans ces derniers temps, le plus profond intérêt pour la France, et c'est cependant en France qu'on s'en est le moins occupé. La presse française est à cet égard beaucoup moins libre que la presse des autres pays ; nous sommes forcés de garder, sinon le silence, au moins la plus dure réserve sur nos propres affaires. Nous nous y soumettons parce que notre premier devoir, quand il s'agit des relations de notre gouvernement, quel qu'il soit, avec les étrangers, est d'obéir à la nécessité et de consulter avant tout l'intérêt du pays. Il nous a été cruel de ne pouvoir applaudir, comme nous l'aurions ardemment voulu, aux patriotiques protestations des représentans de l'Alsace et de la Lorraine ; mais nous sommes obligés de reconnaître qu'eux seuls avaient le droit de les faire...

« Réduits comme nous le sommes à l'impuissance..., nous nous bornons à observer l'effet que produisent, sur le reste de l'Europe, les manifestes de M. de Moltke et de M. de Bismarck...

(1) *Le XIXe Siècle*, 25 février.
(2) *Journal des Débats*, 28 février.

Or, les déclarations de M. de Moltke ne sont certainement point faites pour tranquilliser l'Europe, et l'on peut voir qu'elles ont jeté, chez toutes les nations de notre continent, une inquiétude justifiée...

« M. de Moltke a raison de dire que ce que l'Allemagne a conquis en six mois par la force, elle sera obligée de le défendre par la force pendant cinquante ans. C'est là ce qui a jeté une sorte de consternation dans l'Europe, et partout l'on s'écrie : « Quoi! Cinquante ans, un demi-siècle sous les armes! La « culture abandonnée, l'industrie ruinée, la civilisation vio- « lemment refoulée, les enfans élevés pour le carnage, l'huma- « nité renvoyée à l'état barbare, voilà ce qui nous est réservé!... « La France n'a pas autre chose à faire que d'attendre en tra- « vaillant, en produisant, en réparant ses forces, et en laissant « les autres nations sentir et calculer le poids de la puissance « qui l'a remplacée (1). »

Au bruit de baïonnettes et de canons soulevé par M. de Moltke, l'Europe en effet commençait à prêter une oreille inquiète; la « paix » qu'il proposait ne séduisait personne; l'Allemagne, disait-il, devait l' « imposer; » or, sur la douceur de cette contrainte, le récent martyre de l'Alsace-Lorraine et du Sleswig, le martyre plus ancien et plus douloureux encore de la Pologne, fournissaient de trop sanglans témoignages. L'Europe commençait, — la lourde plaisanterie du pédant germanique rédacteur de la *Gazette de Spener* portait beaucoup plus loin et ailleurs qu'il n'avait cru, — à s'effaroucher singulièrement des galanteries du taureau.

C'est de Russie que partit le premier cri d'alarme : « Les hommes d'État et feld-maréchaux allemands, écrivait le journal *la Voix*, de Pétersbourg, auront beau protester de leur grand amour pour la paix, l'Allemagne n'en joue pas moins avec le feu et désirera tôt ou tard la guerre, puisque nous la voyons, dès aujourd'hui, malgré la prééminence certaine de ses forces militaires, changer son budget, contredire son économie proverbiale pour étendre davantage ses immenses armemens...

« Le comte de Moltke a fait allusion à la nécessité où l'armée de l'Allemagne pourrait se trouver de faire face en deux direc-

(1) *Journal des Débats*, 15 mars.

tions opposées... Il a dit encore : « l'obtention d'une partie de « la France ou de la Russie nous aurait seulement embarrassés, « nous n'aurions su qu'en faire. » Ces paroles, croyons-nous, mériteraient foi et pourraient dissiper les soupçons qui pèsent sur la tranquillité de l'Europe si les Allemands prouvaient par des faits qu'ils n'ont pas besoin des possessions d'autrui, dont les habitans ne veulent pas appartenir à l'Allemagne et qu'ils ne sauraient qu'en faire.

« Les faits malheureusement prouvent le contraire et le lendemain même du discours du comte de Moltke et de ses paroles sur les abstentions des Allemands du bien d'autrui applaudies au parlement, un député d'Alsace, M. Teutsch, protesta contre l'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, en disant que les Allemands sont loin de s'abstenir de la propriété d'autrui... En présence du Sleswig et de l'Alsace-Lorraine [l'écrivain russe omet de mentionner la Pologne], les journalistes allemands, les députés au parlement, les hommes d'État de l'Allemagne auront beau parler de l'amour de la paix de la nation allemande et de son abstention du bien d'autrui, ces paroles résonneront partout dans le désert, excepté en Allemagne, parce que les faits les contredisent...

« Nous autres Russes, nous nous trouvons dans une position plus favorable envers l'Allemagne que d'autres nations. Nous savons que l'Allemagne est bien persuadée qu'il n'y a rien à prendre chez nous. Le moindre essai de ce genre enflammerait le sentiment national russe qui ne se calmerait point avant que l'agresseur n'ait reçu la punition méritée. Il ne serait point sans danger de provoquer la haine d'une nation jeune, fraîche, profondément patriotique... Nous savons apprécier l'amitié de l'Allemagne, parce que nous désirons avant tout le repos. Ses provocations n'ont rien de redoutable pour nous qui connaissons notre force et savons ce dont le peuple russe est capable quand on touche à lui (1)... »

Un tel article devait, en Allemagne, soulever des fureurs : quoi! cette Allemagne impeccable et souveraine, on osait s'en prendre à elle, contester sa parole, jeter le soupçon sur sa « paix! » La *Gazette de Spener* fulmine, dénonce avec indignation « la manière haineuse » dont *la Voix* a parlé du discours

(1) Reproduit par le *Journal des Débats*, 10 mars.

du feld-maréchal de Moltke et de la motion du député Teutsch, puis elle affecte de railler dédaigneusement « la crainte superstitieuse » que les Russes ont du prétendu désir que l'Allemagne nourrit de s'annexer tôt ou tard les provinces de la Baltique... « La Russie, — remarque l'impitoyable *Gazette*, mettant bien, cette fois, le doigt sur la plaie — a-t-elle donc jamais rendu elle-même un lambeau des pays qu'elle a conquis, depuis les rivages glacés de la Finlande jusqu'à l'embouchure du Pruth; un seul lambeau de cette ceinture d'annexions six fois plus grande que toute l'Allemagne? Et supposons que la Russie soit un Empire constitutionnel, qu'on y convoque un parlement, sur quelles motions finnoises, polonaises, lithuaniennes, tartares et circassiennes ce parlement n'aura-t-il pas à voter?... La nouvelle loi militaire de la Russie implique un effectif de 750 000 hommes, presque le double de celui de l'Allemagne d'après la nouvelle loi. La Russie construit sans cesse de nouveaux forts sur ses frontières du côté de l'Autriche et de l'Allemagne, organise tout son réseau de chemins de fer au point de vue stratégique, fixe la largeur de ses voies ferrées de façon qu'elles soient impraticables pour tout le matériel roulant de l'Allemagne. Eh bien! l'Allemagne a-t-elle jamais considéré ces mesures de précaution comme une menace? »

Généreuse indulgence! L'Allemagne veut bien ne pas considérer comme une menace les mesures défensives prises par sa voisine; combien le « Tu la troubles! » de la fable serait ici de saison s'il ne s'agissait de deux loups! De la Prusse à la Russie la réplique était en effet trop facile, et le martyre de la Pologne établissait, hélas! entre elles la commune fraternité du crime.

La presse de Vienne montrait, — chose remarquable, — une indépendance assez courageuse : le 22 février, la *Tage Presse* publie un article si vif contre les prétentions allemandes, que le journal français *le XIX*e *Siècle*, auquel son correspondant l'avait envoyé, déclare : « Nous l'avons lu avec une vive émotion, mais la prudence nous défend de le publier, quoiqu'il ait paru en Autriche. Nous ne sommes pas en Autriche (1). »

A Rome, si les milieux de la jeune revendication nationale se montrent entièrement sympathiques aux protestations alsa-

(1) Le *XIX*e *Siècle*, 2 mars.

ciennes-lorraines, ce n'est pas sans quelque tristesse que nous pouvons constater, en revanche, dans certains organes de l'entourage du Vatican, une lamentable tendance à accepter la thèse germanique de la force créatrice de droits : « Les paroles de Mgr Raess, dit le journal l'*Unita cattolica*, ont été mal reproduites. En effet, l'évêque de Strasbourg reconnaissait la légalité du traité de Francfort, mais il faisait des réserves sur sa légitimité... Il est certain que l'évêque de Strasbourg est très chagrin d'être, avec son peuple, séparé de la France, mais c'est la France elle-même qui a accepté cette séparation après une guerre injuste que l'empereur des Français avait déclarée à la Prusse (1). »

Chez les Anglais, le sentiment qui domine à propos de ces incidens, c'est un sentiment de pitié quelque peu dédaigneuse envers ces pauvres gens qui ont si mal su défendre leur patrimoine et leur liberté. Quant à eux, Anglais, que leur importent ces querelles continentales ? Ils n'ont point à en connaître ni à s'en mêler ; ce n'est pas leur affaire, l'empire des mers leur suffit. Très justement fiers de l'intangible liberté britannique, ils se bornent à plaindre, en toute générosité de cœur, ces voisins sympathiques auxquels de pénibles circonstances interdisent de parler avec la même hauteur de ton qu'eux-mêmes : « En Angleterre, — écrit le *Times* à propos des comminatoires réclamations adressées par l'Allemagne au gouvernement français au sujet de certains mandemens d'évêques, et de la suppression, pour deux mois, du journal *l'Univers*, coupable d'avoir reproduit ces mandemens, — en Angleterre, nous considérerions comme audacieusement présomptueux tout gouvernement étranger qui viendrait demander au nôtre de désavouer les paroles et les écrits de personnes sur lesquelles il n'a aucun contrôle et dont il n'est nullement responsable. Mais nous devons admettre que la position de la France et de son gouvernement était assez exceptionnelle pour excuser un écart des habitudes ordinaires (2). »

La menace allemande contre l'Europe, contre l'univers même, l'Angleterre, confiante en sa puissance insulaire et maritime, ne l'apercevait pas encore.

(1) *Unita cattolica* du 24 février, citée par le *Journal des Débats*, 26 février.
(2) Cité par *le Temps*, 27 février.

VI

Le loyal essai de collaboration avec le parti du Centre tenté par les députés catholiques d'Alsace-Lorraine ne fut pas heureux. Au bout de très peu de temps, ceux-ci s'aperçurent que leur concours était requis sans aucune idée de réciprocité et que l'on prétendait se servir d'eux, mais non les servir.

Le « Centre » ne constituait nullement, comme on le pourrait croire, quelque union religieuse des catholiques vivant sur tous les territoires de l'Allemagne, mais bien un véritable parti politique, avec ses intérêts propres, ses intrigues et ses tares. D'excellens catholiques, les Polonais, s'obstinaient à refuser toute compromission avec ce parti, sentant fort bien que, par ce concours, ils serviraient surtout, non pas des intérêts spirituels et religieux, mais bien plutôt de matériels et positifs intérêts prussiens. Depuis qu'ils se sont laissé éblouir par la puissance et gagner par les maximes prussiennes, beaucoup de catholiques allemands ne sont véritablement plus des catholiques, ne sont même plus des chrétiens, mais les grossiers sectateurs d'on ne sait quelle vieille divinité germanique brutale, fourbe et avide de sang.

Dans les catholiques provinces du Rhin elles-mêmes, si peu germaniques, si pleines de souvenirs latins, devenues prussiennes avec désespoir en 1815 et qui ont si longtemps gardé le mépris et la haine de leur déplaisant dominateur, les victoires de 1870, la prospérité matérielle inouïe qui s'en est suivie, ont, hélas! retourné et perverti les populations au point de leur inculquer à elles aussi le culte prussien de la force.

Un livre paru quelques années avant cette guerre nous donne là-dessus des éclaircissemens précieux, c'est un roman écrit par une Rhénane, Clara Viebig, et intitulé : *die Wacht am Rhein.* L'auteur trace un vivant tableau de mœurs de la contrée. L'odieux Prussien n'y est pas ménagé; ses ridicules, sa grossièreté, ses tares, sont étalés avec une évidente complaisance. Puis, après trois cents pages consacrées à dépeindre, avec un réel talent, l'antagonisme profond qui sépare l'aimable population rhénane de la brutalité prussienne, tout à coup, à la trois cent unième, apparaît soudain, en quelques lignes, cette conclusion inattendue : « La prospérité, la gloire dont nous jouissons,

c'est pourtant le soldat prussien qui nous les a conquises! »

Cette conclusion en somme est bien une conclusion germanique : *Germani ad prædam*, les Germains cherchent la proie, disait déjà Tacite il y a deux mille ans. L'objet de leur culte n'a pas changé : ils courent à la proie et s'attachent avec frénésie au maître qui la leur donne. Ils ont pour cela trouvé la Prusse et les Hohenzollern, — hauts rançonneurs suivant leur nom même, — ils suivront ceux-ci avec l'infatigable dévouement qui fait notre étonnement, notre admiration même, tant, vu de loin, cela ressemble à un noble et chevaleresque sentiment; mais n'y regardons pas de trop près; ce dévouement n'est peut-être en réalité ni aussi désintéressé, ni aussi solide que nous le croyons; il peut avoir une fin, et une fin lamentable. Quand un chef de bande cesse d'enrichir ses fidèles compagnons, il arrive parfois que ceux-ci le pendent.

Ces principes du « droit de la force » chers à tous les Germains, le Centre ne songeait en aucune façon à les répudier; si l'un de ses organes, *le Vaterland*, de Munich, émettait, comme on l'a vu plus haut, certaines réserves sur la « guerre sainte » contre la France, ce n'était nullement, qu'on ne s'y trompe pas, par esprit de justice, mais par crainte; les conquêtes de l'Empire nouveau, on ne les discutait pas, mais on en redoutait les suites; on désirait les garder, mais sans luttes violentes : cinquante ans sous les armes, de nouvelles guerres, de nouveaux massacres, quelle perspective! A ces bons Teutons du Centre, la peur tenait lieu d'honnêteté, et ce qu'ils eussent voulu obtenir, c'est la résignation passive, le bénévole consentement des opprimés : « Reconquérir nos frères allemands, voilà quel est notre but, disait à la séance du Reichstag, le 20 février, l'un des chefs du parti, le député Majunke, directeur de la *Germania* : notre point de vue est tout de conciliation, celui en un mot que vous a exposé l'évêque de Strasbourg. »

Que de guirlandes pour achever l'enchaînement du malheureux évêque! Quant aux mauvaises têtes d'Alsace, comme M. Teutsch, c'est le poing levé que la *Norddeutsche allgemeine Zeitung* disait, on l'a vu, à ce « compatriote » récalcitrant : « Sois mon frère ou je te brise le crâne! »

Aux fleurs perfides tressées par le Centre, ni les catholiques d'Alsace, ni la presse catholique de France ne se laissèrent prendre : « Nous croyons, écrit le journal catholique français

le Monde, que quelques députés du Centre du parlement allemand ont, par leurs conseils, mis Mgr Raess dans cette impasse... Le Centre veut à tout prix écarter de lui et des catholiques allemands l'accusation d'hostilité contre l'Empire. Or, en prêtant leur concours aux Alsaciens, ils justifiaient cette accusation. Voilà pourquoi les députés alsaciens, et les prêtres députés tout d'abord, auraient dû former un groupe spécial, ne pas faire cause commune avec le Centre, se réservant de voter avec lui dans les cas spéciaux (1). »

Le grand écrivain catholique Louis Veuillot ne put malheureusement exprimer, lui aussi, son opinion : son journal *l'Univers*, sur la brutale injonction de Bismarck, venait, hélas! d'être suspendu par le Gouvernement français.

Le piège tendu par le Centre aux catholiques d'Alsace était vraiment trop grossier : une gazette luthérienne, fanatique organe de M. de Bismarck, la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, ne se mêlait-elle pas de venir à la rescousse de la catholique *Germania* pour prendre, contre les députés alsaciens, la défense de la hiérarchie ecclésiastique menacée? A toutes deux, *le Monde* répondait vertement : « La *Gazette de l'Allemagne du Nord* reproche précisément au clergé d'Alsace de manquer à ce qu'il doit à son évêque. La *Germania* prétend de son côté que l'expérience de Mgr Raess devrait être le guide des appréciations du clergé alsacien. Ces deux feuilles sont dans une complète erreur; les prêtres d'Alsace sont des citoyens, leur opinion politique n'est pas matière à obéissance; pour être d'un autre avis que leur évêque dans des questions libres, ils ne manquent en aucune façon à ce qu'ils lui doivent... La *Gazette de l'Allemagne du Nord* prétend que l'évêque de Strasbourg a réparé la faute de son prédécesseur, Egon de Furstenberg qui, lors de l'entrée de Louis XIV à Strasbourg, se serait écrié : « *Nunc Dimittis*... « Seigneur, laissez mourir en paix votre serviteur, car ses yeux « ont vu le Sauveur! » La *Gazette* appelle ce cri un blasphème. Que Mgr Raess ait réparé la faute du prince de Furstenberg, cela est bien possible aux yeux des Allemands, mais non à ceux des Alsaciens (2). »

Le Centre cependant voulut du moins paraître avoir fait quelque chose en faveur de l'Alsace-Lorraine dont il avait

(1) *Le Monde*, 27 février.
(2) *Le Monde*, 4 mars.

recherché le concours. De concert avec les députés ecclésiastiques des provinces annexées, il présenta au Reichstag une motion tendant à l'abrogation des lois de dictature et de l'état de siège. C'est à la séance du 3 mars que fut présentée cette motion. Hélas! Ce jour-là, quelle désillusion encore pour les Alsaciens! Les éloquens discours des abbés Winterer et Guerber n'éveillèrent aucun écho, leurs argumens tombèrent dans le vide, la motion fut repoussée.

Les députés alsaciens-lorrains ne jugèrent pas à propos de prolonger la pénible expérience, et tous quittèrent Berlin : « Adressez-moi désormais vos lettres à Neuf-Brisach, — écrivait alors à l'un de ses amis le député de Colmar l'abbé Sœhnlin, — je retourne de nouveau en Alsace le cœur rempli d'amertume et de tristesse. Je croyais que, dans le vote sur l'abrogation de la dictature en Alsace-Lorraine, terrain neutre, question de droit commun et de liberté... le parlement aurait un mouvement généreux... Mais nous voilà replacés indéfiniment sous le régime de l'exception. Une première fois on nous a fermé la bouche quand nous avons voulu parler, après la déclaration de Mgr de Strasbourg; la seconde fois, on refuse de nous accorder ce que l'on n'a jamais refusé à un peuple civilisé. Vous me demandez mon opinion sur le Centre; ce groupe parlementaire renferme certainement des hommes éminens, distingués sous tous les rapports; mais, hélas! ils ne connaissent pas notre Alsace (1)! »

Si la fin de Mgr Raess fut triste, admirable au contraire fut celle de Mgr Dupont des Loges. Dans son diocèse, sans rien abandonner de ses idées, renier aucun de ses souvenirs, le prélat savait maintenir, envers le pouvoir, l'attitude la plus hautainement correcte. Lors d'une visite du Kaiser, il parut à une réception officielle avec la dignité voulue. Ce fut une occasion que ne manqua pas de saisir le gouverneur d'Alsace-Lorraine afin de solliciter aussitôt pour l'évêque, — immense faveur dont la reconnaissance, pensait-il, devrait être aussi grande, — la plus haute décoration prussienne. Celle-ci, sur-le-champ, fut envoyée de la main même de l'empereur : « Vous vous êtes mépris, » fit savoir sans tarder au gouverneur, Mgr Dupont des Loges en renvoyant la croix; et dans une admirable lettre,

(1) *Le Monde*, 11 mars.

il affirmait que, ni par ses sentimens, ni par ses actes, il n'avait pu mériter une telle récompense.

Devant cette attitude de gentilhomme français, le reitre allemand, en une réponse embarrassée, dut, tout confus, se répandre, non en reproches, mais en excuses (1).

Quant à l'éloquent orateur de la protestation alsacienne-lorraine, M. Teutsch, les « frères allemands » qui le revendiquaient, à coups d'insultes, comme un des leurs, lui rendirent la vie si odieuse en son cher pays d'Alsace, que, le désespoir au cœur, il dut quitter la petite ville de Wingen à laquelle l'attachaient ses plus chers souvenirs d'enfance, ses plus anciennes traditions de famille, ses intérêts industriels même, et, traversant cette récente frontière tracée par la paix de Francfort avec du sang et des larmes dans le sol déchiré de la patrie, il vint s'établir sur le sol demeuré français; il reçut du gouvernement les fonctions de Trésorier général qu'il exerça successivement dans les départemens de la Haute-Saône, des Vosges et de Saône-et-Loire.

A l'unisson du cœur de l'Alsace et de la Lorraine battait, à travers l'Europe, celui de nations, comme elles martyres et victimes de la Prusse : « Il est facile de concevoir, écrivait alors un proscrit de nom illustre, le fils du grand poète polonais Mickiewicz, les sentimens qui agitaient l'âme des députés polonais en entendant le député français Teutsch développer sa protestation au sein de la Chambre prussienne... La France doit compter sur elle-même avant tout, puis sur les nations qui n'oppriment personne, et ne plus se flatter de susciter une vertueuse indignation du rapt de l'Alsace-Lorraine dans des Empires qui ne se sont constitués et qui ne subsistent que par des rapts analogues. D'autre part, Polonais et Danois, qui gémissent sous le joug de la Prusse, ne doivent pas séparer de leur cause celle de l'Alsace-Loraine; ils viennent de prouver que c'est une obligation à laquelle ils ne manqueront jamais (2). »

Il n'y a pas de causes diverses de Pologne, d'Alsace-Lorraine, de Sleswig, de cause italienne, serbe, roumaine, tchèque, sud-slave, non il n'y en a qu'une seule, celle de la justice, et toutes nos revendications se tiennent. Ce qui s'affronte aujourd'hui,

(1) Voyez Abbé Félix Klen, *Vie de Mgr Dupont des Loges*.
(2) Article de M. Ladislas Mickiewicz dans le *XIXe Siècle*, 25 février 1874.

a dit superbement M. Maurice Barrès à l'inoubliable solennité de la Sorbonne, « c'est, d'une part, le sentiment du droit et de la dignité humaine... de l'autre une volonté quasi animale de domination. »

Contre cet abominable joug, l'Alsace-Lorraine, en 1874, a protesté avec l'énergie que l'on vient de voir; la question, depuis lors, est demeurée tragiquement posée; la victoire des champions du droit doit la régler pour toujours.

De cœur et de pensée tous nos Alliés sont, là-dessus, unanimes : « Jusqu'à la mort, a dit dans une assemblée populaire anglaise le grand ministre Lloyd George, le 5 janvier dernier, nous voulons soutenir la démocratie française dans ses demandes de revision de la grande injustice commise en 1871... Cet ulcère a infecté pendant un demi-siècle la paix européenne. » Et, trois jours plus tard, le sincère apôtre de paix qui, si magnifiquement, mène, dans la libre Amérique, la croisade contre les puissances de proie, le président Wilson, disait à son tour, dans son message au Congrès : « Le tort fait par la Prusse à la France en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, et qui a troublé la paix du monde pendant plus de cinquante ans, devra être réparé afin que la paix puisse être, encore une fois, assurée dans l'intérêt de tous. »

Chez nos ennemis même, l'empereur d'Autriche, avec de singulières restrictions mentales qui, loin d'affaiblir, renforcent au contraire la portée de l'aveu, a reconnu les imprescriptibles droits de l'Alsace-Lorraine. La délivrance des provinces martyres est proche. Mais, en même temps qu'elles, doivent être libérés tous les opprimés : la Prusse expiera tous ses crimes.

Ch. Gailly de Taurines.

LA FOIRE DE RABAT

III[1]

IMAGES ANCIENNES ET MODERNES

IX. — UN APRÈS-MIDI A SALÉ

Que de murailles autour de ces petites choses légèrement rosées par le soir! Quelle ville immense on pourrait enfermer, si l'on ajoutait l'une à l'autre les doubles et les triples enceintes qui entourent Rabat et Salé! Tantôt, ces interminables remparts de terre et de cailloux, dont la couleur est changeante comme les heures de la journée, pressent les maisons, les terrasses et les rues; tantôt, ils longent la mer et les morts; tantôt ils disparaissent parmi les verdures des jardins, ou bien s'élancent, solitaires, à travers de grands espaces de campagne dénudée, donnant tout à la fois l'idée de la puissance et celle d'un immense effort perdu. Pour avoir accumulé autour d'elles de si formidables défenses, qu'avaient-elles donc de si précieux à protéger, ces deux petites cités d'Islam? Bien peu de chose, en vérité : du soleil sur de la poussière; des oripeaux bariolés; des cimetières qu'on dirait abandonnés de tous, et même de la mort; la chanson d'une guitare à deux cordes, dont la plainte monotone satisfait indéfiniment des oreilles qui ne demandent pas plus de variété à la musique qu'au bruit de la fontaine ou au pépiement d'un oiseau; de petites échoppes où, dans une ombre chaude,

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 15 décembre 1917.

l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse dévident des écheveaux de soie, taillent le cuir des babouches, cousent l'ourlet des burnous; de longs couloirs enténébrés, où les nattiers tendent leurs longues cordes sur lesquelles ils disposent, en dessins compliqués, des joncs multicolores; des boutiques où la vie s'écoule entre le tas de graisse, le miel, le sucre et les bougies; des marchés ombragés par des figuiers et des treilles; quelques troupeaux de bœufs, quelques moutons, des chèvres; beaucoup de murs croulans; çà et là, quelque vraie merveille : une fontaine, un plafond peint, une poutre de cèdre sculptée, un beau décor de stuc, une riche maison, un minaret où des faïences vertes brillent dans la paroi décrépite; bien des odeurs mêlées; et sur toutes ces choses, la plainte des mendians et les cinq prières du jour. Oui, peu de chose, en vérité : la liberté de vivre sans besoins et de prier à sa guise. Mais cela ne vaut-il pas tous les trésors de Golconde?

Pour qui les regarde en passant, ces deux grands bourgs d'Islam séparés seulement par la rivière se ressemblent comme leurs murailles et comme leurs cimetières se ressemblent. Les Maures chassés d'Andalousie, qui se réfugièrent ici en grand nombre, ont donné à Rabat et à Salé le même caractère de bourgeoisie secrète, puritaine et polie, qui les apparente à Fez, et qu'on chercherait ailleurs en vain dans tout le Moghreb. Mais ces fils de proscrits se sont toujours détestés; ces murailles si semblables se sont toujours fait la guerre; ces cimetières, si pareils dans leur tranquille abandon au destin, sont pleins de morts, qui de leur vivant, se haïssaient de tout leur cœur. Un proverbe courant dit ici : « Même si la rivière était de lait et si chaque grain de sable était de raisin sec, les R'bati et les Slaoua ne se réconcilieraient pas. » Il y a entre eux de ces vieilles rancunes, comme on en trouve à chaque page des chroniques italiennes. Le très savant fqih Ben Ali, auteur d'une excellente histoire, malheureusement inédite, de Rabat et de Salé, m'a raconté quelques-uns de ces épisodes dramatiques : sièges, assauts, meurtres et pillage. Pour y trouver de l'intérêt, il faudrait être assis sur les remparts, comme nous l'étions ce jour-là, près du canon gisant dans l'herbe, qui envoyait autrefois ses bordées dans la casbah des Oudayas. Mais il m'a raconté des choses moins anciennes et aussi moins tragiques, où l'on découvre des sentimens encore vivans au cœur de ces petites villes, et qui, dans le tour-

billon rapide où est entraîné ce pays, deviendront bientôt, pour les gens de Rabat et de Salé eux-mêmes, aussi incompréhensibles que les disputes de naguère. Ce sont des riens, mais des riens à mon goût pleins d'intérêt et auxquels, je ne sais pourquoi, je trouve le parfum fugace, un peu fané, de la giroflée de muraille.

Il y a une vingtaine d'années, des enfans de Rabat et de Salé se battaient à coups de fronde sur les bords du Bou Regreg. Un des petits Salétains tua d'un coup de pierre un des petits R'bati. Les mères des enfans de Salé qui avaient pris part à la bataille furent condamnées à payer la « dya, » c'est-à-dire le prix du sang.

De l'argent pour un enfant de Rabat! comme si un R'bati avait jamais rien valu! Pour manifester leur mépris, elles allèrent vendre sur le marché la denrée la plus vile : quelques paniers de son. Et avec le prix de ce son, qu'on ne donne qu'aux porcs et aux ânes, elles payèrent l'enfant de Rabat.

Pour les puritains de Salé, cette Rabat que je trouve si pieuse, si dévote, où les bourgeois ne se promènent qu'un chapelet à la main ou un tapis de prière sous le bras, c'est une ville sans foi ni loi, un lieu perdu, contaminé par l'Europe, quelque chose comme une musulmane qui aurait dévoilé son visage. Il y a, me dit le savant fqih, des commerçans de Salé qui ont leur boutique de Rabat, et qui, pour rien au monde, ne voudraient habiter là-bas. D'autres n'y mettent jamais les pieds, et comme, un jour, un de ces intransigeans se promenait sur le promontoire des Oudayas et que quelqu'un s'en étonnait : « Je viens ici, dit l'homme de Salé, parce que c'est le seul endroit d'où je puisse embrasser d'un seul regard toute ma ville. »

Même les malandrins ont ce patriotisme local. On en voit qui, ayant commis quelque délit à Rabat, viennent se faire arrêter de l'autre côté de la rivière, bien qu'il soit de notoriété publique qu'à Salé la justice du pacha est particulièrement rigoureuse. Si ben Ali m'assure encore que les mœurs y sont plus sévères. Un médecin syrien, installé au Maroc il y a plusieurs années, lui disait en propres termes : « Ma femme est en sûreté à Salé; elle ne le serait peut-être pas à Rabat! » Et mon historien d'ajouter avec un orgueil évident : « Les Juifs eux-mêmes ont ici de la pudeur. »

De leur côté, les R'bati ont leurs susceptibilités. Le matin, si, d'aventure, l'un d'eux se rendant à ses affaires entend le nom d'Ayachi, — saint personnage fort en honneur à Salé, où beaucoup d'enfans portent son nom, — il voit là un si mauvais présage qu'il aime mieux rentrer chez lui, et sacrifier le gain de sa journée, que d'ouvrir sa boutique. Enfin (mais peut-être suis-je indiscret en révélant cela), l'érudit salétain m'a confié que quelques personnes de Rabat, auxquelles il a fait lire son histoire manuscrite, tout en rendant hommage à la façon dont il a reconnu le brillant développement de leur ville depuis qu'elle est devenue le siège du protectorat et le séjour ordinaire du Sultan, lui ont fait cependant le reproche de s'être occupé d'eux, estimant que ce n'est pas à un homme de Salé qu'il convient de parler des choses de Rabat.

Nous-mêmes, nous avons fait l'épreuve de l'humeur différente de ces petits mondes rivaux. Depuis longtemps, nous vivions à Rabat en relations familières avec les marchands de la ville, que de l'autre côté du fleuve, les portes de Salé nous restaient toujours fermées. Il y a seulement six ou sept ans, il n'était permis ni à l'Européen, ni au juif cantonné dans son Mellah de pénétrer dans la blanche cité, immobile derrière ses murailles. De partout, on l'apercevait, allongée au bord du sable; on embrassait sa double enceinte, ses maisons, son grand champ mortuaire, sa ceinture de jardins : elle irritait comme un mystère. Tout ce qui nous était hostile trouvait là-bas, disait-on, un refuge; et la rumeur grossissant la vérité, Salé apparaissait aux Français de Rabat et aux R'bati eux-mêmes un repaire de dangereux fanatiques.

Puis un jour, — c'était en 1911, — quand Fez était assiégée par les tribus révoltées, les Salétains avec stupeur virent, du haut de leurs murailles, une longue suite de fantassins, d'artilleurs, de cavaliers, passer le Bou Regreg, les uns en barque, les autres à la nage. La colonne Moinier, en marche sur Fez révolté, traversa la ville de part en part. Pendant des semaines et des semaines, ce fut l'interminable défilé des ânes, des chameaux, des mulets qui ravitaillaient la colonne. Cette fois, le charme était rompu, la blanche cité mystérieuse arrachée à son isolement. On s'aperçut alors que l'on avait affaire à une population charmante, polie, d'une très bonne et très ancienne civilisation, où les lettrés forment les trois quarts de la ville, et que son replie-

ment sur elle-même, bien loin d'être l'effet d'une humeur sauvage et farouche, venait tout au contraire d'un juste sentiment de fierté et du noble désir de défendre sa tradition séculaire.

Cordoue devait être pareille, avec ses murs sévères, ses ruelles tortueuses, ses maisons à patio, son aspect hautain et fermé. L'air aristocratique qu'évidemment les Espagnols ont emprunté aux Maures, c'est tout à fait celui des hidalgos de Salé, si authentiquement andalous, et qui, mieux que les R'bati, se sont soustraits à l'influence étrangère.

A Rabat, en dépit des soins que nous prenons de nous tenir à l'écart, notre civilisation empiète un peu sur la vie indigène. Le passage des commerçans, des fonctionnaires, des soldats, un café dans un coin, un magasin dans l'autre, un cinématographe, un fiacre, une automobile viennent tout à coup briser l'harmonie de la cité. Au vieux fond hispano-mauresque, s'ajoute aussi, depuis quelques années, une population de gens beaucoup plus rudes, venus des confins du Maroc, du Sous, de l'Atlas, de Marrakech. Leurs têtes rondes et rasées, entourées le plus souvent d'une simple corde de chanvre, leurs djellaba terreuses et leurs burnous noirs et rouges se mêlent aux turbans impeccables et aux vêtemens de fine laine des élégans citadins. Ce sont des campagnards berbères, des Chleuh, les plus anciens habitans du Maroc, qui affluent des montagnes vers la côte, attirés par l'appât du gain. Ils ressemblent à nos Auvergnats; ils en ont la forte carrure et les vertus solides : le travail, l'économie, une aisance à s'adapter étonnante. On les voit venir sans le sou, pratiquer vingt petits métiers, coucher à la belle étoile, et, au bout de quelque temps, acheter un fonds de boutique, s'installer dans une armoire. C'est sur ces Berbères malléables, et prêts à accepter de notre civilisation tout ce qui leur apportera quelque argent, que nous pouvons compter le plus. Mais il faut bien reconnaître qu'ils n'ont ni la finesse, ni la grâce, ni l'élégance des vieilles populations andalouses, et que leur invasion enlève peu à peu à Rabat ce caractère d'aristocratie bourgeoise, solitaire et dévote, qu'on y retrouve toujours, mais qui n'existe plus dans son intégrité que derrière les murs de Salé.

Heureux qui aura pu encore se promener dans cet Islam intact, tournoyer au hasard dans la petite ville pleine d'activité

et de silence, respirer sous ses figuiers et ses treilles le parfum des légumes de septembre! Même par l'après-midi le plus ensoleillé, c'est une fraîche impression de bonheur, de vie rajeunie que l'on éprouve à suivre l'ombre étroite des venelles embrasées. Dès que l'on commence à gravir les rues en pente, plus de métiers, plus de boutiques. Autour de moi, rien que des murs fermés, un blanc silence, la paix des neiges. Au sommet de ce repos, la Medersa, jadis fameuse, embaumée dans sa gloire ancienne, avec ses merveilles de plâtre et son dôme de cèdre ajouré; le mausolée de Sidi Abdallah, éclairé par des veilleuses et toujours entouré d'un cercle de femmes accroupies; et plus haut encore, la mosquée, lieu d'un calme inaltérable, qui semble garder comme un trésor, sous des arceaux sans nombre, des siècles de vie soustraite au changement, à l'agitation et au bruit.

Au milieu de ces étrangetés, le plus étrange peut-être, c'est que ces ruelles soient hantées par des fantômes familiers à nos imaginations. Quelque part, entre les murs de cette Salé si lointaine, qui n'était reliée à Marseille que par de lents bateaux à voiles, vécut le père d'André Chénier, qui fut longtemps consul ici. Aux heures où la plus belle journée amène la mélancolie, sa pensée s'en allait vers Paris, où l'attendaient sa femme et ses enfans; et il rêvait de son retour en France, — en France où il revint pour faire cette découverte affreuse que les gens de sa patrie étaient plus cruels que les Maures... Dans ce dédale silencieux où je vais à l'aventure, Cervantès, prisonnier des corsaires de Salé, a erré lui aussi, portant dans son esprit les premières rêveries de son extravagant chevalier. Au tournant de quel passage, au sortir de quelle voûte, dans quelle lumière ou dans quelle ombre a-t-il vu apparaître, sur un tout petit âne, et les pieds traînant à terre, ce Sainte-Beuve, ce Renan, l'énorme Sancho Pança? Parmi les tombes de la dune, repose très probablement l'homme dont il a été l'esclave; et je me demande parfois, en regardant ces pierres couvertes de lichens jaunes, laquelle recouvre ce personnage qui a tenu à sa merci la plus belle histoire du monde... Dans laquelle de ces maisons blanches qui s'entassent autour de moi, gardant si bien leur secret derrière leurs murs sans fenêtres et leurs portes à clous, les Barbaresques ont-ils ajouté un outrage à tous ceux que la fantaisie de Voltaire et les Bulgares avaient déjà fait

subir à l'infortunée Cunégonde?... Par quelle belle journée Robinson, dans sa barque à voiles poussée par un vent favorable, échappa-t-il à son gardien, pour aller raconter à Daniel de Foë ses étonnantes aventures et jeter dans les fumées d'une sombre taverne de Londres l'éclat de ce ciel éblouissant?...

Toute cette fin d'après-midi, j'ai cherché le fondouk où furent vendus Cervantès et Robinson Crusoé. Mais, bien que le temps ne soit pas loin où l'on trafiquait des esclaves à Salé, personne n'a pu, ou n'a voulu me dire, où se faisait la criée. Et qu'importe d'ailleurs? Les fondouks se ressemblent tous; et celui qui vit passer ces inoubliables esclaves devait être en tous points pareil au caravansérail où, fatigué de ma recherche infructueuse, je m'arrêtai pour prendre un verre de thé sur la natte du caonadji.

C'était jeudi, jour de marché. La grande cour entourée d'arcades foisonnait de bêtes et de gens. Dans la poussière, le purin, et les flaques d'eau près du puits, ânes, chevaux, mulets, moutons, chats rapides et comme sauvages, chiens du bled au poil jaune pareils à des chacals, poules affairées et gloutonnes, pigeons sans cesse en route entre la terre et le toit, cent animaux vaguaient, bondissaient, voletaient ou dormaient au soleil, autour des chameaux immobiles, lents vaisseaux du désert ancrés dans le fumier poussiéreux. Sous les arcades, âniers et chameliers se reposaient à l'ombre, parmi les selles et les bâts, jouaient aux cartes et aux échecs, ou à quelque jeu semblable, tandis qu'au-dessus d'eux, sur la galerie de bois qui encadre le fondouk, les gracieuses filles de la douceur, parées comme des châsses, prenaient le thé avec l'amoureux du moment derrière un rideau de mousseline, allaient et venaient sur le balcon, ou, penchées à la balustrade, échangeaient le dernier adieu avec celui qui s'en va.

C'était un spectacle charmant toutes ces bêtes rassemblées là, comme dans une arche de Noé, et ces beautés naïves qui laissaient tomber au-dessus du fumier l'éclat barbare de leurs bijoux d'argent et leur volupté innocente. Accroupis sur leurs genoux, les chameaux balançaient, au bout de leurs cous inélégans, leurs têtes pensives et un peu vaines. Il ne leur manquait que des lunettes pour ressembler à des maîtres d'école surveillant avec dédain une troupe d'écoliers folâtres,

une récréation d'animaux. On croyait lire dans leurs yeux le souvenir de très lointains voyages, justement aux pays qu'on voudrait voir. Et cela, tout à coup, leur donnait le prestige que paraissaient réclamer le balancement de leurs têtes solennelles et la moue de leurs grosses lèvres perpétuellement agitées. Chameaux, vieux magisters pensifs, chameaux pelés, chameaux errans, de vos lointains, de vos poudreux voyages qu'avez-vous rapporté? Hélas! hélas! vous ne répondez rien! Votre tête se détourne dédaigneusement de mes questions, et vos lèvres mouvantes continuent de pétrir je ne sais quels discours inconnus. Seriez-vous par hasard stupides? Vos longues randonnées au désert ne vous ont-elles rien appris? Ah! que de savans vous ressemblent! Combien de voyageurs du passé et des livres, qui d'un pied lent ont traversé l'histoire, et n'ont jamais rien ramené des pays parcourus! O voyageurs de toute sorte, quel espoir on met dans vos yeux, mais quel silence sur vos lèvres! Faut-il donc que ce soient presque toujours ceux qui n'ont rien à dire qui voyagent?... Hier encore, sur le front du Soissonnais, j'étais l'ami d'un vieux navigateur, un armurier de la marine qui lui aussi avait roulé sa bosse dans tous les pays de la terre. Très souvent je l'interrogeais sur les choses qu'il avait pu voir; jamais il ne m'a rien dit qui valût d'être retenu, que cette phrase étonnante : « Lorsqu'on revient du tour du monde, il y a deux choses qu'il faut entendre, pour se refaire une âme : la *Mascotte* pour l'innocence et *Faust* pour la grandeur!... »

De tous côtés, les petits ânes, entravés par les pattes de devant, se roulaient dans le fumier, ou bien sautaient comiquement, avec des gestes saccadés de jouets mécaniques, pour disputer aux poules les grains d'orge et la paille hachée qui avaient glissé des couffins. Les pauvres, comme ils étaient pelés, teigneux, galeux, saignans! Vraiment le destin les accable. Un mot aimable du Prophète et leur sort eût été changé. Mais le Prophète a dit que leur braiement est le bruit le plus laid de la nature. Et les malheureux braient sans cesse! Tandis qu'ils vont, la tête basse, ne pensant qu'à leur misère, un malicieux génie s'approche et leur souffle tout bas : « Patience! Ne t'irrite pas! Sous peu, tu seras nommé Sultan! » Un instant, la bête étonnée agite les oreilles, les pointe en avant, les retourne, hésitant à prêter foi à ce discours

incroyable; puis, brusquement sa joie éclate, et dans l'air s'échappent ces cris que le plus vigoureux bâton n'arrive pas à calmer... Ane charmant, toujours déçu, toujours frappé, toujours meurtri, et pourtant si résigné, si gracieux dans son martyre! Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir un âne qui n'irait pas au marché, un âne qui ne tournerait pas la noria, un âne qui ne connaîtrait pas la lourdeur des couffins chargés de bois, de chaux, de légumes ou de moellons; un âne que j'abandonnerais à son caprice, à ses plaisirs, sultan la nuit d'une belle écurie, sultan le jour d'un beau pré vert; un âne enfin pour réparer en lui tout le malheur qui pèse sur les baudets d'Islam et pour qu'on puisse dire : il y a quelque part, au Maroc, un âne qui n'est pas malheureux.

Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir une mule. A l'heure où la chaleur décroît, je m'en irais avec elle, assis sur ma selle amaranthe, goûter la fraîcheur de mon jardin. Mais j'aurais surtout une mule pour prendre d'elle une leçon de beau style. Ce pas nerveux et relevé, ce train qui ne déplace jamais le cavalier, laisse à l'esprit toute sa liberté pour regarder en lui-même et les choses autour de soi. Jamais il ne languit; et s'il n'a pas le lyrisme du cheval, il n'en a pas non plus les soudaines faiblesses. Entre le coursier de don Quichotte et l'âne de Sancho Pança, c'est la bonne allure de la prose. Sans avoir pressé sa monture, sans qu'elle soit lassée de vous, sans que vous soyez lassé d'elle, on est toujours étonné d'arriver si vite au but...

X. — LA SOURCE DE CHELLA

Quand on est las d'errer à travers les ruelles blanches, et qu'on est un peu fatigué de ce qu'a de poussiéreux, d'étouffé et d'étouffant, cette vie musulmane enfermée derrière ses murailles, c'est d'une bonne hygiène de se mettre à la suite d'un de ces troupeaux d'ânes qui, chargés d'outres en peau de chèvre ou de vieux bidons à pétrole, s'en vont, pour le compte des riches bourgeois de la ville, puiser l'eau fraîche et parfaitement pure de la source de Chella.

On prend d'abord avec eux la route qui traverse les jardins et les terrains vagues, les villas et les cabanes de bois, le provisoire et les promesses, les réussites et les erreurs d'une ville en

train de se bâtir et qui se cherche elle-même. On fait ainsi un kilomètre dans la rouge poussière soulevée par les bourricots, puis on s'engage dans les jolis chemins creux, bordés de figuiers, d'aloès, de mûriers, de poiriers sauvages qui escaladent le plateau et mènent à la dernière muraille de l'enceinte de Rabat.

Cette muraille, bâtie il y a plus de huit cents ans par le sultan el Mansour, s'allonge dans un désert de cendres, de pierrailles et de palmiers nains. On la franchit par une large brèche, et tout de suite, à trois cents mètres à peine de l'autre côté d'un ravin qui descend sur le Bou-Regreg dont on voit briller les méandres, une autre muraille se dresse, plus fruste, plus barbare, s'il est possible, bornant aussitôt le regard de sa masse flamboyante. Un moment, les deux enceintes courent parallèlement l'une à l'autre et semblent s'affronter comme les remparts de deux cités rivales. Puis, le mur de Rabat continue de cheminer lourdement sur le plateau dans son désert de cendres, tandis que l'autre muraille, prenant d'écharpe la colline, s'incline dans la direction du fleuve, et va se perdre au milieu des verdures qui poussent avec abondance au fond de la vallée. Nul décor sur cet entassement de terre et de cailloux roulés. Rien que l'éclat de la lumière, l'ombre des tours carrées, et les créneaux pointus, alignés en une longue file guerrière, les uns robustes, comme bâtis d'hier, et d'autres si ruineux, si ravinés à leur base qu'on s'attarde à les regarder avec l'idée puérile que si une seconde encore on n'en détache pas ses yeux on va voir l'un d'eux s'écrouler... Sur tout cela, un prodigieux silence, troublé seulement par le cri d'un geai bleu qui glisse sur la muraille embrasée, éblouissant comme un martin-pêcheur, et si chargé de pierreries qu'on s'étonne que l'ombre en soit noire.

Pas même dans les grands cimetières qui s'étendent au bord des grèves, ni sur le promontoire de la Casbah des Oudayas, dans la grande féerie qu'offrent là-bas le ciel, la mer, les verdures et les rochers, je n'ai ressenti une plus forte impression de solitude et de siècles abolis, qu'entre ces remparts flamboyans qui semblent n'enfermer que du silence.

Là s'élevait Chella, la cité disparue, qui avait derrière elle de longs siècles de passé avant qu'il y eût des maisons et des tombes sur les dunes de Rabat et de Salé. Au plus profond des âges, la vie s'est allumée, derrière ce grand mur rouge, autour

de la source qui coule dans un pli du coteau. Immémorialement, les gens de ce pays ont dû rassembler là les gourbis et les tentes qu'ils dressent encore maintenant sur les pentes de la colline. Des marchands de Carthage, remontant sur leurs barques peintes l'estuaire du Bou-Regreg, virent ces tentes et s'arrêtèrent pour fonder ici un comptoir. Rome y vint à son tour; et, pendant cinq ou six cents ans, prospéra sur cette colline une de ces petites cités, que l'imagination se représente aisément avec ses voies dallées, son forum, son tribunal, ses temples et ses maisons à patio, assez peu différentes de la maison arabe que nous voyons aujourd'hui. Ravagée par les Vandales, rebâtie par les Byzantins, détruite par les Wisigoths, toujours Chella survécut à sa ruine, pareille à ces palmiers nains que l'on coupe, que l'on brûle et qui renaissent sans cesse. Chaque destruction nouvelle lui apportait un sang nouveau et quelque pensée inconnue. Adorateurs du feu, du soleil, de la lune, et des sources; dévots de Jupiter, de Junon, de Vénus; fidèles de Wotan et des divinités guerrières du Walhalla germanique; Juifs, Chrétiens, sectateurs de tous les schismes qui, d'Arius à Donat, ont pullulé sous le soleil africain, toutes les religions, tous les cultes, tous les peuples s'y mêlaient. Et cela dura jusqu'au jour où, par le fer et par le feu, l'Islam vint imposer sa vérité nouvelle : il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Temples, chapelles, statues, du coup tout s'écroula. On n'entendit plus à Chella que les cinq prières du jour.

L'Islam a saisi le Maroc et toute l'Afrique du Nord d'une prise si forte qu'il faut un effort de l'esprit pour imaginer que tant de croyances, et si diverses, se soient donné rendez-vous sur ce plateau solitaire. Il ne faut pas un moindre effort pour se représenter, au milieu de tant de silence, que derrière ces murailles ce fut pendant des siècles un passage continuel de cavaliers, de fantassins, d'approvisionnemens de toutes sortes Ici, les grands Sultans berbères, Almoravides et Almohades, rassemblaient les guerriers au visage voilé qu'ils précipitaient sur l'Espagne. De tout ce mouvement formidable, il semblerait que pour toujours il dût rester quelque chose, un écho, un murmure dans l'air. On tend l'oreille pour recueillir la rumeur de ces grandes chevauchées. Mais rien ne bouge, rien ne bruit. Rien que des chèvres au fond du ravin, comme pétrifiées

autour de leur berger dans l'ardeur de l'après-midi, et l'ombre glissante du geai bleu sur la muraille embrasée.

Le jour où Yacoub el Mansour décida de transporter à Rabat le camp de ses guerriers, la solitude a pris possession de Chella. C'était déjà un lieu abandonné, quand les Sultans mérinides, qui succédèrent aux Almohades, séduits par le mystère et la vénération qui s'attache aux endroits où les hommes ont immémorialement vécu, choisirent cette colline pour en faire leur nécropole. Ils l'emplirent de leurs sépultures, relevèrent l'enceinte croulante, non plus pour protéger la vie, mais pour défendre des tombes. Et maintenant, ce qui demeure derrière ces hautes murailles, c'est la ruine de ces tombeaux, et comme la mort de la mort.

On entre dans cette cité funèbre par une porte de paradis, sur laquelle se déploie, avec une fantaisie charmante, toute la géométrie et la flore stylisée qui font sur les murailles d'Islam de si délicieux jardins. Rien de plus parfait à Grenade que ce chef-d'œuvre de pierre enchassé dans ce collier barbare de terre et de cailloux. Ce sont les fils des guerriers, dont les Mehalla se formaient à l'abri de la vieille enceinte, qui ont bâti cette merveille. Ils rapportaient d'Espagne les traditions de cet art andalou si fort et si délicat, où toutes les influences se mêlent, comme jadis derrière ces murs vingt religions vivaient ensemble. On dirait même, à voir l'ogive de cette porte fleurie, que l'imagination musulmane s'est donné ici le plaisir d'imiter en liberté l'art glorieux de nos maçons, qui couvraient alors l'Europe d'églises et de châteaux flamboyans. Illusion, très probablement. Mais j'éprouve, à la regarder, un peu de l'allégresse que j'avais l'autre jour, en croyant reconnaître dans les jeux d'enfans arabes les cris des enfans de chez nous.

Une fois la voûte franchie, c'est de nouveau la désolation, la mort. Rien n'anime aujourd'hui la pente dénudée du coteau que le va-et-vient des petits ânes qui montent et descendent à la source, en faisant rouler sous leurs sabots la pierraille. Il y avait là, pourtant, une Medersa célèbre que les sultans mérinides avaient édifiée à grands frais pour honorer ce lieu sacré, et où, naguère, enseignait ce Sidi Ben Achir, dont le corps repose là-bas sur la dune de Salé, au milieu de sa couronne étrange de mendians, de malades et de fous. La terre n'a pas gardé plus de trace de l'Université fameuse que l'air n'a conservé

l'écho des paroles du savant docteur. Et, du reste, comment s'étonner que plus rien ne subsiste de ces constructions anciennes? Au Maroc, même un palais neuf porte sur lui l'inquiétude d'une ruine prochaine. Murs de boue, colonnes de briques, bois peints, décoration de faïence et de plâtre, tous ces matériaux misérables ont tôt fait de retourner à la terre. Aussi n'ai-je jamais pu voir sur son échafaudage, près de sa bouilloire à thé, l'artisan maugrabin tracer tant de caprices charmans sur de la chaux friable, ou bien le maître mosaïste dessiner sur le sol ses beaux parterres d'émail, sans un sentiment de tristesse pour le précaire de tout cela. A peine ces choses gracieuses ont-elles vu le jour qu'elles sont déjà condamnées. Et à leur fragilité s'ajoute l'indifférence orientale pour en précipiter la ruine.

Chez nous, une noble demeure, c'est une race qui se perpétue; au Moghreb, c'est une vie qui commence et qui s'achève. La tendresse pour les vieux logis est ici presque inconnue. Le fils n'habite pas la maison de son père, et, s'il en a les moyens, se construit un autre logis. Est-ce orgueil de bâtir? Ou l'entretien de ces palais de terre est-il vraiment impossible, et faut-il se résigner à les laisser tomber? Pense-t-on échapper, en allant vivre ailleurs, aux influences malignes que la mort laisse derrière elle? Ou bien encore, le Marocain ne demande-t-il à sa demeure que la volupté rapide qu'on attend des choses de la vie? Je ne sais. Mais partout, des murs éboulés attestent l'éphémère des pensées et des désirs. Cela remplit le cœur d'une mélancolie toute contraire à celle que nous donnent nos très vieilles maisons, qui nous accablent du sentiment qu'elles ont vécu des siècles avant nous, et qu'elles continueront de vivre longtemps après que nous aurons cessé d'être.

Ce qu'on n'habite plus, on ne l'entretient pas. Le soleil et la pluie ont bientôt fendu la terrasse; une goutte d'eau, la première, tombe dans la salle luxueuse à travers le riche plafond, et tout de suite, c'est un déluge. L'humidité pourrit les poutres peintes, délite les zelliges, les beaux parterres de pierres fleuries; l'oiseau construit son nid dans le stuc délicat que son bec a creusé; et l'homme qui a bâti la superbe demeure ne s'est pas dissous dans la terre, que déjà son palais commence d'y descendre avec lui.

A Chella, comme ailleurs, l'indifférence musulmane a laissé

échapper ce que les artisans d'autrefois avaient déposé dans la matière périssable d'imagination et d'esprit. Seule la porte de pierre a gardé le trésor qu'on lui avait confié. Elle semble uniquement placée là pour attester la beauté des choses disparues, et en donner tout ensemble la mesure et le regret.

Fatigués de tant d'aridités embrasées, les yeux découvrent avec délices, au bas de la colline, des masses fraîches de verdure, des roseaux, des figuiers, des oliviers argentés, des allées d'orangers, des mûriers pleins d'oiseaux, et de grands arbres centenaires qu'on m'a dit être des micocouliers. De ces frondaisons brillantes surgit la tour d'un minaret brûlée par des siècles de soleil, et que surmonte un mince campanile, sur léquel une cigogne, qui navigue, je ne sais où, en ce moment dans le Sud, a laissé son nid de broussailles. Un mur bas de jardin, chargé de toutes les plantes qui croissent sur les ruines, entoure ce bois sacré, où, dans la végétation qui l'embaume et l'étouffe, la nécropole des sultans mérinides achève de mourir doucement.

Il y a là Abou Youssef, qui, au dire de l'historien Ibn Kaldoun, conduisait la guerre sainte avec sagesse et profit, s'emparant des royaumes chrétiens, détruisant les palais, mettant le feu aux moissons, abattant les arbres de sa propre main pour encourager ses soldats; au reste affable, généreux, jeûnant le jour, priant la nuit, quittant rarement le chapelet, voulant du bien aux saints, fort amateur de livres de morale, et lui-même écrivant de très belles pages de piété. Il mourut à Algésiras, entre la prière du matin et celle de l'après-midi. Que Dieu lui fasse miséricorde!... Il y a là Abou Yakoub, son fils, qui soumit à son pouvoir l'Andalousie tout entière, reçut des rois d'Égypte, de Syrie et du Sultan de l'Ifrykia des présens magnifiques, et périt à Tlemcen, frappé au ventre par un eunuque. Dieu seul est durable et éternel!... Il y a là Abou-Amer, qui assassina ses deux oncles et mourut à Tanger, un an après sa proclamation. Que Dieu lui pardonne et l'agrée!... Et surtout, il y a là le grand Abou Hassan, suprême éclat des Mérinides à leur déclin, dont l'empire s'étendit sur plus de la moitié de l'Espagne et sur toute l'Afrique du Nord, de Tanger jusqu'à Tunis. C'est lui qui releva l'enceinte de Chella, fit bâtir la porte radieuse que j'admirais tout à l'heure, construisit, pour lui-même et ses ancêtres, les mausolées et les pieux édifices, dont je n'aperçois plus que ce haut campanile parmi

les arbres du vallon ; et qui, sur la fin de sa vie, battu par tous les princes qu'il avait subjugués, trahi par ses enfans révoltés, ne trouva pour y mourir qu'un coin de terre à Marrakech.

Dès qu'on a poussé la porte de cet enclos funèbre, c'est l'impression de la douceur de vivre qui saisit le cœur et l'enchante ; c'est la fraîcheur, c'est l'ombre, l'odeur de la terre mouillée, le parfum des orangers, la plaisante société des arbres, la grâce d'un jardin à l'abandon. Qu'est devenu ce vaste ensemble de mosquées, d'oratoires, de mausolées, que des arcades réunissaient les uns aux autres pour former une sorte de grand patio mortuaire ? Et ces dômes, dont les pierres étaient scellées avec du plomb si brillant qu'on le prenait pour de l'argent ? Et les marbres, et les stucs, et les zelliges ?... Çà et là, un éclair, une lueur de beauté rapide, un fragment de stuc accroché comme un nid d'hirondelle, une faïence qui fait briller les couleurs de la Perse dans la terre brûlée qui s'effrite. Au milieu de ce jardin où les racines ont disloqué les tombes, je me fais l'effet (en moins vivace) de ce personnage éclatant de santé qu'Albert Dürer représente, parmi des arbres et des fleurs, écoutant le chant du violon que la mort lui joue à l'oreille. Je me promène entre des piliers de mosquées, des arcs à demi enterrés, des tronçons de colonnes, les décombres d'une chambre d'ablutions, une nappe d'eau dormante presque entièrement recouverte par les branches d'un figuier sacré, où sont accrochées par centaines des mèches de cheveux et des floches de chiffons.

Dans cette solitude d'où la vie s'est retirée, rien de plus aisé que d'imaginer qu'elle commence. Devant moi, un homme se penche sous le figuier sacré, emplit d'eau le creux de sa main et la porte à ses lèvres. Il me semble voir le premier homme qui arriva près de la source et fit le même geste éternel. Ce jour-là, un geai bleu passait-il, comme à cet instant, d'une aile rapide dans les branches ? Un triangle d'étourneaux glissait-il dans le ciel, pareil à un vol augural ? A coup sûr, en ce jour perdu dans l'infini du temps, ce lieu donnait moins l'impression de la complète solitude qu'il ne la donne aujourd'hui, car en écartant les roseaux on n'apercevait pas les tombes... Cet homme qui se penche sur la source, c'est le même qui a vu passer les Phéniciens, les Romains, les Wisigoths, les Byzantins, les Arabes. Les siècles, en se succédant,

n'ont pas apporté plus de changement dans son esprit que de changement dans son habit. Après tant de peuples divers, il nous regarde venir à notre tour avec une froide indifférence, comme si la source, qui reflète maintenant notre visage, lui avait assuré qu'il s'effacerait, comme les autres, sur le miroir de son eau.

Au pied d'un mur de pierre, qui a gardé intacts ses entrelacs, ses résilles, ses arcades charmantes, soutenues par des colonnettes d'un marbre pareil à l'ivoire, gisent deux longues dalles, de marbre elles aussi, taillées en forme de toit et couvertes d'une vraie dentelle d'inscriptions coraniques. L'une est la pierre tombale d'Abou Hassan lui-même ; l'autre, brisée en deux endroits, est celle de sa femme Chems ed Doa, « le Soleil du Matin, » une esclave chrétienne convertie à l'Islam qu'il avait épousée. Mais pour le pèlerin berbère qui s'en vient à Chella, que signifient Abou Hassan et sa femme au nom d'aurore ? Sous leurs marbres il a placé deux ombres, deux fantômes de son imagination : l'invincible Sultan noir et la tendre Lalla Chella.

Le Sultan noir, c'est ce qui survit confusément de sa grandeur passée dans la mémoire d'une race qui ne se souvient plus, et qui, pourtant, n'a pas tout à fait oublié; c'est la force merveilleuse qui rassemblait jadis les guerriers à Chella pour les entraîner en Espagne, et qui a lancé vers le ciel les murailles, les tours, les minarets, les dômes, les mosquées, tout ce qui, de Marrakech à Fez, dépasse la hauteur d'une tente; c'est le charme du prince tout-puissant, qui de son vivant commandait aux hommes et aux bêtes, et aussi aux esprits de l'eau, de la terre et du ciel, et qui, du fond de son tombeau, continue de donner ses ordres aux tortues pour les communiquer aux esprits souterrains.

Lalla Chella, c'est la dame des ruines, la reine de ce lieu enchanté; c'est la pierre qui se détache du mur, le minaret qui s'écroule, la tombe qui se disloque, le figuier penché sur l'eau noire, le nid abandonné, la séguia qui s'enfuit au milieu des roseaux; c'est tout ce qui fut une heure et laisse derrière soi une pierre, un souvenir, un regret; c'est le geai bleu qui passe, la cigogne qui glisse, la vigne qui s'enlace autour de l'arc rompu; c'est la source elle-même, qui lie d'un fil étincelant le plus lointain passé à la dernière heure du jour; c'est la

forme du songe, la respiration d'un lieu éternellement habité.

Tout souvenir du passé de Chella s'est aboli dans les mémoires. Il ne reste plus que la légende d'une ville où l'or et l'argent se trouvaient en telle abondance qu'on en faisait des chaînes pour attacher les chiens et les bêtes de somme. Pervertis par la fortune, les possesseurs de si grands biens se dégoûtèrent de cultiver leurs champs. Une disette s'ensuivit, si effroyable que la fille du Sultan ne trouvait pas à échanger un plat d'or contre une écuelle de blé. On en vint, pour se nourrir, à moudre des pierres précieuses. Ainsi périrent les habitans de Chella, empoisonnés par leurs richesses. Que Dieu les couvre de sa miséricorde!... Beaucoup de leurs trésors sont enfouis sous les broussailles, et souvent les gens du Sous, passés maîtres dans l'art de la sorcellerie, viennent les déterrer, la nuit, avec des formules et des incantations magiques.

On dit encore qu'un poisson noir, avec des anneaux d'or aux ouïes, vit au fond de la source. Jadis, pour le faire apparaître à la surface de l'eau, il suffisait de brûler de l'encens sur le bord, et pour un peu de viande qu'on lui jetait en pâture il réalisait tous les vœux.

Avec ses souvenirs confus, ses sanctuaires, ses tombeaux, et tout ce qui flotte de légende sur son passé mystérieux, Chella apparaît comme un temple à ces populations moghrabines demeurées si païennes en dépit de l'Islam ; un lieu d'adoration pour ces gens que je voyais, l'autre jour, au Moussem de Sidi Moussa et dans la nuit des Guenaoua, invoquer les forces obscures ; une de ces innombrables chapelles qui se dressent, dans tout le Maroc, comme des sœurs, ou plutôt des rivales à côté de la mosquée. On y jette une pierre dans l'eau noire, on y brûle de l'encens sur les tombes, on y sacrifie un poulet, un pigeon, et des bœufs aux grandes fêtes ; on y donne enfin libre cours à de vieux instincts religieux que n'arrive pas à satisfaire la prière tout abstraite devant un mihrab vide et nu.

Parmi ces pierres et ces légendes, glisse toujours la source qui attira les hommes dans ce pli de colline, les y retint pendant des siècles, et sur laquelle se sont penchés tant de visages et de pensées étrangères. Je la regarde fuir, le soir tombe. A cette heure, il est rare qu'on n'entende pas s'élever, en quelque endroit de la ruine, le bruit d'une guitare ou d'un guimbri. C'est quelque solitaire amateur de musique, ou bien une petite

société, venue de Rabat sur des mulets ou en barque par le fleuve, pour voir briller la lune sur la romantique Chella. Chaque jeudi, vers la fin de la journée, mon voisin le Cadi vient s'y reposer de l'ennui d'écouter toute une semaine les criailleries des plaideurs. De préférence il s'installe sous le beau micocoulier qui, à la porte du jardin, ombrage une kouba coiffée de sa coupole blanche. Sans doute, en des temps très anciens, y avait-il ici une chapelle chrétienne consacrée à saint Jean? la tradition veut qu'en ce lieu soit enterré Sidi Yahia, saint Jean, le disciple préféré du Christ; et sa mémoire est vénérée à l'égal des grands marabouts.

Lorsque le cadi m'aperçoit, il ne manque jamais de m'inviter avec sa compagnie. Un de ses hôtes prépare le thé, un autre le brûle-parfums d'où sort une fumée d'encens ou de santal, tout à fait en harmonie avec le caractère du lieu. A l'intérieur du mausolée, je vois scintiller des veilleuses sur le tombeau du compagnon de Jésus. Deux ou trois musiciens accordent leurs instrumens, les violons et les guitares, chauffent la peau du tambourin sur les braises du réchaud; puis le concert commence, des chants dont le sens m'échappe, une musique monotone, aux répétitions obstinées, qui semble faite pour endormir la pensée et pour réveiller les choses. Quelque part, sous les ronces, une pierre inconnue se souvient d'avoir été l'autel de Jupiter; Sidi Yahia, au fond de son tombeau, rêve du temps où il suivait son maître dans les déserts de Judée; Abou Hassan, perdu sous les verdures, essaye, pour retrouver la vie, de suspendre son ombre aux ombres encore plus vaines du Sultan noir et de Lalla Chella; la lune qui surgit tout à coup derrière la ligne des coteaux, prête l'oreille à ce bruit de guitare, et au-dessus de ce pli de colline où jadis on l'adorait, se rappelle avoir été Tanit et s'arrête longtemps... Tout est parfum, songe, demi-sommeil. A nos pieds brille la source, l'éternelle, la vraie divinité du lieu. Un souvenir chrétien l'ombrage, une mosquée la couvre de sa paix. Toutes les religions ont voulu la saisir, mais la païenne ne s'est pas laissé surprendre. Elle s'échappe vive et rapide, emportant dans sa fuite les sons de la musique et l'image des chiffons et des touffes de cheveux suspendus aux arbres sacrés.

XI. — LE THÉ CHEZ LE SULTAN

On frappe à ma porte. Aschkoun? répond, comme un écho, au bruit du heurtoir qui retombe, la voix de la servante, accourant du fond du patio. Aschkoun? Qui est là? cri chantant, un peu alarmé, que jette à l'inconnu de la rue la maison arabe inquiète et toujours si jalouse de défendre sa vie cachée.

C'est un mokhazni du Sultan, avec son bonnet pointu et son poignard suspendu à l'épaule par une cordelette de soie. Il m'apporte une chose étrange, la plus singulière peut-être, la plus déconcertante à coup sûr que m'ait encore présentée ce pays : un simple carton de bristol, un carton gravé à Paris, qui, d'ordre de Sa Majesté chérifienne, m'invite à prendre le thé au palais.

Jamais la rapidité des changemens que nous apportons ici ne m'était apparue d'une façon si matérielle et si banalement saisissante. Il n'y a pas dix ans de cela, les ambassadeurs eux-mêmes, les bachadours de France et d'Angleterre, n'avaient jamais accès dans une demeure de sultan. Sous un soleil torride ou une pluie diluvienne, dans quelque cour désolée, au milieu de mokhaznis impassibles en apparence, mais qui riaient d'eux en secret, ils attendaient pendant des heures qu'une porte s'ouvrît et que le Sultan daignât paraître, pour leur donner audience, du haut de son cheval, sous un parasol vert... Dix ans à peine, et aujourd'hui ce carton de bristol!... Je le tourne et le retourne, comme un numismate interroge une curieuse pièce de monnaie. Et vraiment, la plus rare des pièces phéniciennes qu'on pourrait découvrir dans ce pays, la trouvaille de l'objet le plus lointain qui porterait son témoignage sur une civilisation disparue, ne seraient pas plus chargées d'histoire que ce petit bout de carton.

A l'écart de la ville, sur le plateau désert où le grand El Mansour avait rêvé d'étendre les maisons de Rabat, s'élève le château du Sultan. On aperçoit de loin ses grands murs de chaux vive, tantôt achevés en terrasses, tantôt couverts de ces tuiles brillantes, d'un vert profond de nénuphar, qui font l'ornement des mosquées et des demeures opulentes. De vastes espaces de sable, de pierraille et de palmiers nains, entre des remparts crénelés, s'étendent alentour, isolant prodigieusement

ce mystérieux château, car un désert entouré de murailles semble mille et mille fois plus désert que la simple solitude.

Lorsqu'on a franchi la porte qui s'ouvre sur ces enclos stériles, on reste un instant consterné. Au lieu des arbres, des prairies, des jardins que nous sommes habitués de voir autour de nos maisons royales, les yeux ne découvrent ici qu'un morne steppe embrasé et quelques buissons d'aloès saupoudrés d'une poussière impalpable, pareille à du poivre rouge. Ce n'est qu'en cheminant sous la chaleur écrasante qu'on finit par saisir la secrète beauté de ces grands aguedals solitaires et ce qu'ils expriment de puissance dans leur stérile abandon. Sur un ordre de ce château, perdu là-bas dans la lumière, des milliers de cavaliers viendraient ici dresser leurs tentes; des milliers de chevaux animeraient de leurs hennissemens et de leurs fantasias ce steppe silencieux, où je ne vois à cette heure que le troupeau des vaches décharnées qui fournissent du lait au palais. Et la nudité même de cet endroit désolé, plus que des parcs aux arbres centenaires ou les jardins les plus fleuris, arrive à donner l'impression d'une majesté souveraine, d'une volonté qui se dérobe, et qui, pour se rendre inaccessible, n'a trouvé rien de mieux que de jeter entre elle et son peuple ces champs de sable, de pierraille et de lumière.

Tout à coup, une automobile, effarante et monstrueuse dans cet enclos du néant, débouche sous la porte par où je viens d'entrer, emportant d'autres invités avec leur carton de bristol. J'ai envie de leur crier : « A quoi bon courir si vite? Pourquoi traverser avec une hâte si folle cette poussière embrasée ? » Sans doute, là-bas, ils vont voir des salles brillamment décorées, de hautes portes peintes, des mosaïques, des zelliges, des stucs, des plafonds de cèdre; mais au milieu de ces choses gracieuses qu'abritent ces murs blancs et ces toits de nénuphar, trouveront-ils rien de plus saisissant que la royale solitude de ce grand aguedal silencieux?...

C'est toujours la même chose en Islam : quand un mur, si fermé soit-il, laisse apparaître ce qu'il cache, on est surpris, de la façon la plus plaisante, de voir que tout ce grand mystère ne défendait en somme que la vie la plus simple et la plus familière. La cour où l'on entre d'abord est remplie de serviteurs, nègres pour la plupart, qui ne se distinguent de la foule indigène qu'on rencontre partout dans les rues que par le rouge

bonnet pointu et le poignard suspendu à la cordelette de soie. Debout ou accroupis dans l'ombre de la muraille, ils jouent avec un chapelet ou simplement avec leurs doigts de pieds. A quoi peuvent-ils bien penser, en nous regardant défiler, ces vieux serviteurs noirs qui se succèdent de père en fils dans ces demeures princières, et qui, depuis trente ou quarante ans, ont vu tant de choses immobiles se transformer sous leurs yeux? Ils ont servi le grand Moulay Hassan, dernier Sultan du vieux Maghreb, qui, jusqu'à la fin de son règne, avec une pieuse obstination, défendit contre l'Europe ce vieil empire d'Islam, son territoire, ses mœurs, ses traditions inviolées qui en faisaient, avec la Chine, l'État le plus lointain du monde. Ils ont servi son fils, le fol Abd El Aziz, et, dans les aguedals étonnés, ils ont vu arriver, sur le dos des chameaux, les grands jouets de l'enfant prodigue, les bicyclettes, les phonographes, les pianos mécaniques, les canots à vapeur, les machines automobiles, et toutes ces choses que l'Europe lui expédiait à grands frais et qui s'entassaient, inutiles et sans vie, dans ses palais de Marrakech et de Fez, quand elles ne se brisaient pas en route dans la traversée des oueds et les fondrières des pistes... Ils ont servi ensuite celui qu'ils appelaient le « diable » pour son intelligence, ses fureurs et ses malices, ce singulier Moulay Hafid, passionné de poésie, de grammaire, de théologie, et qui peut-être avait en lui les qualités d'un grand Sultan, mais auquel une violence insensée enlevait, dans les heures critiques, le juste sentiment des choses... Que de tragédies ils ont vues, ces vieux mokhaznis noirs dont la barbe grisonne! Que de caïds ils ont saisis par le capuchon du burnous pendant qu'ils se courbaient jusqu'à terre pour les trois saluts d'usage! Que de grands féodaux auxquels ils ont passé les fers! Que de riches casbahs ils ont déménagées pour en rapporter le butin! Et maintenant que ces temps sont révolus, qu'Hafid est tombé à son tour, ils exécutent les ordres d'un maître débonnaire avec la même indifférence qu'ils expédiaient jadis, d'un tour de main brutal, les pachas et les caïds qui avaient cessé de plaire.

Oui, à quoi rêvent-ils, en nous voyant passer, tandis qu'ils jouent avec leurs doigts de pieds? Peut-être cette occupation innocente suffit-elle à absorber leur esprit. Peut-être pensent-ils que nous passerons à notre tour, comme tant de gens et tant de choses qui ont déjà passé sous leurs yeux. Peut-être

aussi ne songent-ils à rien, et sont-ils sans mémoire, comme cet immense pays vide qui a gardé si peu de trace de sa longue histoire tourmentée, et où la légende a placé, non sans raison, semble-t-il, le pays des Lotophages, le pays de l'oubli.

Au-dessus de leur troupe désœuvrée, j'aperçois en haut, sur les toits, entre les créneaux des terrasses, derrière les fenêtres grillagées percées au faîte des murailles, des choses qui s'agitent, des ombres rapides qui glissent. Parmi les trois cents femmes que renferme, dit-on, ce palais, combien guettent notre groupe d'étrangers? Elles aussi, à quoi rêvent-elles, toutes ces femmes prisonnières? « A la liberté! » me répond, sur un ton dramatique, un jeune interprète tunisien attaché à notre caravane. A la liberté! Que ces mots sonnent bizarrement sous ces regards invisibles! Évidemment, ce jeune Tunisien a beaucoup lu *la Case de l'oncle Tom*.

L'autre jour, après l'Aït Srir, la réception avait eu lieu dans la petite cour qui suit immédiatement la cour d'entrée. Aujourd'hui, le mystérieux palais se laisse entrevoir davantage. Nous suivons maintenant un dédale de couloirs nus, irrégulièrement bâtis, qui tantôt s'élèvent très haut, tantôt s'abaissent jusqu'à toucher la tête. De distance en distance, un carré de ciel bleu apparaît par une grille de fer enchâssée dans le plafond de poutrelles et de roseaux. D'autres couloirs s'ouvrent ici et là, des impasses, des ruelles, de petites chambres sans fenêtres, aussi nues que le corridor lui-même. Au fond d'un de ces culs-de-sac, j'aperçois en passant la souquenille noire d'un vieux Juif près de laquelle flamboie la robe en velours vert d'une énorme Juive coiffée d'un foulard de soie cerise. C'est un vieux ménage d'Israël, M. et Mme Sadoun, qui, chaque matin, arrivent du Mellah, apportant sur leurs bourricots les cotonnades et les draps d'Angleterre, les mousselines brodées et les soieries de Lyon, les beaux caftans confectionnés au fond des maisons puantes badigeonnées de bleu, et tout ce qui sert à la toilette des femmes enfermées dans ces murailles, et moins préoccupées, j'imagine, de liberté que de coquetterie, de jalousie et d'amour. Vrais vizirs de la toilette, ces Juifs, qu'on trouve toujours à l'entrée de ces demeures chérifiennes, servent d'intermédiaires naturels entre le palais et le Mellah. Qui pourra dire les services que, dans les jours difficiles, ils ont rendus à leurs coreligion-

naires, en faisant parler au Sultan par des lèvres charmantes?

Plus loin, au détour d'un couloir, je rencontre quatre personnages, gras et soufflés, à la molle figure pétrie dans le plus noir mastic. Leurs gros yeux blancs qui roulent dans le sombre cadran de leurs faces avec un air de vigilance éternelle, semblent garder les plus tristes secrets. Que j'ai de plaisir à les voir, ces légendaires eunuques, qui soudain m'apparaissent comme au tournant d'un conte des *Mille et une Nuits!* Le plus grand, le plus gras, le plus somptueusement vêtu, et d'une laideur de vieux singe méchant, donne des ordres d'une voix flûtée et s'éloigne au fond d'un couloir. Je le suis... mais des yeux seulement, dans le mystère de cette vie cachée, où le carton de bristol ne m'invite pas à pénétrer. Bientôt, même dans ce palais, on ne les verra plus, ces amers gardiens du Sérail. Ils venaient de Constantinople; mais là-bas ils se font rares et de plus en plus chers. Est-ce l'aurore des temps prédits par le jeune Tunisien? La liberté va-t-elle enfin régner dans les harems, depuis les rives du Bosphore jusqu'aux cimes de l'Atlas?... A mesure qu'ils disparaissent, on les remplace par des enfans, qu'on écarte des femmes dès qu'ils commencent à devenir dangereux. Ah! quel poète romantique, quel Byron, quel Alfred de Musset, quelle Mme Desbordes-Valmore composera la dernière élégie sur la mort du dernier eunuque!

Dequis quelqnes minutes, arrive à nos oreilles un bruit de voix rapides, perçantes, monotones, ce bruit de lecture coranique qu'on n'est jamais bien longtemps sans entendre lorsqu'on erre au hasard dans les rues d'une ville arabe. Près de nous, quelque part, il y a des enfans accroupis autour d'un maître d'école. En voici quelques-uns qui, sans doute, ont échappé à la gaule de leur taleb, et du fond d'un réduit s'amusent à nous regarder passer. Dans cette troupe de capuchons et de burnous fort modestes, très usagés, longtemps traînés dans la poussière, je n'aurais certes pas distingué le descendant des Chérifs, l'héritier présomptif de l'antique majesté moghrabine, le jeune Moulay Idriss, fils aîné du Sultan, si le médecin du palais ne me l'avait montré qui s'abritait, pour nous voir, derrière une énorme négresse chargée de lourds bijoux d'argent, et dont la large ceinture de Fez, tissée de vingt couleurs, retenait des mamelles capables d'allaiter tous les enfans du harem.

Soudain, au sortir de ces couloirs tortueux et dénudés, c'est un enchantement. Une profonde galerie, inondée de lumière, allonge très loin devant nous un pavé de mosaïque, d'où trois jets d'eau s'élancent au milieu de vasques de marbre. Un instant, on hésite à traîner ses souliers sur ce parterre fleuri d'émail, où ne doivent glisser que les babouches et les pieds nus, et à ternir par des vêtemens sombres l'éclat de cette allée lumineuse qui n'admet que la laine blanche ou la soie de couleur vive tamisée de mousseline. D'un côté de la galerie, s'ouvrent les doubles vantaux des lourdes portes enluminées comme des pages de Coran, qui donnent accès dans les chambres; de l'autre, s'étend un jardin d'orangers plantés en contrebas, et dont on n'aperçoit, du haut du promenoir, que les cimes vertes et pressées, où les fruits déjà jaunissans transparaissent au milieu des feuilles. De ce verger, nous arrivent les vieux airs qu'on entendait à Grenade et à Cordoue, et que les musiciens aux tuniques jonquilles, roses, violettes, amarantes, jouent toujours sous ces orangers. Enfin, par delà les verdures et le bouquet fleuri de l'étrange fanfare, se dresse l'éternel mur d'Islam, qui n'est jamais bien loin pour fermer le bonheur, et qui reflète sur sa rouge poussière l'ardeur du soleil couchant.

On ne peut rien voir de plus joli que les chambres qui se succèdent le long de cette galerie. Le sol est de mosaïque, et les murs, jusqu'à hauteur d'homme, sont aussi tapissés de ces morceaux de brique émaillée, assemblés avec un art infini en dessins merveilleux. Au-dessus, le mur blanc et nu (pour laisser l'œil se reposer de ces couleurs enchanteresses) conduit la vue jusqu'à un bandeau de plâtre prodigieusement fin, dans lequel des artisans ont creusé patiemment, avec un instrument primitif, la dentelle la plus compliquée, la plus variée, la plus légère. Et sur cette frise ajourée repose l'autre merveille de ces chambres charmantes, le beau plafond aussi minutieusement peint qu'une miniature persane, et dont les arabesques et les fleurs stylisées semblent refléter, tout là-haut, comme dans un miroir, mais avec des couleurs plus vives, l'éclat des tapis et des zelliges.

Tout ce luxe oriental saisit étrangement au sortir du long dédale des couloirs pauvres et nus. Tant de faste à côté d'une simplicité qui, çà et là, s'en va tout doucement de la nudité à l'abandon, et de l'abandon presque au sordide! On retrouve dans ce palais, entre la richesse et la misère, ce même accord sans

morgue, ces rapports de bon voisinage que l'on voit, presque toujours, entre le riche et le pauvre dans la société musulmane. L'esprit arabe n'écarte rien. Le luxe le flatte sans mesure, la misère ne le choque point. Même sur cette belle terrasse, la beauté n'est pas sans mélange : c'est un singulier assemblage de soin et d'abandon, de fini et de non fini, de raffiné et de barbare. Sur les vantaux or et azur d'une porte enluminée de mille fleurs, on a cloué avec brutalité une latte de bois blanc. Dans une chambre de féerie, quelle surprise de voir traîner la carcasse déjetée d'un de ces grands lits de cuivre à colonnes et à baldaquin, surmonté d'une couronne à fleurons, que les Anglais importent depuis quelque cent ans au Maroc! Et un peu partout, dans ces pièces des *Mille et une Nuits* où l'on ne voudrait voir que divans et coussins de mousseline, j'aperçois, tantôt groupés comme pour une vente à l'encan, tantôt dispersés au hasard, des chaises, des fauteuils, des canapés dorés, des glaces dont le tain a fondu sous la chaleur, des pianos mécaniques, d'innombrables pendules éternellement arrêtées, des bouquets de fleurs sous des globes, des consoles Louis XV, si petites, si chétives au pied des murs blancs! Même quand ils sont magnifiques, ces objets de chez nous, perdus au milieu de cet Orient, font un peu mal au cœur. On dirait les épaves d'un bateau naufragé ou le produit d'un rapt barbaresque. Les belles chambres peintes semblent dire : « Enlevez-moi cela d'ici! » Et de leur côté, les pauvres choses captives, qui nous reconnaissent au passage, s'écrient : « Venez nous délivrer! »

Le thé était servi, au delà du second jet d'eau, sur une table chargée d'argenterie, où s'étalaient les cent merveilles de la pâtisserie moghrabine; les cornes de gazelle, les gâteaux aux amandes, les turbans du cadi, les eaux de roses et de jasmins, les laits d'amandes, les breuvages à l'orange, aux citrons et aux framboises pressées, le champagne, que la religion tolère comme une innocente eau gazeuse. Devant d'énormes samovars moscovites, qui jetaient tout à coup l'idée de la neige et des frimas dans ce paysage de lumière, les serviteurs faisaient le thé suivant la caïda. Des serviteurs, il y en avait partout, au long de cette interminable terrasse, comme il y en avait dans les cours, comme il y en avait dans les couloirs, nonchalans, désœuvrés, étonnamment décoratifs sous leurs simples vêtemens de laine. Tout ce monde donnait l'impression d'une autorité

despotique qui n'a qu'un geste à faire pour que cent personnes accourent, et en même temps d'une grande liberté, d'une fastueuse bonhomie. Vraiment, c'était un spectacle agréable à l'esprit et reposant aux yeux, cette nuée de domestiques placés là pour ne rien faire.

Dans une pièce d'apparat, sous une de ces alcôves qu'on appelle des benika et qui créent dans ces chambres immenses un coin d'intimité, le Sultan était assis avec le général Lyautey. Sous les orangers, la musique continuait d'égrener ses airs à cloche-pied, d'une mélancolie sautillante, qui semblaient à tout moment se tenir arrêtés, debout sur une patte, comme une cigogne au sommet d'un minaret. On n'avait qu'un regret, c'est que notre présence exilât de la terrasse, pour cet après-midi, ce qui, dans l'ordinaire des jours, doit en faire le principal agrément : les enfans et les femmes. Et voilà que tout à coup, du fond de la galerie, glissant rapidement sur le miroir des zelliges, deux formes charmantes apparurent, deux capuchons de soie, deux djellaba de mousseline, deux caftans dont on n'apercevait qu'un mince liséré rose et bleu, entre la mousseline et les babouches jaunes. C'étaient les enfans du Sultan, dont j'avais entrevu l'aîné dans ses vêtemens d'écoliers, derrière l'énorme négresse. Leur précepteur, enturbanné de la saie rayée d'or des lettrés marocains, les conduisait auprès du général qui avait voulu les voir.

Dans ce décor très ancien, où tant de choses modernes surprennent, c'était une nouveauté encore, mais celle-là tout à fait plaisante, ces enfans d'un prince d'Islam mêlés à une réception qui, malgré son intimité, avait pourtant un caractère politique. Traditionnellement, au Maroc, plus on est proche parent du Souverain, plus on est tenu à l'écart. Aujourd'hui même, dans ce palais, plusieurs frères du Sultan sont relégués au fond de leurs appartemens, dans une sorte de captivité. Et parmi eux je songe à ce Mouley Mohammed, qui jouit près du peuple d'une faveur particulière, car il est l'aîné de la famille et d'esprit assez bizarre, dit-on, ce qui lui ajoute le prestige qui s'attache en Islam aux êtres innocens, ou simplement singuliers, par la croyance que, s'ils ne ressemblent pas tout à fait aux autres hommes, c'est qu'Allah a retenu une part de leur esprit, qui lui sert à se maintenir en relation secrète avec eux.

Ces enfans intimidés, pleins de noblesse et d'élégance, gracieux comme le sont tous les enfans arabes, ces petits princes dans ce salon, cela semblait tout naturel, et c'était pourtant une chose qui bouleversait les traditions les plus anciennes. On surprenait là, sur le vif, la volonté du général d'humaniser la vieille caïda, de donner à ces enfans un haut sentiment d'eux-mêmes, et surtout de témoigner à tous, par les marques de respect dont nous les entourons, que ce régime de bon accord et de collaboration, qu'on appelle un protectorat, n'est pas un système éphémère, une étape à franchir avant d'installer ici des préfets, des conseillers généraux et aussi des députés, mais un ordre durable, et que l'œuvre commencée avec le père sera continuée par les fils.

Cependant, sur les tables, les pâtisseries et les breuvages diminuaient à vue d'œil; le soleil n'éclairait plus que le faîte de la muraille rouge; les jardiniers avaient ouvert les canaux de la séguia qui bruissait doucement; dans l'odeur de la terre humide, on sentait des parfums de menthe et de persil; derrière les barreaux fraîchement peints d'une de ces ménageries, ornemens habituels des résidences chérifiennes, trois lions, énervés par le soir, allaient et venaient bruyamment, en agitant leurs nobles têtes comiquement tachées de vert. Les musiciens inlassables poursuivaient leur musique, acharnés, semblait-il, à la poursuite d'un air qui leur échappait toujours...

Il est six heures. Le carton de bristol a épuisé son pouvoir. Avec les autres invités, je regagne la porte du palais et le grand aguedal vide. Est-ce la mélancolie des belles fins de journée et d'une fête qui s'achève? Je ressens un vague malaise d'avoir promené dans ce palais une banale curiosité de passant. Quelle figure devais-je faire sur cette terrasse de Sultan? Quel soupir ont dû pousser les choses, en nous voyant disparaître! Qu'ai-je vu? Que m'a-t-on montré? La vraie vie de ce château d'Islam ne me demeure-t-elle pas toujours aussi fermée qu'avant d'en avoir franchi la porte? Ce que j'ai vu, valait-il toutes les fantaisies que l'imagination se crée autour des Mille et une Nuits?... Je regrette presque d'être venu, d'avoir fait le mauvais marché d'échanger beaucoup de rêves pour quelques pauvres notions; et en même temps un nouveau désir me saisit de revenir sur mes pas, de repasser dans les couloirs tortueux, de revoir la terrasse animée par sa vie de tous les jours, et le

verger où, dans le crépuscule, les fruits d'or brillent sous les feuilles comme des lampes d'Aladin. Je voudrais revoir tout cela, et je ne le peux plus. Ce palais, qui un instant s'est entr'ouvert à ma curiosité, s'est replié sur lui-même. Des siècles de nouveau m'en séparent. Et j'aurais beau montrer mon carton de bristol, la porte ne s'ouvrirait pas.

XII. — LE MOUSSEM DE NOTRE CIVILISATION

C'est aujourd'hui vendredi. Dans le grand cimetière de la dune, pas un burnous, pas un haïck n'est venu s'asseoir sur les tombes; pas un maître d'école n'a mené son petit troupeau d'enfans fleuris chantonner le Coran au milieu des pierres funèbres : on se croirait un jour ordinaire de la semaine; et peut-être, depuis qu'il y a des tombes en ce lieu, jamais la solitude n'a été si complète.

Sur le plateau ordinairement désert où s'élève le palais du Sultan, près des grands aguedals vides, la foire de Rabat vient de s'ouvrir; et tout le monde, délaissant les morts, est allé voir la fête de notre civilisation. Même ardeur au plaisir que, l'autre jour, sur la lande, au moussem de Sidi Moussa. Devant les baraques de bois, je retrouve les riches bourgeois de Rabat et de Salé que je voyais, au moussem, nonchalamment étendus sous les tentes blanches et noires, pleines de piété, de paresse, de contemplation, de musique; je retrouve les cavaliers qui lançaient leurs fantasias entre la Casbah ruinée et le tombeau du ramasseur d'épaves; et je revois aussi tous ces gens en délire qui se passionnaient, là-bas, pour les exercices étranges, l'ivresse, l'exaltation sacrée, le sang qui coule sur la joue, la chevelure qui se défait, la bave qui écume aux lèvres, le corps qui se contorsionne et se brise au milieu du cercle obstiné qui frappe le sol en cadence... Voilà tous les cercles rompus, les rondes arrêtées, les prières suspendues. Dans quels sous-sols, dans quelles tanières, les nègres musiciens ont-ils laissé leurs instrumens? Les hachettes des Hamadcha encore ensanglantées, toutes noires de sang caillé, sont accrochées à la muraille; les tambourins et les musettes relégués dans un coin. Les personnages pieux ont laissé là leurs chapelets; on a soufflé sur les dernières bougies; les chansons andalouses ont suspendu leur concert qui semblait inépuisable; le poème du regret cesse de résonner

dans l'air; la volupté a quitté ses coussins de mousseline.

O danses, que je vous regrette! O musique, ô volupté, fête antique que le hasard m'a mise un instant sous les yeux, mais qui est la vie éternelle d'ici et que je sais déjà mourante! Passionnés du vieux Maroc, comme je comprends vos regrets, comme moi-même j'en suis saisi! Dans ces pavillons s'entassent toutes les choses qui ont commencé de transformer ce pays, et qui feront que bientôt on ne le reconnaîtra plus : charrues d'acier, pour défoncer un sol qui n'a jamais été égratigné que par un soc armé d'une pointe de fer; voitures automobiles, à l'incompréhensible vitesse, pour traverser ce pays qui ne connaissait hier encore que le petit trot des ânes, l'amble de la mule, le galop des chevaux et la marche solennelle des chameaux au pas feutré; canots à vapeur, pour remonter sans fatigue, et comme en se jouant, ces estuaires habitués depuis toujours à la rame et au chant des barcassiers, phonographes, pianos mécaniques, pour remplacer le guimbri, le tambourin, la rhaïta et tous les instrumens de la musique obsédante du Moghreb.

Au loin, Rabat et Salé, après le grand éclat du jour, prennent la teinte apaisée du soir, et sur leurs blancheurs se répandent, en longues traînées paresseuses, les fumées odorantes des fours à pain qui s'allument. Par cette paisible fin de journée, sous le soleil qui les dore, derrière leur double et triple enceinte, elles semblent tout à fait rassurées, les deux petites villes d'Islam. Elles n'ont pas l'air de soupçonner quelles prodigieuses forces destructrices de leur petit bonheur sont accumulées contre elles dans ces baraques dressées là sur la colline. Pour moi, ces choses de chez nous qui sont venues jusqu'ici, portées par des navires sans voiles ni rameurs, ne sont pas loin de m'apparaître, à cette heure crépusculaire, comme autant de bêtes furieuses prêtes à s'élancer sur les blanches maisons innocentes. Je les vois déjà s'évader de leurs cages de planches, bondir sur la pente du plateau, traverser les jardins, sauter pardessus les murailles, se déchaîner dans les rues épouvantées, culbuter au passage l'épicier, l'herboriste, le marchand de beignets, le dévideur de soie, le brodeur de babouches, le tailleur et ses gracieux apprentis, et massacrer au fond de leurs armoires vingt métiers séculaires. Les notaires sont déjà morts de frayeur sur leurs pupitres minuscules; les mendians, au pied des mausolées, tombent le nez dans leur écuelle.

Les norias des jardins suspendent leur gémissement. Au fond des réduits souterrains, les inlassables manèges s'arrêtent de tourner pour la première fois depuis des centaines d'années. Le silence s'enfuit des maisons. Les terrasses s'écroulent dans les cours où résonnaient jadis le tambourin et le violon. Les mosquées elles-mêmes ne sont pas épargnées...

Il est des momens où le cœur est si plein du regret de tant de choses encore vivantes, mais déjà condamnées, qu'on prête trop complaisamment l'oreille aux voix nostalgiques qui vous crient avec un accent passionné : « Pas de bête plus redoutable que la civilisation aveuglément déchaînée ! Un Aïssaoua en fureur, qui dévore un mouton sanglant, un Hamadcha qui se taillade et vous tailladerait à vous-même le crâne avec sa hachette de fer, n'est pas plus hors de sens qu'un de ces civilisés, dont les regards grossiers ne découvrent pas la noblesse d'une civilisation pleine de raffinemens cachés, que la nudité choque, que la grâce pudique des longs vêtemens fait sourire, qui voudraient porter partout leur hache et leur sottise, jeter bas les murailles séculaires, comme un obstacle au trafic, bouleverser les cimetières et construire des palaces-hôtels sur le promontoire des Oudayas... La très ancienne vie que l'on menait ici, avec ses brutalités, ses injustices, sa misère, son ignorance, n'est-elle pas encore préférable aux fausses douceurs, aux fausses justices, aux fausses richesses, aux faux bonheurs, à la science vaine que nous apportons avec nous? Et je ne parle pas des vices qui nous accompagnent toujours, et qui détruisent plus de choses que notre ordre n'en conserve. Une fois de plus, dans ce pays comme en tant d'autres lieux du monde, le sinistre esprit d'Europe va tarir pour toujours des sources de rafraîchissement, de fantaisie, de jeunesse; d'immenses nappes de silence, d'immobilité, de repos; de grands espaces encore vierges, réservés à l'instinct, au demi-sommeil de l'esprit. Quand il n'y aura plus dans l'univers ces peuples, dont les mœurs et les usages très anciens permettaient de se représenter sans effort la vie des peuples d'autrefois, un fossé qu'on ne pourra plus combler sera creusé dans l'histoire. L'humanité appauvrie, enlaidie, abêtie par sa propre intelligence, ne sera même plus capable de comprendre quel trésor elle a gaspillé...

O regrets de l'Andalousie,
Arrêtez de me faire souffrir!

Après tant d'autres conquérans, voici que notre heure a sonné. La destinée remet ce pays dans nos mains; et, au lieu de se lamenter, il faut se réjouir, car, si nous n'étions pas venus, d'autres auraient pris notre place, d'autres maîtres plus brutaux. Par une chance unique, la fortune a voulu qu'un esprit ferme et clairvoyant, une intelligente tendresse pour l'âme de ces vieux pays ait policé ici la civilisation, lui ait enlevé son venin et cette dureté qu'a presque toujours la puissance. En Algérie, pendant un siècle, nous nous sommes organisés sans tenir compte de l'Islam, et nous avons tué trop de choses, — de celles qu'on ne remplace jamais. Là-bas, la fête arabe est finie... Au Maroc, nous voulons moins être des conquérans que des conseillers et des guides. Là où l'immobilité ressemblait trop à la mort, nous avons apporté la vie, et nulle part on ne pourrait dire : Ici vous avez ravagé. Dans cet immense bled, qu'envahit derrière moi le crépuscule, nous avons construit des routes, défriché des terrains, pacifié des tribus, aménagé des ports, bâti des cités nouvelles; nous avons retenu sur le bord de l'abîme de vieilles choses qui s'écroulaient, et que les indigènes eux-mêmes laissaient aller à la ruine; nous avons sauvé des métiers, retrouvé les modèles de belles choses oubliées, remis les artisans sur la trace de leur génie d'autrefois. En moins de dix années, nous avons accompli sans violence ce qu'il nous a fallu cinquante ans de sanglans efforts pour réaliser en Algérie. Les sentimens, les traditions, les mœurs, les autorités héréditaires, tout a été respecté. Nous n'avons pas brutalisé l'âme du vieux Moghreb; et devant moi, ce soir, ces deux cités d'Islam, si paisibles sous la lumière déclinante, peuvent s'endormir dans leurs murailles, au moins avec l'illusion qu'elles ont gardé leur secret. »

Ainsi s'en va ma rêverie, essayant de se reconnaître dans ces pensées contradictoires, tandis que devant les baraques, les burnous blancs ou bruns continuent d'aller et venir devant nos mille inventions, filles de la dernière heure du temps. Sans doute, sont-ils aussi surpris que je l'étais moi-même, l'autre jour, au milieu des cercles magiques. Mais devant les phonographes qui leur emplissent les oreilles de nos airs et de nos chansons; devant l'aéroplane qui emporte au fond de l'azur un prince du lointain Tafilalet; devant le cinématographe dont la toile blanche se peuple des aventures saugrenues de Peaux-

Rouges, de cow-boys, et de celles plus extravagantes encore de petits bourgeois français, ces Moghrabins ne laissent apparaître aucun étonnement. Nos inventions merveilleuses sont trop loin de leur esprit pour que leur secret impénétrable les préoccupe un instant, et ils ne songent qu'à s'en distraire. Une bonne fois, ils se sont dit que nous avions capté les génies dans nos machines, comme leurs sorciers emprisonnent les forces obscures de la nature dans leurs drogues et leurs amulettes. C'est chose de Français, pensent-ils ; et cette simple idée suffit à soulager leur imagination de tout le poids du mystère... Mais que diront-ils, tout à l'heure, dans les douars et les boutiques, sous les piliers des mosquées, sur les pistes et les routes, sous les gourbis et les tentes ? Pour des gens, qui, depuis des mois, se demandent avec inquiétude comment s'achèvera la guerre et quel maître ils auront demain, cette petite ville éphémère, sur ce plateau dénudé, fait entendre un clair langage : « Faut-il que les Français soient forts, pour montrer dans la tempête une pareille tranquillité ! et riches, pour se donner le luxe de bâtir ce grand souk qui ne durera que quelques jours ; et assurés du lendemain, pour laisser voir tant d'insouciance au moment où la vie même de leur pays est en jeu !... » Ces baraques de bois orientent les imaginations, fixent en notre faveur les esprits hésitans, découragent les pensées de désaffection ou de révolte.

C'est un trait de génie d'avoir eu cette idée que pour maintenir dans la tranquillité avec des forces militaires considérablement affaiblies, des gens inquiets, mobiles, très prompts à s'émouvoir, il fallait multiplier les travaux au lieu d'en arrêter le cours, étendre de tous côtés la vie au lieu de la réduire, montrer un visage paisible, et même souriant, au milieu de l'orage, et par là imposer à tous le sentiment de notre force et de notre confiance en nous-mêmes.

Cette foire, ces choses d'Europe, qui me semblaient d'un si fâcheux augure pour ce pays d'Islam, elles secondent à leur manière les quelques milliers d'hommes qui maintiennent les dissidens au fond de leurs montagnes. Et je sens bien qu'il faut les aimer toutes, les utiles et les inutiles, les charrues et les cinématographes, pour ce qu'elles représentent, à cette heure, de forces combattantes et de vies épargnées.

Je rentrai, à la nuit tombée, le long des murs almohades.

Du cœur mystérieux des jardins ranimés par la rosée nocturne, m'arrivaient des parfums de figuier et de menthe, mêlés à l'odeur de la poussière et au bruit sourd de la mer, dont la rumeur se réveille dès que le soleil est couché. Il faisait tout à fait nuit, quand j'arrivai à l'enceinte andalouse derrière laquelle se pressent les maisons de Rabat. Au pied de la muraille s'étend un de ces cimetières où l'on enterre tous ceux qui meurent hors des remparts, même quand ils sont de la cité, pour éviter que leur cadavre ajoute sa contagion pernicieuse à toutes les influences mauvaises qui existent déjà dans la ville. Au milieu de ces tombes, comme dans les grands champs mortuaires allongés au bord de la grève, il me semble qu'il y a, là aussi, des places réservées aux idées étrangères accourues d'au delà l'Océan, toutes remplies d'une orgueilleuse vie, et qui, pendant des siècles et des siècles, sont venues battre ces murailles, s'y briser et mourir.

Bien souvent, au crépuscule, rentrant du bled solitaire, j'ai cru voir errer leurs fantômes, lorsque dans les brumes qui montent de la mer et du fleuve, les formes blanches qui cheminent au pied de ces remparts de boue revêtent l'aspect mystérieux que nos imaginations à nous, hommes du Nord, prêtent aux esprits errans... Aujourd'hui, ces pensées triomphent. Elles franchissent la muraille, pénètrent avec moi dans la ville, m'accompagnent jusqu'à ma porte à travers les petites rues, qu'éclaire, çà et là, une bougie plantée dans un concombre. Parmi ces demi-ténèbres, toutes les charmantes choses d'Islam reprennent peu à peu leur empire, et je les entends murmurer à mon oreille l'éternelle musique du renoncement oriental. Vais-je encore me laisser séduire?... Je lève le heurtoir de ma porte. Il retombe brutalement, dans le silence de la rue, brisant l'enchantement des choses. « Aschkoun? » crie la servante. Je lui réponds : « C'est moi. » Mots surprenants dans cette nuit, mots d'un autre langage, qui ne signifient rien au milieu de ces grands murs blancs, et qui pourtant font que la porte s'ouvre. Et je demeure un instant confondu de me trouver au milieu du patio, qu'une lune paisible éclaire, seul avec mon ombre et tout ce que j'apporte avec moi d'incompréhensible et d'étranger.

JÉROME et JEAN THARAUD.

PIERRE DUHEM

L'ÉNERGÉTIQUE ET LA SCIENCE DU MOYEN AGE

Qu'était-ce que Pierre Duhem? Un grand savant. Mais encore? Un physicien, un mécanicien, un chimiste?... Posez la question à ceux qui connaissent le mieux son œuvre; on hésitera sans doute un instant avant de vous répondre, et peut-être ne se rappellera-t-on plus que Duhem est entré à l'Institut très légitimement dans la section de mécanique. Cet homme étonnant a, en effet, réalisé un prodige qui semblait devenu presque impossible en notre début du xxe siècle. Dans un temps de spécialisation à outrance et de compartimens étanches, où chaque sous-branche de la science est déjà assez absorbante pour occuper toute la vie d'un homme, il ne s'est pas contenté d'explorer une petite chambre de cet édifice somptueux qu'admirent du dehors les passans; il a prétendu en reconstruire et en consolider les fondations. Sous la cépée aux mille bras divergens, il a exploré la souche commune. Et il s'est fait ainsi pareil à ces chercheurs de l'Antiquité, du Moyen Age ou de la Renaissance, pour lesquels il existait, non pas des sciences, mais une Science de la Nature, une Physique, confondue alors avec la Philosophie et contiguë à la Métaphysique. Entreprise qui eût semblé, il y a cinquante ans, sous le règne d'un positivisme étroit, nous ramener loin en arrière et dans laquelle il s'est montré pourtant le chercheur le plus

audacieux et le plus moderne. Ayant ainsi contribué à souder avec le passé une chaîne ininterrompue, il a été tout naturellement amené à étudier ce passé en historien, en philosophe; et c'est un côté de son œuvre, sur lequel nous allons insister tout à l'heure, parce qu'il est le plus accessible à tous sans mots rébarbatifs et sans ces signes hiéroglyphiques de l'algèbre, dont les profanes diraient volontiers, comme les copistes du Moyen Age quand ils rencontraient dans leurs manuscrits des signes inconnus : *Græcum est; non legitur.*

Mais cette ampleur des conceptions physiques n'est pas la seule particularité de Duhem; il est un autre point qui le distingue plus encore et que nous tenons à mettre aussitôt en lumière, parce que lui-même y attachait une importance prépondérante. Duhem était un physicien qui croyait à la métaphysique, qui lui attribuait une place prépondérante à côté de la physique et qui prétendait aboutir à des solutions métaphysiques définitives, sans prendre un point d'appui sur une religion, mais en apportant au contraire, par le raisonnement et l'expérience, une confirmation à sa croyance religieuse. Il s'est défendu un jour avec vivacité d'avoir fait une « physique de croyant; » et jamais, en effet, sa critique de physicien n'a été influencée par sa foi. Mais lui-même l'a écrit formellement, dans une heure où sa valeur de savant était seule en cause, en exposant ses titres pour une élection à l'Académie des Sciences : « Il serait déraisonnable de travailler au progrès de la théorie physique, si cette théorie n'était le reflet de plus en plus net et de plus en plus précis d'une Métaphysique; la croyance en un ordre transcendant à la Physique est la seule raison d'être de la théorie physique. »

Après avoir lu ces lignes, on comprend comment le physicien qui a écrit le *Traité de Mécanique chimique, fondée sur la Thermodynamique;* les *Leçons sur l'Électricité et le Magnétisme;* les mémoires sur la viscosité, sur les quasi-ondes de choc, etc., a passé aussi tant de journées penché sur de vieux manuscrits oubliés ou sur de lourds in-folios, pour essayer de débrouiller, de préciser et de classer ce que d'autres auraient appelé avec dédain le fatras poudreux d'Avicébron, de Jean Scot Erigène, de Moïse Maïmonide, de Roger Bacon, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin; comment il a publié tour à tour deux volumes sur *les Sources des théories physiques*, un

volume sur l'*Évolution de la Mécanique*, trois gros volumes sur *Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus, ceux qui l'ont lu;* cinq autres (qui en auraient fait douze s'il avait vécu) sur le *Système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, etc. Dans ce passé, la doctrine philosophique l'occupe visiblement plus encore que les notions scientifiques. Et, quand on a soi-même employé autrefois des heures sereines à explorer les connaissances chimiques ou géologiques d'Albert le Grand, on est tout d'abord un peu étonné de voir que Duhem, dont tant de travaux personnels ont porté sur la chimie, en néglige entièrement ici l'étude pour s'attacher aux idées du théologien sur la forme, l'essence, l'être, la pluralité des âmes. Mais on s'explique bientôt qu'il a été attiré dans ce sens par l'espoir d'éclaircir les problèmes fondamentaux, dissimulés à nous sous l'aridité de la scolastique, les seuls problèmes intéressans en définitive pour notre vie morale : ceux de l'être et du non-être, de la Création et du Créateur, du corps et de l'esprit, de la matière et de l'énergie, ou plutôt, ce semble, par la pensée d'appuyer sur une logique rigoureusement scientifique ses convictions antérieures de savant très catholique et très assuré dans sa foi.

La méthode scientifique de Duhem, exposée notamment par lui dans son livre sur *la Théorie physique*, peut se résumer en deux traits qui ne sont qu'apparemment un peu contradictoires. Physicien, il adopte à l'égard de toutes les théories une attitude de froideur légèrement ironique que l'on pourrait comparer à celle d'un amoureux déçu. Trompé trop souvent par elles dans les débuts enthousiastes de sa carrière, il cherche à les éliminer pour rester, avec son « Énergétique, » le plus possible sur le terrain solide des constatations expérimentales et des rapports numériques. Surtout il leur interdit de pénétrer à son insu et masquées dans son laboratoire. Quand il a besoin d'une hypothèse, il commence par l'annoncer presque brutalement. Une théorie est, pour lui, un lien provisoire qui permet de mettre en ordre nos observations passées, mais qui ne préjuge rien sur nos observations futures : un système de classification qui tend progressivement à devenir naturel et à se traduire alors par une vérité métaphysique, mais comme une courbe tend vers son asymptote, à la limite. Il n'admet pas qu'on en envisage aucune comme une réalité, alors que la meilleure est simple-

ment l'explication la plus simple et la plus élégante des faits connus, à laquelle on ait encore pensé. « Une théorie physique, a-t-il dit, n'est pas une explication. C'est un système de propositions mathématiques déduites d'un petit nombre de principes, qui ont pour but de représenter aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible un ensemble de lois expérimentales... » Cependant, comme métaphysicien, il nous apparait moins sévère et plus disposé à admettre sans restriction les « vérités de bon sens » qui sont, suivant lui, à la base de toute connaissance humaine, aussi bien quand il s'agit d'affirmer les principes élémentaires de la géométrie ou de la mécanique que lorsqu'on met en cause la distinction de l'âme et du corps ou le libre arbitre. C'est que, dans le second cas, il a un guide assuré et peut marcher hardiment.

Insistons-y aussitôt, puisque lui-même nous y a autorisés tout à l'heure et montrons quelle place spéciale assure à Duhem, parmi les savans modernes, son attitude scientifique à l'égard de la métaphysique. Les savants ont, ce nous semble, trois manières principales d'envisager ce qui, dans la nature, dépasse le domaine purement expérimental pour aborder les principes et les causes.

Les uns, très nombreux, méprisent la métaphysique comme un tissu d'hypothèses invérifiables et de rêveries inutiles. Ils ignorent, oublient ou négligent les causes premières et se contentent systématiquement d'apprécier les rapports entre des effets, avec la prétention fréquente que leurs essais de coordination ont à jamais éclairci le mécanisme du monde. C'est une école de ce genre qui, il y a un demi-siècle, s'est imaginé un instant, aux applaudissemens des littérateurs, que tout pouvait s'expliquer, que tout serait bientôt expliqué par de la dynamique et de la chimie. Ceux qui rejettent ainsi la métaphysique par positivisme sont, à leur manière, des hommes de foi, des mystiques. Ils ne se demandent pas si l'emprise de nos sens sur le monde extérieur, qui est le seul fondement de leur doctrine, possède ou non une réalité objective ; ils n'examinent pas si les postulats implicites, qui relient leurs observations entre elles, sont démontrés ou démontrables ; ils ne discutent pas la réalité de leurs conceptions théoriques. Ils croient ; ils sont sûrs ; ils affirment. Avec eux se rangent maints algébristes qui se contentent de dévider leurs formules et leurs abstractions,

comme une araignée sécrète son fil, sans chercher à quoi ce fil s'accroche, ni d'où en provient la substance.

Mais, en contraste avec ces catégories de savans dont les uns, les plus logiques, ne s'intéressent pas à l'explication des phénomènes et dont les autres croiraient volontiers toutes nos explications définitives, d'autres savans sont plus curieux et plus soucieux de scruter les origines de leur foi scientifique. Parmi eux se rangent beaucoup de mécaniciens comme Duhem, qui, appelés à utiliser sans cesse des concepts abstraits de force, de masse, d'énergie, de force vive, d'accélération, ont été tentés de chercher ce qui se dissimulait de précis et de concret sous ces termes conventionnels. Et, d'autre part, bien des géologues et des astronomes, historiens et prophètes par métier, habitués à jongler avec les millénaires ou les milliards de lieues, se sont trouvés réfléchir davantage sur la futile minceur de ce pont lumineux qui porte notre présent entre deux abîmes de nuit. Ils sont plus sensibles au caractère provisoire de tout ce qui à d'autres semble pour jamais réglé, sans même en excepter peut-être ce lien factice de nos théories scientifiques, apte seulement à coordonner un état de connaissances momentané. Il leur arrive parfois de songer aux deux mystères du commencement et de la fin, ou à celui de l'éternité ; ils se prennent à rêver en poètes devant une nuit étoilée ; ils font une place dans leur pensée pour l'abstraction métaphysique. Mais, parmi ceux que sollicitent de tels problèmes, on observe encore deux tendances opposées.

Les uns considèrent qu'il existe et existera toujours un inconnu, un inconnaissable, étranger, non seulement à la physique, mais à toute spéculation humaine. Ils ne croient pas que le raisonnement puisse pénétrer dans ces espaces obscurs qui échappent d'autre part à l'observation ; ils admettent l'infirmité fondamentale de notre raison, tout aussi bien que celle de nos sens et, par conséquent, ils se résignent à ne pouvoir opérer aucune détermination exacte avec des instrumens nécessairement imparfaits par le fait même qu'ils sont humains. En deux mots, ils considèrent, eux aussi, la métaphysique comme un leurre subtil et se fondent pour la rejeter sur les éternelles spirales qu'y décrit la pensée humaine entre un certain nombre de conceptions toujours les mêmes, imaginées depuis la plus haute antiquité et toujours reprises périodiquement sans aucune

espèce de progres. Le postulat métaphysique, ils n'envisagent qu'un moyen de l'atteindre, c'est de le demander, comme un Pascal, à la Foi, à la Grâce. Si la foi ne leur est pas échue en partage, ils restent confinés dans le nihilisme sceptique; ils regardent monter les théories comme des bulles de savon amusantes dont on suit un moment dans l'air les formes irisées pour les voir crever l'une après l'autre. Mais, croyans ou matérialistes, ils sont d'accord pour refuser à la Raison humaine la possibilité, sans un secours surnaturel, d'atteindre les principes des choses, de démontrer et de comprendre un Dieu.

D'autres enfin, parmi lesquels se classait résolument Duhem, professent une opinion toute différente. Peut-être parce qu'ils sont assurés que notre âme est d'essence divine, ils croient cette âme capable de s'élever peu à peu par la pensée jusqu'à l'éternelle Vérité. Leur foi dans l'avenir de la Science et de la Philosophie est comparable à celle des savans les plus positivistes, mais avec une tendance intellectuelle opposée. Pour eux, l'homme peut espérer atteindre à des conclusions de plus en plus rigoureuses, dont la limite extrême serait la certitude : l'éclair divin ayant illuminé ce que nous appelions tout à l'heure l'inconnaissable.

Ils ont beau se soumettre au joug des faits par principe, apporter leur esprit critique à l'examen des théories, s'attacher uniquement à séparer le connu de l'inconnu, non le connaissable de l'inconnaissable, dénier à la théorie physique toute portée métaphysique ou apologétique; presque malgré eux, ils gardent l'espoir intime de voir la physique aboutir un jour à une métaphysique, comme les positivistes dissolvent inversement la métaphysique dans la physique ; ils se sont formé une conception spiritualiste de l'Univers qui leur apparaît indiscutable.

Cette conviction, très profonde évidemment chez Duhem, il l'a exprimée avec force un jour où, à propos de Maxwell, il a trouvé l'occasion de s'élever contre ces savans sceptiques ou découragés dont nous parlions précédemment, pour lesquels il importe peu qu'une théorie soit vraie ou fausse, son seul but utile et provisoire étant de suggérer des expériences. « Si cette opinion, s'est-il écrié avec une ombre de tristesse, devait être générale et définitive, nous aurions singulièrement gaspillé notre vie, puisque nous l'avons consacrée tout entière à édifier

une doctrine aussi rigoureuse, aussi exactement coordonnée que possible... Un jour viendra... où l'on reconnaîtra qu'avant tout la théorie a pour but de classer et d'ordonner le chaos des faits que l'expérience nous a révélés... La logique peut être patiente, car elle est éternelle. »

Et, dans une autre occasion où il s'attachait à peindre la puissante personnalité de Josiah-Willard Gibbs, le fondateur de la statique chimique, l'inventeur de la loi des phases, il a écrit incidemment cette phrase très typique, où il est aisé de voir un retour sur lui-même : « Ces pensées de derrière la tête, le physicien consent rarement à les publier... Ces pensées philosophiques qui dirigent ses efforts dans le choix et l'élaboration de ses théories se rattachent souvent en lui à d'autres pensées philosophiques, à celles qui dominent ses croyances morales, qui organisent sa vie intérieure ; et une juste répugnance, une légitime pudeur le portent à dérober aux regards étrangers cet intime foyer de son âme. Il est donc rare qu'un physicien nous laisse pénétrer jusqu'à ce sanctuaire philosophique où, dans une demi-obscurité, siègent les idées-mères de ses théories... »

Ces idées-mères, Duhem les a exprimées plus que beaucoup d'autres; nous en avons assez dit pour le montrer; peut-être même en avons-nous dit plus qu'il n'eût voulu et, comme il arrive toujours quand on résume en quelques lignes l'œuvre d'une vie humaine, avons-nous quelque peu défiguré et trahi sa pensée intime. Mais il est temps d'aborder l'œuvre édifiée sur ce substratum métaphysique, en envisageant, d'abord le savant, puis l'historien du moyen âge.

Nous ne saurions songer ici, en ces pages brèves, à faire connaître une œuvre immense qui remplit tout un rayon de bibliothèque, et nous ne dirons rien non plus d'une vie très simple qui se résume en quelques dates (1) : né en 1861 ; normalien en 1882; maître de conférences de physique à Lille, à Rennes; professeur à Bordeaux; membre de l'Académie des Sciences en 1913; mort le 14 septembre 1916. Ce que nous voudrions, c'est mettre en lumière les lignes directrices de ce formidable labeur et particulariser un esprit puissant, comme lui-même a cherché à nous faire connaître les savans du passé.

(1) Ceux qui seraient curieux de connaître la figure de l'homme et non plus seulement du savant, en trouveront un portrait fidèle tracé par Édouard Jordan dans l'*Annuaire des anciens élèves de l'École normale supérieure de 1917*.

I. — L'ÉNERGÉTIQUE

La conception scientifique de Duhem, pour l'invention de laquelle il faut au moins associer à son nom ceux de Rankine, Gibbs et Helmholtz, repose essentiellement sur la notion d'énergie; c'est une mécanique généralisée que l'on nomme l'Énergétique. La définir, montrer ses principes, ses nouveautés, ses avantages, ce sera étudier du même coup l'œuvre de Duhem. Voici donc, en évitant le plus possible les termes techniques, ce qui distingue l'Énergétique des mécaniques antérieures.

Jusqu'à ces derniers temps, quand on avait voulu ramener la physique à la mécanique, étape nécessaire pour donner aux problèmes cette expression algébrique qui semble leur formule définitive, on était toujours parti de la dynamique, ou science des mouvemens, et on avait prétendu expliquer tous les phénomènes physiques, puis chimiques, par de simples déplacemens. Dans ses manifestations les plus modernes, cette méthode, qu'il ne faut pas dédaigner, car elle a conduit à des théories infiniment ingénieuses et précieuses pour les applications, repose sur l'assimilation de la matière à une gravitation de corpuscules infiniment petits, invisibles et inaccessibles à toute observation directe. Elle a ressuscité les antiques atomes d'Épicure et de Lucrèce, les a inclus dans un éther merveilleusement élastique et impondérable, les a lancés dans cet éther comme des balles rebondissantes; puis elle leur a prêté des propriétés de plus en plus compliquées et subtiles (parfois contradictoires) pour les mettre en mesure de répondre à tout ce que les progrès de l'expérimentation faisaient attendre d'eux. Dans cette construction lente et méthodique, on n'est pas, comme cela se fait en géométrie, parti d'un postulat pour en dérouler toutes les conséquences; on a observé les unes après les autres les conséquences pour tenter d'en déduire après coup leur postulat. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la théorie atomistique. Il est cependant nécessaire de rappeler la succession d'hypothèses sur laquelle elle repose, pour montrer comment et pourquoi l'Énergétique a fini par s'en séparer.

Tout d'abord, faisons remarquer que, suivant la branche scientifique dont on est parti, on est arrivé à des notions de l'atome différentes, et qu'il a fallu ensuite établir entre ces

concepts un raccord très artificiel. Il y a l'atome des minéralogistes, celui des chimistes, celui des électriciens, celui des mécaniciens, qui ne sont pas les mêmes : ce qui a amené à imaginer, dans ce petit monde, toute une série d'entités auxquelles ne convient plus le nom vulgaire d'atomes : molécules, atomes chimiques proprement dits, ions, électrons, magnétons, etc. ; tous êtres métaphysiques, aujourd'hui si bien passés dans l'enseignement classique que le moindre écolier en parle comme s'il les avait vus, ainsi qu'on pouvait, au XIIe ou au XIIIe siècle, dans la rue du Fouarre, parler de la forme, de la nature spécifique, de la substance individuelle, de l'essence, de l'hyliathis, des universaux et des nominaux.

Dans l'ordre de ces pénétrations hypothétiques au sein de la matière, ce sont les minéralogistes qui ouvrent la marche par des élémens cristallins encore presque accessibles à l'observation, élémens matériels identiques entre eux, qu'ils supposent répartis identiquement, dans la structure d'un cristal, sur tous les sommets d'un réseau dessiné par des parallélogrammes, et déjà particularisés suivant la substance par certaines aptitudes géométriques. Mais ces élémens, ou particules complexes, ils sont déjà obligés de les décomposer une première fois en particules fondamentales, groupées entre elles au moyen de rotations et de renversemens. Après quoi, ils passent la main aux chimistes, qui vont, par de tout autres voies, résoudre ces particules en molécules, puis en atomes.

La molécule chimique est considérée comme la plus petite quantité de matière qui puisse exister à l'état de liberté dans une réaction chimique. Cette molécule, aucun engin mécanique ne permet de l'atteindre, aucun instrument d'optique ne donne le moyen de la voir, aucun acide et aucune base ne la font apparaître seule dans un précipité. Et, cependant, le chimiste la divise à son tour par la pensée. Il la suppose composée d'atomes, soit identiques, soit différens, devant lesquels il s'arrête, les jugeant indivisibles, mais que d'autres sciences vont analyser tout à l'heure. Ces atomes ou ces molécules, il trouve des artifices indirects pour les peser, les compter sans les voir; il en scrute la forme et l'agencement ; il en étudie les propriétés. A l'intérieur de la molécule, le chimiste croit savoir que les atomes occupent des positions fixes, ou du moins qu'ils gravitent autour d'une position moyenne ; il sait qu'ils pos-

sèdent, suivant leur nature, des « valences » différentes, c'est-à-dire un nombre de crochets inégal pour accrocher les autres atomes; il professe, par exemple, qu'un atome de carbone occupe le centre d'un tétraèdre régulier; et, finalement, il arrive à ces jolies images, où des lettres H ou C, représentant l'hydrogène et le carbone, sont disposées en polygones et réunies par des tirets ou de doubles et triples traits.

Mais les chimistes ont épuisé, eux aussi, leurs moyens d'investigation, et c'est le tour des physiciens, des électriciens qui vont pénétrer plus avant. Arrhénius, pour expliquer les électrolyses, est amené à supposer qu'un corps dissous dissocie partiellement ses molécules en deux « ions » prenant chacun le rôle d'une molécule complète, tout en n'en étant que la moitié. Voici les rayons cathodiques de Crookes qui nous font concevoir des projectiles électrisés repoussés par la cathode avec une vitesse énorme : forme nouvelle de cette émission Newtonienne qui avait semblé autrefois victorieusement écrasée par la théorie ondulatoire et qui redevient à la mode. D'autres expliquent la pression des gaz contre une paroi par une projection d'atomes dont ils calculent le nombre et la vitesse. Peu à peu, tout cela s'ordonne et l'on nous représente, dans la profondeur de la matière, quelque chose de tout à fait semblable au spectacle de l'univers contemplé par un astronome : des milliers de soleils avec leur cortège de planètes et de lunes dispersés au hasard dans le vide, s'attirant l'un l'autre, parcourant leurs trajectoires et soumis à des rotations autour de leur axe; mais avec cette différence que nous tenons cet univers dans une pincée de sel, dans une goutte de dissolution, qu'un atome chimique représente à lui seul tout un système solaire et que nous pouvons, dans ces microcosmes dont la vision inspirerait sans doute à des êtres submicroscopiques la pensée de l'infini, accélérer, ralentir les vitesses, modifier peut-être les trajectoires...

Nous ne sommes pas au bout. Y serons-nous jamais? Voici des expériences où il semble qu'un atome chimique perde un certain nombre de corpuscules, comme un soleil auquel échapperaient des planètes, sans que son individualité soit atteinte. Pour expliquer le magnétisme, on nous montre, dans l'intérieur des atomes, un nouveau constituant de la matière, des magnétons, dont la rotation équivaudrait à un courant

circulaire. Enfin, les travaux de Curie ébranlent l'atome chimique, qui se désintègre, se transforme par de brusques explosions, donne lieu à ces transmutations dont ont rêvé les alchimistes...

Tout cela est infiniment ingénieux et séduit l'esprit qui en suit l'exposé méthodique et qui voit chacune de ces hypothèses successives appuyée sur une série de confirmations expérimentales. Quand on pénètre pour la première fois dans ce palais mystérieux de la pensée, on a l'impression d'une bâtisse solide et inébranlable, comme lorsqu'on lisait autrefois un traité de mécanique classique, ou une théorie ondulatoire de la lumière, ou tant d'autres conceptions admirées en leur temps, réputées parfaites et bientôt ruinées. On est d'autant plus conquis que la théorie, tout en conduisant, pour la chimie organique, à des applications pratiques singulièrement fécondes, aboutit, d'autre part, à une conception de la matière satisfaisante pour l'esprit et tend à nous faire entrevoir, sous ses propriétés changeantes, une nécessaire unité. Voici que, dans un gaz quelconque, à la même température et à la même pression, le même volume renferme toujours le même nombre de molécules. Une molécule quelconque produit le même abaissement de température dans un liquide où elle se dissout, détermine la même diminution de la tension de vapeur quand la dissolution se volatilise, exerce en dissolution la même pression osmotique. Une molécule d'un sel quelconque éprouve la même action chimique d'un courant électrique. Un atome d'un corps simple quelconque a la même capacité calorifique, etc... Comment douter un instant d'un système si bien coordonné?

Mais on se rend compte, en même temps, ce que nous voulions montrer, par quelle méthode ce bel édifice a été construit en superposant successivement hypothèse sur hypothèse, à mesure que celles-ci devenaient nécessaires. Il est possible que nous arrivions ainsi à acquérir l'intuition de ce qui se passe réellement dans ces infiniment petits où se perdait l'esprit d'un Pascal et que cet infiniment petit, qui n'apparaît tel que par les dimensions arbitraires des organes humains, offre en effet une complexité analogue à celle de l'infiniment grand astronomique; mais nous n'en possédons aucune assurance. Quoique certains physiciens espèrent constater un jour la réalité des atomes, il est beaucoup plus vraisemblable que la possibilité

même de leur existence demeurera toujours une vue de l'esprit. Aussi conçoit-on comment certains savans, tels que Duhem, ont préféré éviter ces imaginations, répudier cette méthode paradoxale qui explique le connu par l'inconnu, le visible par l'invisible et se borner à des résultats plus directs de l'expérience, au moins en ce qui concerne la dernière partie physique de la théorie; l'interprétation atomique de la chimie étant admise par les énergétistes eux-mêmes (1).

L'expérience, à vrai dire, tout savant, et dans tous les temps, a toujours fait profession de s'y conformer, les atomistes comme les énergétistes et même ces philosophes du temps passé qui nous semblent, à nous, avoir été les rêveurs les plus chimériques. Chacun d'eux a prétendu réduire l'hypothèse à son minimum et restreindre ses postulats à ce qui lui paraissait évident. Mais c'est devant l'affirmation de l'évidence que les esprits humains s'entendent le moins. Arrivé au fossé qui sépare l'observation de l'interprétation, chacun, qu'il l'avoue ou non, jette quelques blocs dans l'eau et saute le plus légèrement possible sur l'autre rive; après quoi, les sceptiques qui veulent suivre croient parfois s'apercevoir que ces blocs d'aspect si stable ont été posés dans le vide. Il est néanmoins logique de penser que, plus on réduit le nombre des hypothèses, moins on est exposé à tomber au passage dans le torrent. C'est le premier point que vise l'Énergétique en serrant de plus près les faits et bornant souvent son intervention à l'établissement de relations numériques. Du même coup, elle retire à la dynamique son importance exagérée et lui dénie la prétention ambitieuse de vouloir, à elle seule, donner une explication mécanique de l'univers. Elle montre que cette explication est insuffisante parce qu'elle est fondée sur une simplification prématurée; et, pour se conformer davantage à l'observation, elle prend, — ce qui est sa principale nouveauté scientifique, — un caractère largement généralisateur. Déplacemens de la matière dans l'espace, soit; mais aussi modifications de son état sur place et intervention du temps; non plus cycles sans fin, suivant l'image classique du serpent se mordant la queue, mais déroulement du cycle et évolution progressive suivant une courbe ouverte.

(1) Dans une polémique contre Berthelot, Duhem lui a vivement reproché de s'être opposé à la chimie atomique de Wurtz.

La scission entre la Dynamique et l'Énergétique se fait par la Thermo-dynamique, ou science de la chaleur, dont l'Énergétique procède directement et pour laquelle il semble même parfois qu'elle montre une déférence filiale un peu exagérée, tout en se l'incorporant. On sait que le travail des forces peut se transformer en chaleur et réciproquement; qu'il existe ce qu'on appelle un équivalent mécanique de la chaleur. Les dynamistes voulaient en profiter pour introduire de force la thermo-dynamique dans la dynamique, en expliquant tous les phénomènes calorifiques, les élévations de température, les dilatations, les fusions, par des projections d'atomes plus ou moins accélérées, par des accroissemens de force vive. Il n'est pas certain que la tentative soit irréalisable, à la condition d'introduire suffisamment de forces cachées; mais, jusqu'à présent, elle n'a pas réussi. En attendant, les énergétistes font l'inverse et considèrent la thermo-dynamique et la dynamique comme deux cas particuliers de l'énergétique. Ils s'appuient pour cela sur deux objections fondamentales, auxquelles s'exposent leurs adversaires.

La première provient du principe essentiel dû à Carnot, principe résultant directement de l'observation et pourtant inexplicable en mécanique classique, d'après lequel la production d'un travail est toujours nécessairement accompagnée par le passage de calorique d'un corps où la température est plus élevée à un autre où la température est plus basse, par une chute de chaleur analogue à celle d'un courant d'eau, par une dégradation de l'énergie, tandis que nous ne connaissons aucun moyen de réaliser, sans dépense de travail extérieur, la remontée inverse. Plus généralement, — et c'est le second point contraire à la dynamique ancienne, — il n'y a pas, en thermodynamique, de cycle rigoureusement fermé, revenant réellement à son point de départ.

De tels cycles n'existent que dans notre imagination, par une conception de notre esprit et à la condition de donner ce coup de pouce à l'expérience qui rend vaine et spécieuse toute théorie. A chaque instant, une certaine quantité de l'énergie primitivement utilisable se perd pour nous par des frottemens, des résistances, des déformations permanentes, des hérédités de la matière. La pratique ne semble donc pas confirmer ce qui fut le dogme d'un demi-siècle, l'éternité nécessaire de la force vive. Un système isolé ne tourne pas en rond sans gain ni

perte. Son état futur immédiat ne dépend pas seulement de son état statique actuel, comme on le suppose volontiers pour écrire ses équations, mais aussi de tout son passé. Il nous donne l'impression d'évoluer comme un organisme vivant ou comme un groupe d'êtres organisés. Il ne passe jamais deux fois par le même état et il doit aboutir à une fin.

Telles sont du moins les apparences et nous avons appris à nous méfier des apparences. Ne nous hâtons pas de conclure dans un sens ou dans l'autre, d'autant plus que la conclusion en vaut la peine, puisqu'il s'agit de savoir si les constatations mécaniques actuelles impliquent une création évoluant vers un terme ou l'éternité. C'est l'attitude de rigoureuse prudence qu'a adoptée l'Énergétique. Si nous nous livrons à notre imagination, si nous raisonnons dans l'abstrait, toutes les conclusions seraient possibles mais sans valeur. On peut dire que nous avons mal cherché la compensation qui doit exister en réalité à la dégradation de l'énergie causée par le travail. On peut assimiler les faux équilibres, où intervient la notion de temps, à des équilibres réels de forces. On peut supposer qu'un jour ou l'autre quelque artifice à découvrir nous permettra de faire machine arrière et de récupérer les énergies dégradées en chaleur depuis le commencement du monde. On peut même aller beaucoup plus loin et supposer que l'inversion se produira spontanément, quand les temps seront accomplis, pour lesquels nos lois physiques sont valables. Un fait d'observation, qui ne répond pas à une nécessité logique, si évident qu'il nous semble par habitude, reste toujours exposé à se trouver remplacé par un fait inverse. Concevons, par exemple, un monde où, alternativement, chaque fois pendant quelques millions de siècles, les élémens se trouveraient électrisés, tantôt positivement, tantôt négativement; une courbe qui, tantôt nous ramènerait vers une source d'énergie étrangère à notre univers, tantôt nous en éloignerait... On peut imaginer tout cela; mais aussi tout cela peut rester purement imaginaire. Bornons-nous donc, pour le moment, à observer les relations des faits entre eux sans conclure.

Cette attitude de prudence absolue est-elle humainement possible? Il faut bien avouer que l'Énergétique elle-même ne s'y conforme pas jusqu'au bout et qu'elle prête le flanc à quelques objections, notamment par le rôle trop spécial que ses

origines thermo-dynamiques lui font attribuer à la température et à la chaleur, un peu comme les dynamistes ne considéraient que des déplacemens dans l'espace, ou comme la chimie de Lavoisier a mis toute sa confiance dans la balance. L'Énergétique prétend éviter toute hypothèse, et l'on n'échappe pas à l'hypothèse dès qu'on affirme quoi que ce soit, fût-ce l'impossibilité de mener plusieurs parallèles à une droite par un point. Mais cette restriction est ici de peu d'importance et, dans le domaine expérimental, la supériorité de l'Énergétique est incontestable par le fait seul qu'elle envisage une série de phénomènes jusque-là négligés, les remet à leur place et les coordonne. Son programme, très vaste et très complexe, embrasse non plus seulement des changemens de lieu, mais les changemens d'état quelconques étudiés par la physique et par la chimie : dilatations et contractions qui modifient la densité; fusions et vaporisations qui changent l'état physique; dissolutions qui mélangent les élémens sans les combiner; réactions qui, au contraire, les combinent ou dissocient leurs composés; phénomènes de toute sorte qui modifient l'électrisation ou l'aimantation, etc. L'ancienne mécanique n'est alors qu'une énergétique sans changement d'état autre que les déplacemens et sans dégagement de chaleur.

Prenons un exemple. On chauffe un mélange de sels en dissolution en présence d'un excès des mêmes sels; il va se produire à la fois des élévations de température, des réactions chimiques, des dissolutions, des vaporisations, des courans électriques, etc..., et toutes ces modifications sont solidaires et toutes sont influencées par des actions de viscosité retardatrices, où intervient la notion de temps. Ne considérer qu'un seul de ces phénomènes isolément, c'est agir comme les aveugles de la fable indoue qui, ayant palpé un éléphant, prétendaient le décrire. Alors l'un, qui avait saisi la trompe, la comparait à une liane flexible ; celui qui avait pris une jambe assimilait l'animal au tronc rugueux d'un palmier et celui qui avait touché une défense imaginait toute la bête pareille à une colonne d'agate. Pour agir en voyans scientifiques, il faut, au contraire, apprécier à la fois des énergies de natures très diverses, mécanique, calorifique, électrique, chimique, radiante, et la difficulté est de ne pas en oublier ; car chacune d'elles représente une variable nécessaire dans les équations d'équilibre. Chacun sait aujour-

d'hui qu'une forme d'énergie peut se transformer en une autre. Quelles que soient les formes primitives et les formes finales de ces énergies, on constate que leur somme se retrouve quantitativement intacte, après une succession de phénomènes quelconques, à la condition de faire intervenir l'énergie interne. Qualitativement, le principe de Carnot montre, comme nous venons de le rappeler, que cette affirmation ne serait plus exacte. En résumé, l'énergie joue ici, avec plus de généralité et quelques corrections, le rôle attribué jadis à la force vive. Cette énergie, immuable en quantité, détermine, en se modifiant dans sa forme, tous nos phénomènes physiques et chimiques.

On voit maintenant pourquoi nous disions en commençant qu'il était difficile de classer Duhem dans une des vieilles sections scientifiques; c'est que son Énergétique embrasse à la fois et relie les unes aux autres la physique, la chimie, la mécanique, la thermo-dynamique. On conçoit, en même temps, les difficultés auxquelles cette science va se heurter, la puissance d'abstraction qu'elle va nécessiter. Pour représenter la position d'un point dans l'espace, il suffit d'envisager ses distances à trois plans rectangulaires, soit trois variables seulement. Ces trois variables suffisent à définir ce que les Scolastiques appelaient le « mouvement local, » ou changement de lieu. Mais, si l'on veut, comme on le fait en Énergétique, considérer en même temps toutes les particularités physiques et chimiques qui caractérisent l'état d'un corps à un moment donné, le nombre des variables va augmenter singulièrement et le jeu de leurs modifications simultanées entraînera des équations à variables bien plus nombreuses.

Ne nous effrayons pas de ces complications comme d'une offense à la simplicité qui nous paraît devoir être l'attribut du Vrai. La Vérité serait probablement très simple pour une pensée supérieure à la nôtre et capable de l'embrasser à la fois dans tout son ensemble. Mais, avec l'instrument logique très imparfait dont nous disposons, nous avons toujours tort de vouloir atteindre une simplicité trop grande ; et bien des erreurs scientifiques sont venues de cette simplification outrée que notre esprit exige, à laquelle la pratique de l'enseignement contribue et qui aboutit à ne donner jamais du réel qu'une image schématique et conventionnelle. Nous parlions tout à l'heure des nom-

breuses variables que doit envisager simultanément l'Énergétique. Certains ont cru résoudre la difficulté par une abstraction d'algébristes : « Laissons, ont-ils dit, toutes ces variables constantes à l'exception d'une seule et étudions tranquillement, posément, ses modifications ; puis faisons-en varier deux à la fois et nous apprécierons leur influence réciproque. » Les énergétistes eux-mêmes tombent dans ce défaut lorsqu'ils admettent qu'un système peut être défini en se donnant d'une part l'état, abstraction faite des températures et, d'autre part, la température en chaque point, indépendamment de l'état : un changement de distribution des températures qui n'est accompagné par aucun autre changement d'état, ne devant, suivant eux, par hypothèse, entraîner aucun travail des forces extérieures. Artifices analytiques, qui nous sont jusqu'à nouvel ordre indispensables, mais dont on doit tendre à restreindre le rôle le plus possible. C'est ce qu'a fait l'Énergétique en contribuant à la création de ces sciences intermédiaires si importantes que l'on appelle aujourd'hui la chimie physique, la mécanique chimique, etc.

En définissant ainsi l'Énergétique, nous n'avons pas laissé de côté Duhem, qui a tant contribué à l'établir. Il serait difficile de préciser davantage son rôle scientifique sans insister sur des considérations techniques dont nous avons peut-être déjà abusé. Bornons-nous donc à dire qu'il a particulièrement envisagé et utilisé la notion du « potentiel dynamique » qui mesure l'aptitude d'un phénomène à exercer son action sur le monde extérieur; qu'il a étudié, en en généralisant le sens, les « viscosités » par lesquelles un phénomène quelconque se trouve retardé et les « faux équilibres, » en raison desquels la réalisation de ce phénomène devient impossible, quoique nécessitée, comme un corps pesant peut être retenu sur un plan incliné par son frottement; qu'il a joué un très grand rôle dans le développement de la dynamique chimique, etc.

Avant d'envisager maintenant Duhem comme historien, on nous permettra de faire observer combien, pour les non-initiés qui auront pris la peine de nous suivre, ces notions abstraites ont dû présenter de ressemblance avec les anciens raisonnemens des philosophes et des théologiens, auxquels nous allons maintenant passer. C'est là une analogie à laquelle on ne pense pas quand on se borne à considérer la science

comme un moyen de faire fonctionner économiquement des automobiles, des avions ou des turbines, ou même quand on ne la connaît que par les simplifications outrées et les recettes mnémoniques d'un enseignement didactique un peu élémentaire. Il semble alors y avoir un abîme entre les subtilités scolastiques d'une prétendue science oubliée et la rigueur scientifique actuelle. Or, voici un savant très moderne, qui s'est particulièrement attaché à rester dans le domaine des faits expérimentaux; dès qu'il veut exposer les principes de la science, il emploie à chaque ligne des termes comme potentiel, énergie, action, résistance passive, inertie, capacité calorifique, attraction, hystérésis, fluide, catalyse, etc., qui tous correspondent à des abstractions, à des généralisations dont nous pouvons nous faire une image plus ou moins concrète, parce que nous avons pris l'habitude d'y attacher un sens déterminé, mais dont l'obscurité métaphysique égale pourtant celle des termes employés par les logiciens des temps passés. La querelle de l'Énergétique et de l'Atomistique que nous venons de résumer n'a-t-elle pas rappelé à quelque lecteur les antiques discussions des philosophes grecs opposant avec passion la conception d'Anaxagore ou d'Héraclite à celle de Démocrite d'Abdère ?... C'est là un premier encouragement à ne pas nous laisser arrêter bientôt par des mots ou par des modes de raisonnement désuets et à chercher au-dessous ce qu'ont pensé des hommes dont la valeur intellectuelle, dont l'aptitude expérimentale égalaient très probablement les nôtres.

II. — LA SCIENCE DU MOYEN AGE

L'histoire des Sciences a tenu une très grande place dans l'œuvre de Duhem ; il s'en est occupé toute sa vie et volontiers, quand il exposait les principes d'une science, il adoptait un ordre historique. Rapprochés les uns des autres et mis sur un même plan, ses travaux fourniraient les élémens d'une histoire générale des sciences physiques qu'il comptait écrire un jour. C'est surtout l'astronomie et la statique qui l'ont occupé pour les temps anciens parce qu'elles étaient alors à peu près seules développées; mais, pour les époques plus modernes, il a porté également son attention sur les autres sciences physique et chimique qui ont pris l'une après l'autre

leur essor : soit en examinant quelques figures de savans comme celles de Nicole Oresme, de Léonard de Vinci, du père Mersenne, de l'Américain Gibbs; soit en exposant ici même une histoire de l'optique et de la thermo-dynamique (1). Enfin, depuis la guerre, il s'était attaché, dans de petits livres très vivans sur « la science allemande, » sur « la chimie, science française, » à préciser notre rôle national et celui de nos ennemis dans la découverte scientifique : avec quel esprit de critique intègre, mais aussi avec quelles conclusions, on le devine!

En présence de cette œuvre monumentale, il faut nous résigner à un choix cruel pour donner une idée de dix ou quinze gros volumes en dix pages. Nous pourrions montrer comment Duhem a transformé les idées sur les origines de la mécanique moderne et, ainsi qu'on l'a dit, ajouté un siècle à l'histoire de la science française (2). Mais, si intéressant qu'il soit de remettre à leur vraie place des savans oubliés, ce n'est pas là ce qui nous touche le plus. Les hommes passent et la science reste.

Nous allons donc nous placer à un autre point de vue, qui, ce nous semble, a été surtout celui de Duhem, en cherchant de préférence, dans l'exposé historique de la science, une compréhension plus claire du but qu'elle a visé, du chemin qu'elle a suivi pour l'atteindre, des obstacles auxquels elle s'est heurtée, des bifurcations où elle s'est trompée de route et tirant par suite, du passé, un enseignement pour l'avenir. Duhem a écrit cette phrase : « Quels sont les principes qui doivent nous guider dans la revision des notions sur lesquelles reposent les théories physiques? Une étude attentive des lois qui, depuis près de trois siècles, régissent l'évolution de ces théories nous permettrait peut-être d'entrevoir les règles qu'il faut suivre pour en achever la réforme. » Si l'on veut avoir chance de réussir dans une telle investigation, il faut l'aborder avec sympathie et avec un retour modeste sur soi-même, sans rester effarouché chaque fois qu'on rencontre la pensée humaine sous un costume étrange ou passé de mode et sans se borner alors à s'écrier : « Comment peut-on être Chinois? » Il faut bien se rendre compte que, si de grands esprits ont émis avec conviction des affirmations où nous ne voyons que non-sens, ou s'ils ont

(1) T. CXXIII, 1894 p. 94; T. CXXIX, 1895 p. 869; T. CXXX, 1895 p. 380.
(2) Cette partie de notre sujet s'est trouvée traitée ici par M. Albert Dufourcq, 15 juillet 1913.

employé beaucoup de labeur à démontrer des propositions qui nous paraissent évidentes, c'est que les premières affirmations n'étaient pas en réalité si sottes ni les secondes si claires.

Duhem a parlé de ces hypothèses « qu'un siècle contemple comme le mécanisme secret et le ressort caché de l'Univers, et que le siècle suivant brise comme des jouets d'enfant. » Ces tours de roue de la fortune ne doivent pas nous décourager de croire à la vérité scientifique parce que nous reconnaissons ne l'avoir pas atteinte aussi sûrement qu'on le disait; nous devons seulement en conclure la nécessité de chercher toujours, dans l'air le mieux analysé, l'argon et le krypton qu'ils recèlent. Il n'est pas indifférent, pour les progrès futurs de la thermodynamique, de savoir que, dans la courte période des deux ou trois derniers siècles, la chaleur a été tour à tour, avec la même certitude, une qualité, une agitation de corpuscules sans attraction réciproque, une ondulation, une force vive, un fluide pesant analogue à un gaz, une émission de fluide impondérable, un effet de l'attraction moléculaire, une accélération dans le mouvement de petites billes traversant l'éther, une énergie tombant de degré en degré à la manière d'une chute d'eau et qu'à chaque interprétation nouvelle on s'est cru assuré de tenir la formule définitive, donnant tour à tour avec autant de foi le calorique pour une substance et pour un mouvement, de même que la lumière a été une ondulation pour Descartes, puis une émission pour Newton, encore une ondulation pour Fresnel et redevient une émission.

On aurait tort de proclamer à ce propos la faillite de la Science, attendu que la vraie Science se rappelle sans cesse ses limites; mais un savant n'a pas besoin d'être bien vieux pour avoir assisté à la faillite momentanée de deux ou trois très importantes doctrines scientifiques qui semblaient assises sur un roc inébranlable : par exemple, la cinétique des gaz et les ondulations. N'ayons donc pas l'assurance naïve d'un Priestley écrivant, à l'heure où Lavoisier allait créer la chimie moderne, que tout était définitivement trouvé en chimie! Nos théories passeront à leur tour comme les autres; elles n'auront pas été inutiles si elles ont contribué à coordonner des connaissances, à provoquer des expériences vérificatrices et à perfectionner des lois. Ces alternatives changeantes de la mode scientifique sont bonnes à connaître pour ne pas s'endormir dans l'illusion des

certitudes ; elles peuvent nous rendre un autre service en nous invitant à reprendre parfois certaines idées anciennes.

Pour illustrer notre pensée, nous allons prendre comme exemple un des cas où la lecture des anciens écrits nous donne le plus la tentation de sourire : l'astrologie et ses rapports avec l'alchimie, et nous allons suivre à ce propos Duhem dans sa réhabilitation des scolastiques, en insistant d'après lui sur cette idée, un peu paradoxale en apparence, que les docteurs les plus orthodoxes du moyen âge ont été aussi les observateurs de la nature les plus consciencieux et les plus sévères dans l'interprétation des expériences conformément aux principes de l'Énergétique exposés plus haut, et que l'Église catholique a contribué à faire triompher cette science d'observation contre des traditions vivaces empruntées au paganisme antique.

L'idée d'une influence astrale sur les événemens terrestres est, on le sait, extrêmement ancienne; d'origine chaldéenne, elle a passé chez les Grecs, chez les Arabes, chez les savans du moyen âge; nul n'ignore le développement qu'elle avait pris à la Renaissance et sa persistance en plein XVIIe siècle. Aujourd'hui encore, nous n'en sommes pas délivrés, puisque la moitié au moins des hommes s'obstinent à croire qu'un changement de phase de la lune détermine une transformation du temps. Analysons donc l'histoire de cette superstition vivace pour voir quel a pu être son fondement.

Le point de départ initial est une conception cosmologique. Devant les déplacemens des astres, on a assez vite imaginé l'emboîtement de sphères cristallines ayant pour centre commun la terre : sphères portant les étoiles fixes, les planètes diverses et la lune, et l'on a été amené à penser que ces sphères s'entraînaient mécaniquement l'une l'autre. Logique pour la corrélation des mouvemens planétaires, cette idée s'est trouvée rationnellement étendue aux déplacemens visibles sur la terre, mais avec une distinction importante que l'observation nécessitait; car il était bien clair que les événemens terrestres n'avaient pas, au moins en apparence, la précision rigoureuse qui règle la course de Jupiter ou de Saturne dans le ciel; on assistait en outre sur la terre à des destructions et à des morts qui, pour les savans d'autrefois, semblaient épargner les astres. On en a conclu que la terre était d'essence inférieure et, par suite, insuffisamment organisée et disciplinée. Les Anciens

envisageaient alors deux mondes totalement distincts, séparés par la lune : le monde sublunaire où nous vivons, soumis à la corruption et à la destruction, et le monde céleste, auquel, sous une forme plus ou moins précise, on était tenté d'attribuer une âme; entre les deux, une zone de contact intermédiaire, où s'établissait la communication des deux mondes et par laquelle le monde céleste transférait au monde sublunaire un mouvement que lui-même avait reçu directement de l'essence divine. Ce fut une révolution scientifique le jour où Jean Buridan, au XIVe siècle, affirma, contrairement à la croyance générale de l'Antiquité, que les deux mondes étaient pareils. Pour les stoïciens qui admiraient l'ordre et l'harmonie de l'Univers, Dieu était le premier mobile d'où le mouvement se propageait peu à peu d'une sphère à l'autre. C'est ainsi que le mouvement des astres entraînait celui des phénomènes et des événemens terrestres. Aristote admettait, d'autre part, la suprématie exercée sur tous les mouvemens par la rotation éternelle de l'essence divine. Seuls, les Épicuriens, dont Lucrèce nous a exposé la théorie atomistique et cinétique, ne voyaient dans le monde que le hasard. Nous ne citons là que des Grecs; mais on sait que le moyen âge a vécu, en cet ordre d'idées, sur des doctrines hellénistiques, arrivées à lui par les Arabes.

On ne s'en est pas tenu à cette conception générale. L'homme ayant un besoin inné de comprendre ce qui lui est incompréhensible, on a voulu pousser plus loin et préciser : ce qui a conduit à discuter âprement si les astres étaient les causes premières, les causes secondes ou les signes des événemens terrestres, s'ils avaient tous une âme commune, ou chacun une âme distincte, etc. Mais, sur le fait en lui-même, à peu près tous les philosophes étaient d'accord jusqu'au XVIe siècle et il était facile, en effet, d'apporter des preuves apparentes à l'appui de leur opinion.

La plus frappante de toutes sembla être le mouvement des marées, dès que les Grecs, auxquels cette notion avait longtemps échappé dans leur Méditerranée tranquille, en eurent la révélation sur les côtes de la mer Rouge ou de l'Atlantique. Puisque la lune agissait visiblement sur la mer, c'est qu'elle présidait à tout ce qui est humide; et nous remarquerons par parenthèse que c'est ce qu'on affirme encore implicitement quand on croit que la pluie continuera à tomber parce qu'il a plu à la nouvelle

lune. De même chaque autre planète exerçait son influence sur un des élémens, sur une des qualités de la matière. N'était-il pas évident aussi que le soleil gouvernait directement toute la physique terrestre? Si les anciens avaient connu nos idées sur le rôle des taches solaires en météorologie, sur les propagations électro-magnétiques, sur les rayons X, sur les attractions qui relient entre eux par une chaîne continue toutes les masses matérielles de l'Univers, ils en auraient tiré des argumens convaincans en faveur de leur doctrine. Peut-être auraient-ils été un moment gênés de découvrir que les astres ont eux aussi leur naissance et leur mort. Mais ils auraient vite passé outre en admettant que des parcelles d'élémens inférieurs se sont égarées dans les espaces célestes.

Observons, à ce propos, que, si la théorie astrologique est évidemment fausse pour un esprit moderne, elle n'est pas absurde. Elle ne l'est pas même dans la conclusion qu'en tirèrent vite les alchimistes : c'est que le succès de leurs opérations dépendait de la disposition du ciel. Là encore, des faits d'observation, découverts longtemps après, auraient pu les encourager. Pourquoi, puisque nous nous mettons à l'abri des courans telluriques, des ondes hertziennes ou des émanations radioactives pour certaines expériences, ne faudrait-il pas aussi se protéger contre des radiations astrales? Sommes-nous tellement certains que, dans les diverses énergies envisagées pour notre conception de l'équilibre chimique, il ne faille faire aucune place minime à une énergie émanée de telle ou telle planète et variant, par conséquent, avec la position de celle-ci dans le ciel?...

Nous allons revenir tout à l'heure sur cette question chimique; mais il faut auparavant envisager des problèmes beaucoup plus graves que posait l'astrologie et où la religion allait se trouver mise en cause : comment des astres bons pouvaient-ils être la cause du mal? Comment, les événemens étant déterminés d'avance, pouvons-nous garder notre libre arbitre?... A la première objection on répondait que l'essence divine se corrompait en se mélangeant sur la terre avec des élémens inférieurs. Quant à la seconde, elle n'est pas propre à l'astrologie, et il est admirable de voir avec quelle inconséquence l'homme a de tout temps prétendu connaître l'avenir en espérant l'éviter. Qu'il se soit agi des oracles antiques ou des

influences astrales au moyen âge, il a toujours trouvé d'excellentes raisons pour s'expliquer : soit, avec Aristote, que les événemens futurs sont « les uns nécessaires, les autres nécessairement impossibles et d'autres enfin contingens; » ou, avec Plutarque, que les lois du Fatum sont comme celles des hommes auxquelles on peut désobéir; ou encore, avec Ptolémée, que les événemens peuvent être prévus dans la mesure où le médecin prévoit le développement d'une maladie, mais avec la faculté de réagir par des remèdes.

Pour montrer la manière singulière dont on arrivait même à concilier l'astrologie avec l'orthodoxie, nous ne résistons pas au plaisir de citer un curieux document qui semblerait, par bien des points, se rapporter à des événemens contemporains. Il s'agit d'une lettre écrite vers 1345 par Jean de Murs, — un astronome célèbre, auquel on doit des observations précises sur l'obliquité de l'écliptique, sur l'époque de l'équinoxe de printemps, des livres très répandus sur l'arithmétique et la musique, etc. : — lettre adressée au pape Clément VI pour l'avertir en bon chrétien et en bon Français de deux conjonctions fatales qui vont avoir lieu dans les astres et le mettre en garde contre leurs conséquences. « La première de ces conjonctions, entre Jupiter et Saturne, va, dit-il, reproduire une circonstance qui ne s'est pas réalisée depuis l'avènement de la religion des Sarrasins et l'élévation ou le règne du perfide Mahomet... Les philosophes croient donc qu'elle signalera, dans cette secte, de grandes nouveautés, tribulations et transformations. Si, à ce moment, les chrétiens la frappaient énergiquement et l'attaquaient vigoureusement, elle devrait se changer en une autre religion, ou bien s'affaisser et s'écrouler sur elle-même... D'autre part, le 8 juin 1357, il y aura conjonction de Jupiter et de Mars, c'est-à-dire de deux planètes qui amènent la mauvaise fortune... Or, des expériences multiples et innombrables ont fait reconnaître que Jupiter domine l'Angleterre, Mars l'Allemagne et Saturne la France; cette conjonction signale de très grandes guerres, de très grandes effusions de sang, des morts de rois, des destructions de royaumes ou des transferts de ces royaumes à des étrangers. A moins donc que Votre Sainteté, avant le temps susdit, n'ait, aux occasions de guerre présentes entre les princes chrétiens, pourvu par un remède opportun, en rétablissant entre eux une paix ferme et durable,

je crois et je prévois que le Roi et le royaume de France sont en danger de ruine, de bouleversement et d'opprobre éternel... Que Votre Sainteté cependant fasse attention à une chose. Si vous ne prenez soin d'avance d'annuler les maux et les infortunes qu'énonce la seconde conjonction, afin que ces maux ne se produisent pas, vous ne pourrez seconder communément les heureux événemens et les bonnes fortunes en faveur de la foi chrétienne qu'annonce la première conjonction... » Quelque astrologue a-t-il eu l'idée d'examiner si Jupiter, Saturne et Mars ne se seraient pas rencontrés de nouveau vers 1914? Nous l'ignorons. Pour 1357, Jean de Murs a pu paraître prophète; car, un peu avant la date prédite, eut lieu le désastre de Poitiers. Ce qui aujourd'hui nous frappe surtout dans sa lettre, c'est qu'elle ait pu être adressée au pape, dans un sentiment tout patriotique, sans crainte de commettre une hérésie.

Duhem a montré, à ce propos, comment, à cette époque, il s'était constitué, à côté de l'astrologie, une véritable science astronomique d'observation, qui avait son enseignement régulier à l'Université de Paris et à laquelle s'intéressait vivement la Papauté par la nécessité d'avoir un calendrier exact pour les fêtes. Cette astronomie sérieuse n'était pas aussi absolument distincte qu'on le voudrait de l'astrologie judiciaire, et l'on croit deviner que, si les cours d'astronomie étaient courus à Paris ou à Oxford, c'est parce qu'il était lucratif de tirer des horoscopes. L'Église ne protestait pas, à la condition que le libre arbitre humain fût respecté, comme il l'était si candidement dans la lettre de Jean de Murs. Mais, ainsi que nous l'annoncions plus haut, les travaux de Duhem ont fait voir, et il y a là une de leurs conclusions nouvelles, que, le jour où l'astronomie d'Aristote, liée à l'astrologie la plus fataliste, parut entraîner des conclusions déterministes pour la cosmologie universelle, la Papauté engagea une lutte vigoureuse contre ces tendances hérétiques et prêta alors un appui décisif à la science d'observation, à la science qui devait produire un jour Copernic et Galilée. Il fallut ce secours de la théologie pour faire triompher le système savant de Ptolémée contre un enseignement hellénistique contraire à tous les faits expérimentaux et uniquement occupé de conserver par tradition les sphères homocentriques d'Aristote. Un évêque de Lisieux, Nicole Oresme, inventa alors, le premier, en 1377, le système de Copernic et

donna « plusieurs belles persuasions à montrer que la Terre est mue de mouvement général et le ciel non. » Suivant la thèse de Duhem, si Galilée fut condamné plus tard, c'est qu'il manqua de critique scientifique en affirmant le caractère réel et absolu d'une théorie, à laquelle l'Église n'avait fait aucune objection tant qu'elle était seulement présentée comme le moyen le plus simple de figurer les mouvemens des astres.

Pendant cette grande bataille entre les expérimentateurs qui défendaient les épicyles de Ptolémée et les « physiciens » obtinément fidèles à la doctrine péripatéticienne d'Aristote, d'Averroes et d'Al Bitrogi, saint Thomas d'Aquin énonçait cette opinion, à laquelle nous pouvons souscrire encore : « Il faut écouter les opinions des anciens, quels qu'ils soient. Cela est doublement utile. Nous accepterons pour notre profit ce qu'ils ont dit de bien et nous nous garderons de ce qu'ils ont mal exposé... Le but de la Philosophie n'est pas de savoir ce que les hommes ont pensé, mais bien quelle est la vérité des choses. » Albert le Grand a dit aussi : « Averroes n'a nullement acquis une connaissance exacte de la nature des corps célestes; aussi a-t-il formulé, au sujet des cieux, beaucoup de propositions abusives et absurdes; la simple vue suffit à nous convaincre de la fausseté de ces propositions. » Enfin, Jean des Linières a écrit cette phrase qu'on ne s'étonnerait pas de trouver chez Duhem ou dans le livre de Poincaré sur *la Science et l'Hypothèse :* « Ce n'est pas un raisonnement concluant que celui-ci : Telle variation a été trouvée en la déclinaison maxima du soleil; donc elle provient de tel mouvement; car une semblable variation peut également provenir de tel autre mouvement que l'on imaginerait. »

Cela nous paraît tout simple aujourd'hui de se révolter ainsi contre l'opinion d'Aristote ou d'Averroes. Mais mettez seulement, à la place de ces noms, ceux d'Auguste Comte ou de Maxwell!... Cependant des textes de ce genre ne sont pas rares; et, d'une façon générale, quand on pénètre dans cette science scolastique, on est frappé, nous le remarquions en commençant, d'y trouver souvent, à côté de la foi aveugle et trop générale en Aristote, à laquelle on s'attendait, un souci de l'expérimentation et un sens critique beaucoup plus développés chez quelques-uns qu'on ne l'aurait supposé. Ce qui a perdu souvent ces philosophes, c'est précisément qu'ils raisonnaient

trop bien leurs abstractions, avec trop de rigueur, ainsi qu'il arrive parfois aux mathématiciens égarés dans l'économie politique ou sociale. Comme leur fond d'expériences était imparfait, ils partaient en physique de prémisses fausses et ils en tiraient alors les conclusions les plus rigoureuses, sans avoir l'idée simple de reprendre contact avec la réalité. C'est un défaut que l'on a pu reprocher plus récemment à la philosophie allemande. Nous allons en retrouver une preuve nouvelle en cherchant le contre-coup de l'astrologie sur l'alchimie.

Quelle était la connexion entre les deux sciences, nous l'avons déjà indiqué plus haut. Les circulations des astres errans règlent, disait-on, toute âme incorporée; à plus forte raison, toute substance corporelle, donc les réactions chimiques de ces corps. C'est ainsi que les alchimistes distinguaient sept métaux correspondant aux sept planètes et partageant leur composition. On a tort de se représenter leur laboratoire comme uniquement consacré à la recherche de la pierre philosophale. Ils faisaient aussi beaucoup de chimie pratique, teintures, sels métalliques, etc..., et, s'ils s'entouraient de tant de mystère, c'était surtout pour ne pas laisser vulgariser leurs recettes; mais il est certain qu'ils s'attachaient aussi à produire de l'or. A leurs yeux, la forme de l'or était seule parfaite et définitive; tous les autres métaux étaient en voie vers l'état de l'or comme une chose incomplète vers la perfection; en sorte qu'il y avait lieu de hâter cette guérison par la pierre philosophale, comme on administre à un malade un remède.

Pour opérer une transmutation, l'alchimiste s'attachait à séparer de l'or sa substance déterminante, son âme, son souffle, son « venin, » son « ios, » pour le transporter sur un autre métal qui deviendrait ainsi de l'or. On sait que les modernes ont repris les recherches de la transmutation, et le hasard fait qu'il suffirait de changer ios en ion pour que la théorie antique reprît presque une tournure actuelle. Tout leur système, dont l'allure bizarre nous surprend comme un professeur à la Faculté des Sciences qui se montrerait sous le bonnet du docteur Faust, apparaît, quand on l'étudie avec un peu de soin, parfaitement cohérent. Une de leurs grosses erreurs, comme nous avons essayé de le montrer jadis (1), était d'appliquer à toutes les qua-

(1) *Un alchimiste du XIIIe siècle. Albert le Grand* (*Revue scientifique*, 18 mai 1889).

lités physiques le principe de conservation que l'on a d'abord réduit à la force vive, puis à l'énergie. Ils croyaient que la densité, la sécheresse, la chaleur, la transparence, etc., passaient d'un corps dans ses composés sans modification, de même que pour nous les atomes se retrouvent toujours avec le même poids. D'autre part, ils admettaient des postulats que l'expérience n'a pas vérifiés, comme l'existence de substances allégeantes ayant un poids négatif, repoussées par la terre au lieu d'être attirées par elle, à la manière des répulsions électriques... Mais, tout en argumentant ainsi, ils travaillaient dans leurs alambics ou leurs cornues et peu à peu s'accumulaient grâce à eux les faits qui ont constitué progressivement la chimie moderne. Du moyen âge à la Renaissance, puis à la science de Lavoisier, il y a une chaîne beaucoup plus continue qu'on ne l'admet d'ordinaire et non pas de brusques percées de lumière dans la nuit. Duhem a bien montré, pour Léonard de Vinci, cette continuité, en même temps que le rôle indispensable de la critique scientifique; nous voudrions encore traiter brièvement ce point intéressant d'après lui.

Le grand artiste italien a été un si prodigieux génie encyclopédique que l'on a eu une tendance naturelle à exagérer son rôle et à se le représenter comme un « autodidacte, » produit par une génération spontanée. Duhem, au lieu d'accepter des affirmations vagues, a pris le soin d'examiner minutieusement ces précieux manuscrits où le Vinci notait, au hasard de son imagination, en écrivant à l'envers de droite à gauche avec un mystère d'alchimiste, ce qui lui passait par l'esprit. Il a constaté ainsi, pièces en mains, combien ce précurseur s'était montré d'abord un liseur très au courant de la science scolastique: science qui était, on l'oublie trop, celle de sa jeunesse (naissance en 1452). Par des comparaisons de textes précises, il a pu reconstituer ses lectures, ou du moins la partie de ses lectures relative aux sciences physiques, en surprenant dans un grand nombre de cas le travail de cet esprit toujours en mouvement, qui ne se contente pas d'étudier ses prédécesseurs, mais qui les discute, trie le bon grain au milieu de l'ivraie, superpose ses propres observations aux leurs et finalement en fait des idées nouvelles. Il a montré notamment comment Léonard avait su comprendre les théories de la Scolastique parisienne, disparues en Italie sous l'invasion des traditions aristotéliques et aver-

roïstes et comment ce retour à la science expérimentale de Paris en réaction contre les idées préconçues et routinières avait contribué à faire de lui un des principaux promoteurs de la Renaissance.

Duhem a accompli là en savant et documens en mains ce travail passionnant que d'autres ont tenté ailleurs de réaliser par l'imagination et par le roman pour le Vinci même ou pour Shakspeare : pénétrer dans le secret d'une âme puissante, en scruter les moteurs et les rouages, assister à la formation, à la fécondation du génie. Nombreux et divers sont les sujets qu'il a abordés ainsi à la suite de Léonard ; la sphéricité de la terre, l'équilibre des mers, le centre de gravité, les mouvemens accélérés, les principes de l'hydrostatique et de la cinématique, la balistique, le levier et le treuil, la composition des forces concourantes, la loi de la chute des corps, la résistance des matériaux, le problème des deux infinis, la pluralité des mondes, la géologie et la paléontologie, etc. Entre tant de sujets captivans, forcés de nous borner, nous n'en choisirons qu'un qui complétera ce que nous avons dit plus haut sur l'enchaînement rationnel de certaines erreurs cosmogoniques et sur la réaction de l'esprit critique : la pluralité des mondes.

Quel est le problème posé à ce sujet? avec nos idées modernes nous avons d'abord quelque peine à le comprendre. Nous nous représentons l'Univers peuplé de systèmes solaires analogues au nôtre, dispersés dans l'espace en nombre infini ; notre raison n'imagine aucune limite possible à cette multiplicité d'astres innombrables, aucune borne au delà de laquelle il puisse y avoir autre chose que des astres semblables. Nous sommes instinctivement pénétrés de cette unité. Dans le noir d'une nuit constellée, nous supposons à tort ou à raison qu'un rayon lancé dans une direction quelconque suffisamment loin aurait partout chance de rencontrer une étoile ; et, si nous concevons la possibilité d'un autre univers séparé du nôtre par des espaces immenses de vide, insaisissable par là à nos observations, c'est uniquement comme on peut se représenter deux nébuleuses disjointes, deux flocons de brume suspendus dans le même ciel d'été. A tous ces atomes de matière que nous appelons des soleils, nous appliquons, par une généralisation hardie, les lois de l'attraction, et il nous semble qu'ils sont tous reliés les uns aux autres, fût-ce aux distances les plus infranchissables, par

ce lien universel dont nous sommes d'ailleurs impuissans à concevoir la nature ni le mode d'action. Si donc un moderne pense à la pluralité des mondes, c'est seulement pour se demander s'il est plusieurs mondes habités. Mais, jusqu'au début du XVIe siècle, la question, discutée avec passion, était tout autre.

Il faut, pour entrer dans la pensée des scolastiques, se figurer, autour du centre terrestre, un certain nombre de sphères cristallines concentriques, dont la dernière portait les étoiles fixes et au delà desquelles il n'y avait plus que quelque chose d'indéfinissable, auquel cessaient de s'appliquer les notions de lieu et de temps. Même avec les complications savantes d'excentriques et d'épicycles imaginées à la suite de Ptolémée pour expliquer mieux les observations, la notion générale restait à peu près la même. Le monde d'Aristote était un monde matériel et limité. On pouvait donc se demander s'il n'en existait pas un second pareil; mais Aristote s'était prononcé pour la négative et toute son école l'avait suivi. Sa négation était fondée sur une autre notion qui nous est devenue très étrangère, en sorte qu'il est également nécessaire de l'expliquer : celle du « lieu naturel » des corps.

Quand nous voyons aujourd'hui une pierre tomber, nous pensons qu'elle est attirée vers le centre de la terre, et Newton nous a appris que l'attraction est en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, que la vitesse croît proportionnellement au temps. Quand nous voyons une flamme monter, nous l'expliquons par l'expansion des gaz que dégage le combustible. Pour un disciple d'Aristote, — et tout le monde, au XIVe et au XVe siècle, était plus ou moins disciple d'Aristote, — il en allait tout autrement. La pierre tombait parce que son « lieu naturel » était au centre de la terre et que tout son corps tendait à se porter vers sa place naturelle pour y demeurer ensuite immobile, n'ayant plus de raison d'agir (étant ce que nous appellerions en équilibre); le feu montait parce que son lieu naturel est au haut du monde sublunaire, immédiatement sous l'orbite de la lune. Il n'était pas vrai pour Aristote que le corps fût plus fortement attiré quand il était plus près du centre, attendu qu'il était porté vers ce centre, non par une force attractive comme nous le croyons, mais par sa nature même, laquelle nature ne pouvait être influencée par la dis-

tance. Ces postulats étant admis, on en concluait nécessairement l'impossibilité qu'il existât deux mondes. Car, s'il y avait un autre monde, de deux choses l'une, ou bien le second serait formé de substances différentes des nôtres, et alors ce ne serait plus un autre monde, mais une chose tout autre; ou bien, s'il contenait les quatre élémens du nôtre, chacun d'eux devrait avoir, dans ce second monde, un lieu naturel semblable à celui vers lequel il tend dans le premier : l'élément terrestre, par exemple, au centre; et, d'autre part, puisque cet élément devrait être, nous l'avons vu, identique au nôtre, son véritable lieu naturel serait le centre de notre monde à nous; les deux mondes seraient donc nécessairement confondus.

Un autre raisonnement concordant partait de ce principe que, hors les limites de notre monde, il n'y a ni lieu ni durée; donc il ne peut y avoir matière; donc il ne peut y avoir un autre monde et il ne peut jamais y en avoir eu; notre monde est unique dans le temps comme dans l'espace.

A cette théorie on ne fit longtemps qu'une objection sérieuse, celle qu'en limitant le nombre des mondes, on limitait du même coup la puissance créatrice de Dieu; et c'est cette raison qui fit, en 1277, condamner comme une grave hérésie averroïste l'affirmation qu'il ne pouvait y avoir plusieurs mondes, en rangeant toute l'Église orthodoxe dans le sens de la pluralité contre Aristote. Néanmoins presque tous les physiciens restaient imprégnés de la doctrine aristotélique, et, pour la concilier avec l'orthodoxie, ils avaient été obligés d'inventer des argumens spécieux, comme Michel Scot distinguant que Dieu aurait pu créer plusieurs mondes, mais que la nature ne pouvait les subir; ou comme Albert le Grand remarquant que le raisonnement d'Aristote n'excluait pas deux mondes concentriques. Peu à peu cependant, quelques-uns, pour soutenir l'orthodoxie, attaquèrent, avec plus de perspicacité, le principe même d'Aristote. Une pierre, suivant eux, ne tombait pas simplement parce qu'elle retournait à son lieu naturel, mais parce qu'elle avait une gravité, qui devait subsister, même dans le lieu naturel, en passant alors à l'état potentiel. Saint Thomas d'Aquin s'appuyait sur l'accélération pour admettre que le poids d'un grave croissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait du centre : ce qui ruinait le principe d'Aristote, puisque alors les deux mondes pouvaient se maintenir en équilibre côte à

côte. L'attraction newtonienne commençait ainsi à poindre. Mais les partisans d'Aristote lui opposaient cette difficulté toujours pendante : l'action à distance est-elle possible? et ils répondaient : non! avec la même assurance que certains philosophes actuels démontrant l'identité de l'âme et du corps parce que, suivant eux, l'âme ne pourrait agir sur le corps, si cette identité de principe n'établissait pas entre elle et lui un lien. L'argument d'Aristote reprenait alors sa valeur contre la pluralité des mondes.

En résumé, laissant de côté le problème de la pluralité puisque à cet égard l'Église s'était prononcée, l'école parisienne du XIVe siècle rejetait en majorité l'hypothèse, destinée à être reprise par Newton, qui assimilait le poids à une attraction exercée de loin par le centre de la Terre et elle le faisait en s'appuyant sur les conséquences qui seraient résultées logiquement de cette affirmation ; conclusions fort bien aperçues par elle et, en effet, exactes, mais qui semblaient impossibles parce qu'on n'avait pas su faire l'expérience : « Une pierre pèserait moins au haut des tours de Notre-Dame qu'au ras du sol ; un corps, en tombant du haut des tours, aurait une vitesse initiale plus faible que s'il tombait de la place dans un puits. »

La question en était là quand Léonard de Vinci fut amené à l'envisager en lisant les questions d'Albert de Helmstaedt « sur le ciel et sur la terre. » Cet Albert, qu'il ne faut pas confondre avec Albert le Grand, avait, un siècle et demi auparavant, vers 1350, formé, à la Sorbonne, un remarquable trio de philosophes avec Jean Buridan et Timon le Juif. Ses œuvres étaient parmi celles que le Vinci lisait le plus assidûment. Or, on y trouvait les propositions suivantes : « Tous les graves tendent dans leur chute vers un même point. Les divers élémens sont limités par des surfaces sphériques ayant ce point pour centre. » Avec son esprit de généralisation habituel, le Vinci se demanda aussitôt ce qui se passerait si, au lieu d'un seul centre, il y en avait deux dans deux mondes. Il se posa alors, sous une forme simplifiée, le problème mécanique résolu plus tard par Euler du mouvement que prendrait un point attiré à la fois vers deux centres fixes et, finalement, il conclut, contrairement à Aristote, mais avec Albert de Helmstaedt, que la pluralité des mondes était possible : ce qui aboutissait presque nécessairement à ne pas laisser la Terre au centre.

Un tel rapprochement du Vinci avec la science du Moyen Age pour aboutir à une conquête moderne ne constitue pas un fait isolé. Dans nombre de cas où la Renaissance marquait un recul sur la science parisienne du XIVe siècle (pour la géologie par exemple que tendait à annihiler l'astrologie), le Vinci a trouvé, chez Nicolas de Cues, Albert de Helmstaedt et d'autres, un point d'appui qui lui permettait de remonter aux premiers observateurs de la Grèce. Et cet enseignement scolastique, ainsi repris par le Vinci et illuminé par son génie, Duhem nous l'a montré, ce qui n'est pas une de ses révélations les moins imprévues, prolongeant ensuite ses effets très loin vers notre temps. Les idées de Léonard de Vinci ne sont pas restées, comme il arrive souvent, à l'état de semences oubliées dans un tombeau que l'on retrouve longtemps après quand des graines semblables ont germé ailleurs. Ses manuscrits ont été lus et pillés beaucoup plus qu'on ne le croyait, avant leur publication partielle par Venturi en 1797 et, par ce fil caché, ils se rattachent à des idées de Jérôme Cardan, plagiaire fameux, dont s'inspira Bernard Palissy pour ses premiers essais de paléontologie. De même, Léonard est le premier inventeur du principe hydrostatique attribué à Pascal, qui a été transmis à celui-ci par Giovanni Battista Benedetti et le père Mersenne.

***

Nous avons dû être bien court sur ces travaux historiques de Duhem; ce que nous en avons dit aura suffi cependant pour faire un peu mieux connaître cette physionomie que rendaient à tous égards si attachante, non seulement la profondeur et l'universalité de la pensée, mais aussi une rare droiture intellectuelle et morale, une intransigeance absolue devant l'à peu près scientifique comme devant l'enrégimentement et l'arrivisme. Dans toute notre étude, nous avons été amené à insister moins sur les travaux proprement dits de Duhem que sur les lignes directrices de ses recherches.

Nous avons essayé de faire voir comment il avait établi des contacts nouveaux entre la physique et la chimie, entre la physique et la mécanique, entre la mécanique et la philosophie ou l'histoire. De tels rapprochemens ont été souvent fructueux dans l'histoire des sciences. La naissance de la chimie moderne remonte au jour où un fermier général a employé en chimie la

balance des physiciens. La plus grande découverte de la biologie et de la médecine a été réalisée quand Pasteur a appliqué au monde vivant ses méthodes de minéralogiste... Nous avons signalé en même temps quelle part Duhem réservait à l'hypothèse et à la métaphysique. Il s'affirmait pourtant réaliste et considérait que l'usine avait sauvé le laboratoire du byzantinisme; il s'appliquait à arracher le masque des hypothèses implicites; il répudiait les théories provisoires, auxquelles une mode changeante attribue trop souvent un caractère de certitude. Mais, en même temps, il gardait la conviction qu'une théorie définitive monterait comme un soleil à l'horizon le jour où l'homme pourrait se hisser sur un bloc d'observations assez haut pour la voir. D'autres savans font profession de mépriser les principes et les causes premières. A quoi bon les chercher, disent les uns, puisqu'elles ne feront pas tourner une machine de plus? A quoi bon, ajoutent plus bas les autres, puisqu'on ne les trouvera jamais?... Qui pourrait fuir la métaphysique? Elle est au bout de toutes ces avenues que nous ouvrons à coups de cognée dans le fourré des réalités. Mais fermer les yeux pour ne pas la voir, supprimer la curiosité des pourquoi, manquer de foi dans la science comme dans la révélation et se résigner à n'obtenir jamais de réponse pour les seules questions essentielles, c'est supprimer une des plus grandes joies humaines, une des principales « énergies » morales qui incitent aux découvertes. Le véritable but du savant est moins d'utiliser pour quelques jours les forces naturelles que de discerner, de comprendre et d'exprimer l'harmonie du vrai, comme l'artiste cherche à atteindre l'harmonie de la beauté.

L. DE LAUNAY.

ZEEBRUGGE ET OSTENDE

LA PREMIÈRE OPÉRATION SUR LE FRONT NORD

Quand j'appris, dans la soirée du 23 avril, que les Anglais venaient de faire une attaque sérieuse sur la côte des Flandres, je ne pus m'empêcher de penser à une large opération combinée sur ce front Nord qui, perpendiculaire au front occidental, présente aux adversaires de l'Allemagne un flanc si propice à de violens coups de revers.

L'espoir était ambitieux. Nous n'en sommes pas encore là. Les forces que nos alliés et nous-mêmes eussions pu consacrer à cette puissante diversion paraissent mieux employées à soutenir l'attaque frontale de nos ennemis et à préparer une riposte que l'on croirait trop aventurée si on la conduisait par l'immense chemin qu'est la mer.

Il ne s'agissait donc que d'une opération d'envergure beaucoup plus modeste, d'un coup de vigueur frappé sur un port devenu célèbre depuis l'automne de 1914, où on l'abandonna sans combat à des gens dont on ne connaissait pas bien encore l'ingénieuse, la tenace habileté, à des gens qui allaient si bien s'en servir pour le développement de leur guerre sous-marine.

C'est à cette même époque qu'ici même je demandais instamment que l'on prît garde à cette guerre sous-marine et que, sans plus tarder, on voulût bien entreprendre de boucher les portes des repaires d'où allaient sortir les redoutables pirates de l'entre deux eaux.

Tout arrive. Il semble que, longtemps dédaigné, cet avis soit goûté aujourd'hui. M. le général Billot me disait un jour en

souriant qu'il fallait quinze ans, chez nous, pour faire aboutir une idée juste..., « le temps, ajoutait-il, nécessaire pour qu'on oublie celui qui l'a émise (1). » La guerre imprime à toutes choses une allure rapide. Il ne faut plus maintenant que trois ans et demi, au lieu de quinze, pour obtenir ces divers résultats.

Qu'on me passe ces souvenirs personnels. Aussi bien ai-je souvent entendu dire, pendant ces quarante-deux mois, qu'il était regrettable qu'on ne se fût pas décidé tout de suite à une attaque brusquée, au moins sur Zeebrugge; mais que, de cette opération, les difficultés devenaient tous les jours de plus en plus grandes, les Allemands ayant accumulé sur la côte des Flandres des obstacles de toute nature.

C'était vrai; et comme ils observent partout la doctrine de l'intimidation, ils ont permis au colonel Egli, de l'armée suisse, de donner, le 22 décembre dernier, dans les *Basler Nachrichten*, une description détaillée de ces défenses.

L'amirauté britannique, dont la direction militaire est aujourd'hui confiée à M. l'amiral Weymiss, — un combattant des Dardanelles, le 18 mars 1915, — ne s'est pourtant pas laissé intimider. D'ailleurs, limitant son objectif à l'*embouteillage* de Zeebrugge et d'Ostende. avec, en plus, la destruction du môle du premier de ces ports, elle était en droit de supposer qu'une partie des organisations de l'ennemi, par exemple celles qui ont pour but de s'opposer à la marche en avant d'un corps débarqué resterait sans emploi. J'ajoute que l'opération qu'elle avait en vue a été montée avec un soin minutieux, avec ce souci des moindres détails, — il n'y a pas de petits détails à la guerre, — qui, seul, peut assurer le succès dans une attaque aussi hardie que celle qu'elle méditait.

« Monitors pour le bombardement préalable, croiseurs rapides pour mener l'attaque, vieux bâtimens chargés de ciment pour être coulés et obstruer les passes, compagnies de débarquement à jeter à terre (sur le môle) pour détruire une base d'hydravions, vieux sous-marins chargés d'explosifs pour faire sauter les piles du môle, *ferry boats* armés spécialement, nuages

(1) Il s'agissait alors de faire exécuter de temps en temps des exercices d'opérations combinées entre armée et flotte, en guise de grandes manœuvres. J'avais demandé cela dans un ouvrage paru en 1885-86. Quinze ans après effectivement, on fit un intéressant exercice de ce genre dans l'Atlantique, à La Pallice. Et j'y assistai comme officier en second du *Valmy*.

artificiels pour masquer l'attaque, escadrilles de torpilleurs dans les rangs desquels nous sommes heureux de voir des bâtimens français, canots automobiles, etc., etc., tels sont, dit un de nos meilleurs écrivains maritimes, M. Marc Landry, les moyens d'une extraordinaire multiplicité mis en œuvre pour cette opération. »

On remarquera sans doute, dans cette énumération, l'absence des appareils aériens. Ce n'est pas que la mise en jeu de ces moyens d'action ne fût prévue, mais le temps, très pluvieux et brumeux, — « un temps bouché, » suivant l'expression favorite des marins, — s'opposa à leur emploi. Peut-être y avait-il, là, une raison de remettre à une meilleure et prochaine occasion l'exécution du coup de main. Le chef de l'expédition ne crut pas devoir s'y arrêter, et l'on passa outre (1).

Cette détermination (dont il n'est pas possible de discuter le bien fondé quand on n'est pas en possession des rapports officiels) allait avoir deux conséquences. En premier lieu, les bâtimens qui devaient obstruer le chenal du port d'Ostende ne purent trouver l'entrée de cette passe et s'échouèrent prématurément. Il résulte de là que les sous-marins de faible tonnage pourront encore prendre le large, en empruntant le canal de Bruges à Ostende. En second lieu, les feux des canons de Zeebrugge et encore mieux ceux des mitrailleuses et pièces légères battant directement le môle n'ayant pas été contrebattus efficacement, les avaries des bâtimens d'attaque et surtout les pertes du personnel débarqué furent graves (près de 600 hommes en tout, dont 50 officiers). Il n'y eut, toutefois, qu'un « destroyer » anglais et quatre embarcations à moteur de coulés sur place.

Je ne crains pas de répéter, car je l'ai écrit déjà, ici même, dans mon étude sur l'attaque des côtes (2), qu'il est actuellement difficile de se passer du concours des avions de bombardement dans les opérations côtières. Ces appareils y doivent jouer le rôle essentiel qui était autrefois dévolu aux bombardes, dont les gros obusiers fournissaient des trajectoires de bombes à peu près verticales dans la dernière partie de la branche descendante. Et ceci ne veut pas dire que l'on puisse décidément se priver du secours des bâtimens plats dont l'armement répondrait à ce

(1) D'après certains récits d'allure officieuse, l'opération avait été déjà remise plusieurs fois, « à cause de la vigilance des patrouilleurs allemands. »

(2) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1917.

« desideratum. » Abondance de biens ne nuit pas, ni, à la guerre, abondance de moyens d'action. Les Italiens l'ont bien compris, qui ont mis en service dans leurs opérations contre le Carso, dont ils battaient de la mer la face Sud, des chalands armés d'une très grosse bouche à feu. Sans doute, en raison de la différence très sensible des conditions de temps et de mer entre le fond de l'Adriatique et le littoral belge, il faudrait modifier profondément le chaland un peu primitif (il n'a même pas de moteur) de nos alliés du Sud-Est, mais on conviendra qu'au milieu des bancs de Flandre, un affût flottant qui ne calerait qu'un mètre ou deux vaudrait mieux encore que les monitors dont le tirant d'eau ne doit pas être moindre de quatre mètres environ.

Et puis, encore une fois, il y a la question du type de la bouche à feu. Ce qui fait l'inefficacité *relative* de ces monitors et aussi des bâtimens de haut bord qui les accompagnent quelquefois, c'est que leurs canons, pièces puissantes, mais longues, donnent à leurs obus des trajectoires *relativement* tendues et où l'angle de chute atteint difficilement 50 ou 55°. Ce n'est pas assez contre des pièces de côte bien abritées : ni le matériel ni les servans ne sont assez directement battus. Ajoutons à cela la difficulté du réglage du tir si, justement, on n'a pas d'avions spéciaux pour cette opération et l'instabilité de plate-forme du bâtiment si, justement encore, on ne s'astreint pas à attendre un très beau temps et une mer plate pour entamer le bombardement.

Enfin, dans le cas particulier qui nous occupe, il semble (1) que le tir des monitors se soit produit quand il ne faisait pas encore jour : nouvelle source d'incertitude et, en définitive, insuffisance de la préparation d'artillerie. Or, il est évident que cette préparation est indispensable si l'on veut obtenir des résultats satisfaisans qui ne soient pas payés trop cher. Il en est d'une opération offensive de la guerre de côtes, exactement de même que d'une opération de même nature, à terre ; et l'on ne peut s'empêcher d'être surpris que cette analogie saisissante n'ait pas encore été bien comprise dans certains milieux.

(1) Les rapports anglais disent que l'opération a commencé à la pointe du jour. Les rapports allemands parlent au contraire de la nuit. Il faut se rappeler l'état du temps, brumeux et pluvieux, pour comprendre qu'il pouvait encore « faire nuit, » quoique l'on eût atteint l'heure normale du lever du jour.

M'opposera-t-on que la préparation d'artillerie a été systématiquement omise dans quelques offensives continentales, — l'attaque des Anglais vers Cambrai, par exemple, — qui n'en ont pas moins été couronnées de succès? En effet, mais alors l'assaillant bénéficiait de l'avantage de la surprise. Pour que l'expédition du 24 avril en bénéficiât aussi, il aurait fallu modifier certaines des dispositions prises; en tout cas, évidemment, supprimer le bombardement préalable.

Nous ne disputerons pas, d'ailleurs, sur la préférence qu'il convient de donner aux coups de main de nuit sur les coups de main exécutés en plein jour. C'est essentiellement affaire de circonstances. Les chances que la surprise donne aux premiers peuvent être balancées par une plus grande difficulté d'exécution. Mais, lorsqu'il s'agit d'embouteillage, lorsqu'il s'agit d'amener exactement des navires lourdement chargés en un certain point d'une passe dont le balisage a disparu, il semble qu'il faut tout d'abord y voir clair. La production de lumière artificielle, — projecteurs électriques, magnésium, etc..., — ne donne pas de suffisantes garanties.

Arrivons aux résultats de l'affaire.

Nous avons vu que le chenal d'Ostende ne paraît pas être obstrué. Celui de Zeebrugge l'est-il? Très probablement, oui. Mais l'est-il au point qu'un sous-marin ou un torpilleur, unités de faible dimension, de faible largeur surtout, ne le puissent plus utiliser? La question est délicate (1). Nos amis anglais ne tarderont pas à être renseignés là-dessus.

En ce qui touche le môle, ou plutôt le pédoncule à claire-voie de cet ouvrage d'art, il semble bien que les dommages soient, là, considérables. On parle aujourd'hui de 25 mètres de jetée complètement détruits par l'explosion d'un des deux sous-marins chargés d'explosifs violens qui ont été si bravement et si habilement conduits jusque-là (2). Ces dommages sont-ils irréparables? Certainement non, mais, en attendant une com-

(1) L'agence Wolf déclare que les torpilleurs et sous-marins usent aujourd'hui des deux ports comme ils le faisaient avant le coup de main. Mais quelle créance peut-on accorder à l'agence Wolf?

(2) Cette partie de l'opération rappelle les tentatives fréquentes que firent les Anglais, dans nos guerres du temps passé, pour détruire Saint-Malo, le Havre, etc... avec des bâtimens bondés de poudre. Les succès furent toujours des plus médiocres. *L'explosion se faisait à l'air libre,* et on ne se rendait pas compte, alors, de la nécessité du *bourrage.*

plète réfection dont les Anglais peuvent retarder beaucoup l'achèvement, les sables qui gagnent constamment le long de la côte vont contribuer, en se tassant sur les flancs des deux coques coulées, à l'obstruction du chenal. Et cela d'autant mieux que la drague de Zeebrugge aurait été détruite...

Les constructions édifiées sur le môle recourbé en maçonnerie et surtout sur le terre-plein qui en occupe la concavité paraissent avoir été détruites, en même temps que quelques unités légères, qui avaient là leur poste d'amarrage. Mais le mal est, dans ce cas, de faible conséquence.

Plus grave de beaucoup serait la destruction des écluses extérieures du long canal qui relie le port de Zeebrugge au bassin à flot de Bruges même. Un doute subsiste sur cette destruction, mais un télégramme d'Amsterdam affirme que Guillaume II est allé visiter ces écluses « où deux chalands chargés de ciment auraient été coulés. » Le seuil extérieur serait-il simplement obstrué par ces chalands?...

L'Empereur allemand s'est, en effet, immédiatement rendu à Zeebrugge (1), bien que son état de santé laisse à désirer, en ce moment-ci. Cette visite hâtive et les commentaires des journaux allemands nous donnent la mesure, à la fois de l'importance des dégâts infligés à la base belge de nos adversaires, de l'intérêt qu'ils attachent à la prompte restauration de cette base et de l'effet moral considérable produit en Allemagne par un coup de vigueur aussi inattendu.

Il faut bien le dire, nos ennemis s'étaient habitués à l'idée que les marines alliées, se sentant impuissantes devant leurs côtes « si admirablement défendues, » n'entreprendraient jamais au delà du traditionnel bombardement d'Ostende ou de Zeebrugge, soit par les canons des monitors, soit par les bombes tombées de quelques hydravions au hasard d'une surprise, car les bases d'aéroplanes allemands, *Ghistelles* et autres sont là tout près et la veille y est bonne. On souriait volontiers, dans les Empires centraux, de cette inactivité systématique de la force navale britannique, depuis la grande bataille d'il y a deux ans où la *Hoch seeflotte* s'était déclarée victorieuse, tant elle était surprise de n'avoir point été détruite. L'hypothèse

(1) Aussitôt du moins après avoir reçu le rapport de l'amiral Schrœder, commandant de la place de Zeebrugge, et relevé, dit-on, de ses fonctions, après cette entrevue.

d'une offensive maritime des Alliés était nettement écartée. Tout ce que pouvaient faire ces organismes navals déconcertés par une guerre dont ils n'avaient pas su prévoir les surprenantes modalités et à laquelle, surtout, ils ne savaient pas encore adapter leurs concepts, c'était de se défendre contre les sous-marins en cours d'opérations à la mer.

Et ainsi, d'une part, on rendait avec usure aux Alliés le mal qu'avait pu causer un blocus aujourd'hui supprimé, en fait, par la conquête de la Russie, de l'autre on leur interdisait toute opération qui pût inquiéter les populations du Nord de l'Allemagne, préoccuper l'état-major à l'égard de la sûreté des flancs de ses forces continentales et donner aux neutres du Nord quelque velléité de révolte contre les brutales exigences de la Wilhelmstrasse.

Cet édifice de paisible sécurité se trouve tout d'un coup ébranlé, juste au moment où il apparaît aux moins avertis que le « triomphe de Saint-Quentin » n'a pas eu de lendemain, que d'énormes sacrifices de vies humaines, avoués au Reichstag par le colonel von Wrisberg, n'ont donné aucun résultat décisif, que la guerre sous-marine n'a pas tenu non plus tout ce qu'on avait promis, que les paysans de l'Ukraine cachent leurs blés, que ceux de Roumanie en feront autant pour la récolte prochaine et que le peuple est au bout de sa résignation, tandis que certains neutres, auxquels on en voudrait imposer, sont au bout de leur patience.

En Angleterre, chez nous, chez tous les Alliés d'Occident, au contraire, ce simple coup de main, dont les résultats matériels peuvent encore être en quelque mesure discutés, a produit un effet moral considérable et comme une sorte de soulagement. Enfin, il est donc rompu, le charme surprenant qui enchaînait cette merveilleuse force navale à un rivage trop jalousement gardé contre des périls imaginaires! Et sans doute, la *Grand fleet* et ses énormes unités n'avaient point donné, mais on sentait bien qu'elles devaient être toutes prêtes, — quelque part, au large de Terschelling de Hollande, — à se jeter sur la *Hoch seeflotte*, si celle-ci, avertie en temps utile, avait prétendu intervenir.

Mais mieux encore et, si nous parlons de charme, celui qui protégeait jusqu'ici la côte allemande, s'évanouissait brusquement. Hé quoi! on avait osé s'en prendre au port le mieux

défendu d'un littoral où l'ennemi avait accumulé tous les moyens de défense, et on avait réussi, en dépit des bancs, des mines, des filets, des canons, des engins de toute espèce, à s'établir sur le môle de ce port et à le ruiner autant qu'on avait voulu, tout en obstruant pour longtemps sans doute le chenal qui avait livré passage, depuis trois ans et demi, à tant de sous-marins, à tant de torpilleurs, à tant de mouilleurs de mines !

Elle n'était donc pas intangible, cette côte ennemie; ces bancs n'étaient donc pas infranchissables, ni, non plus, ces barrages de filets et de mines? Et si les canons, les mitrailleuses, insuffisamment contrebattus, s'étaient montrés meurtriers, sur ce môle sanglant, comme ils le sont sur les champs de bataille de la Somme et de la Lys, l'admirable dévouement, la complète abnégation de soi des officiers, des marins, des soldats des brigades navales anglaises l'avaient emporté sur la puissance d'un feu infernal, exécuté à bout portant. La mort avait cédé devant la volonté d'une troupe héroïque, déterminée à accomplir exactement la tâche qui lui avait été confiée.

Quelle sera la suite de cette opération qui a soulevé un juste enthousiasme et fait naître tant d'espoirs? Quelles peuvent en être les conséquences dans un avenir prochain et les répercussions sur les desseins des Alliés? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Les suites immédiates, d'abord :

Le chenal de Zeebrugge, le plus important, est pour le moment impraticable (1). Celui d'Ostende est à peu près intact. Les mouvemens des navires allemands (et ce n'est pas seulement ceux des navires de guerre; il y a un bon nombre de petits « cargos » qui font le va-et-vient de la côte belge à Hambourg), ces mouvemens, dis-je, vont par conséquent se faire par Ostende, jusqu'au moment où les obstructions de Zeebrugge auront été détruites.

Mais, d'une part, il appartient aux Alliés de retarder longtemps l'époque où la passe de Zeebrugge deviendra libre, et, de

(1) Notons ici qu'il est difficile à des sous-marins et à des torpilleurs d'assez forte taille de conserver pour base de refuge un port où ils ne peuvent rentrer que dans des circonstances favorables de temps et de mer, avec beaucoup de précautions, en risquant échouages et avaries, *en risquant surtout d'être longtemps canonnés par tes unités qui les poursuivent.*

l'autre, la distance d'Ostende au front belge n'étant plus que de 18 kilomètres, l'ancien port de la Flandre occidentale *devient justiciable de l'artillerie à longue portée des Alliés.* Celle-ci est d'ailleurs intervenue déjà, affirment les relations anglaises, dans l'affaire du 24 avril; et si nous ne pouvons malheureusement nous flatter de posséder en ce moment des bouches à feu analogues à celles qui bombardent Paris (1), il est certain que nous en avons déjà dont le projectile peut franchir les 38 kilomètres qui séparent Zeebrugge du front de bataille et pour qui ce n'est qu'un jeu d'atteindre avec une justesse suffisante les points que leur désigneront à Ostende les appareils aériens chargés du réglage du tir.

Voilà donc les mouvemens de ce port très contrariés, si le bombardement acquiert quelque intensité. Et nous ne parlons que des canons mis en batterie à terre. A ceux-ci peuvent se joindre les bouches à feu des monitors circulant au milieu des bancs qui s'étendent en vagues parallèles au large de Dunkerque, de la Panne, de Nieuport même et que séparent des « fosses » où l'on trouve 6 à 10 mètres au moins, au bas de l'eau. Enfin il faut faire état des avions et hydravions dont les *raids* devront se succéder d'une manière aussi continue que possible. Dans de telles conditions, il n'est pas probable que le port d'Ostende retrouve l'activité qu'il avait avant le coup de main du 23 avril.

Le bénéfice est donc fort sensible. Mais c'est évidemment à la condition que le chenal de Zeebrugge ne soit pas trop tôt déblayé. A la date du 29 avril, on nous fait connaître, de Hollande, que les travaux de démolition des carcasses coulées sont entrepris déjà, ce qui ne surprendra pas ceux qui connaissent l'activité des Allemands et la promptitude de leurs décisions. Il est donc intéressant pour les Alliés d'entraver par tous les moyens possibles ce travail de restauration et il est clair qu'on n'aurait, — au point de vue purement matériel, dont il

(1) Il a paru dans la presse quotidienne, il y a un mois environ, une lettre fort intéressante d'un officier de l'ancienne artillerie de marine (aujourd'hui artillerie coloniale) qui rappelle que de longues expériences furent faites chez nous, il y a un quart de siècle environ, avec un canon de 164,7 (type de la marine) d'une longueur de 80 calibres. Il s'agissait d'exécuter toutes les recherches nécessaires pour la mise en service définitive de la poudre B. Mais comme en ce qui touche les combats sur mer, les portées considérables n'offrent pas d'intérêt pratique, *on s'abstint de toute expérience à ce sujet.*

ne faut certes pas faire fi, — gagné que peu de chose si, dans quelques semaines, aucune trace ne subsistait du brillant coup de main dont nous étudions les résultats.

Par tous les moyens possibles, viens-je de dire... Mais lesquels ?

Si l'on admet, — et c'est l'évidence même, — que le meilleur moyen reste le bombardement de l'avant-port, à la condition classique *que le bombardement soit intense et continu*, on est conduit à se demander si les Alliés sont, à cet effet, outillés d'une manière suffisante. J'ignore et je veux ignorer le nombre de monitors dont les Anglais disposent et auxquels, sans doute, pourraient se joindre des monitors américains. Soyons assurés du moins qu'il n'y en a pas assez. Je n'ai pas cessé, depuis trois ans, de dire que la guerre maritime se résoudrait en guerre de côtes et qu'il fallait créer le matériel indispensable à la poursuite de celle-ci. Je serais surpris d'avoir été écouté. Mais il en est temps encore, sinon pour la suite immédiate du coup de main de Zeebrugge, du moins pour les opérations que ce beau début permet de prévoir. Tant y a qu'on peut toujours user jusqu'à la dernière limite de ce que l'on a, sauf à organiser des ravitaillemens à la mer, en munitions et en combustible.

Enfin il faut multiplier le nombre des appareils aériens agissant d'ordinaire sur cette côte des Flandres. Certains organes de la presse quotidienne répètent constamment : « Des avions! des avions!... » L'objurgation est pressante, mais le conseil est bon. Ne nous lassons pas de répéter qu'on n'en aura jamais assez, de ces précieux engins de tir vertical pour mettre à mal les canons de côte des Allemands.

Ce n'est pas encore tout, et puisque l'occasion s'en présente ici, je prends la liberté de faire une suggestion que je crois nouvelle, encore qu'elle me hante depuis longtemps, s'appuyant sur les souvenirs de l'époque où, commandant la défense mobile maritime de Dunkerque, je proposais de compléter la défense de ce grand port, en élevant un *fort en mer* sur l'un des bancs qui « découvrent » normalement à mer basse, à 2 000 ou 3 000 mètres de son front fortifié.

De quoi s'agit-il, en regardant de haut les opérations à entreprendre sur cette côte des Flandres ?

Il s'agit d'un siège régulier, du siège d'une place qui se réduit à une longue courtine de 50 kilomètres. Cette courtine

a pourtant deux bastions. J'entends par là qu'elle est protégée à ses deux extrémités, à celle de l'Est par la neutralité des eaux hollandaises qui ne permettent pas de prendre « par égrénement » le chapelet de ses ouvrages à partir de Knocke, à celle de l'Ouest par cet enchevêtrement des bancs de Flandre qui rend difficile les mouvemens des vaisseaux sans gêner suffisamment ceux des petites unités.

Eh bien! ne serait-il pas singulièrement avantageux de se servir justement de ces bancs pour entamer, contre la courtine flamande, de véritables travaux d'approche, analogues à ceux de la guerre de siège, telle qu'on la pratiquait sur notre front avant la grande offensive allemande?

Ces bancs « découvrent » à mer basse, je le répète, du moins affleurent-ils. Et s'ils s'enfoncent un peu en s'approchant d'Ostende, leur ligne de crête, adoucie en dos d'âne, ne tombe pas au-dessous de 1 mètre, en général. Il est donc parfaitement possible de les utiliser comme assises, — le sable en est assez résistant, — d'ouvrages qui, s'appuyant progressivement les uns sur les autres, s'approcheraient d'Ostende et en commanderaient la sortie par le Nord-Ouest, tandis que la grosse artillerie de Nieuport battrait la place par l'Ouest-Sud-Ouest, les monitors et les appareils aériens brochant sur le tout (1).

Nul doute qu'avec une telle accumulation de moyens on arriverait non seulement à empêcher tous mouvemens de navires, mais à rendre le port intenable et même à en ruiner les défenses au point que la prise de possession de la ville deviendrait possible, opération dont il est aisé d'entrevoir les conséquences.

Mais, je ne crains pas de le dire, pour sérieuses qu'elles fussent, ces conséquences ne me paraîtraient pas encore suffisantes à côté des espoirs que fait naître dans mon esprit le remarquable coup de vigueur de la marine britannique dans la nuit et la matinée du 23 avril.

Non, ce n'est pas seulement, désormais, la côte belge qu'il

(1) Je ne donne ici que le « schéma », à peine tracé, de la proposition. Je dois dire qu'en 1899-1900, quand je commandais à Dunkerque, le chef de service des Ponts et Chaussées considérait comme parfaitement réalisable l'entreprise de la construction d'*un fort en mer* au large du port. N'en disons pas plus pour le moment. J'ajoute toutefois que, si l'on estimait le procédé trop difficile ou trop long (la guerre ne sera cependant pas finie « dans trois mois, » comme on le dit depuis quatre ans bientôt...), il resterait celui *d'échouer à demeure*, sur ces crêtes de bancs, certains vieux gardes-côtes cuirassés qui joueraient fort bien le rôle de « forts en mer. »

faut viser, c'est la côte allemande, la vraie côte allemande, celle qui se croit, bien à tort, invulnérable et qui, au demeurant, *ne peut pas être partout* aussi bien défendue que le littoral belge, auquel, pour tant de motifs militaires, politiques, économiques, nos adversaires tiennent avec un entêtement obstiné.

J'ai déjà discrètement indiqué les points particulièrement attaquables de cette côte; j'ai discuté les avantages de cette offensive et les méthodes qu'il conviendrait d'employer en vue de réduire des défenses qui ne sont pas, — on vient de le voir, — et qui ne seront jamais assez redoutables pour arrêter de vaillans hommes bien conduits, bien appuyés par la plus puissante force navale du monde et suivant, avec une intelligente ténacité, des plans bien étudiés, bien mûris...

Dans ces grandes entreprises, comme dans le coup de main du 23 avril, on peut compter sur le succès, sur un succès plus complet même, un succès « intégral, » puisque l'on aura justement, avec la confiance que donne une première victoire, l'avantage d'une expérience précieuse sur beaucoup de points jusqu'ici sujets de controverses.

Portons donc plus loin nos vues! Sachons voir grand pour voir vraiment juste! Les événemens actuels, les plus formidables qui se soient déroulés depuis de longs siècles, exigent de nos intelligences les concepts les plus hauts, les plus étendus, en même temps que, de nos âmes, la ferme acceptation de certains sacrifices, le renoncement généreux à des doctrines surannées, à des traditions particularistes qui se défendent avec vigueur, mais qui n'en sont pas moins dangereuses...

Et enfin, sachons vouloir, sachons oser! L'Allemand ne l'emporte sur nous, — quelquefois, — que par l'audace de ses attaques, d'autant plus violentes et hardies que sa situation, au fond, lui apparaît moins rassurante. L'histoire de toutes les guerres du passé prouve qu'attaqué à son tour et surtout là où il ne s'y attend pas, il se trouble, il hésite, il se déconcerte. Eh bien! Assaillons-le donc, assaillons-le sur les fronts actuels, d'abord, pour l'occuper partout; mais ensuite, après la préparation convenable, assaillons-le sur le front Nord qu'il feint de croire intangible, *assaillons-le chez lui!...*

Amiral DEGOUY.

UN POÈTE SERBE

MILOUTINE BOÏTCH

En l'automne 1916, alors que la catastrophe serbe jetait dans le sein généreux de la France, les restes d'une jeunesse échappée aux hécatombes et au joug de la cynique Germanie, nos lycées, nos collèges, nos familles accueillirent, en un unanime élan, les milliers d'exilés.

L'amour de la justice qui vit en nos âmes latines s'était indigné de voir peser, sur la petite contrée à l'histoire glorieuse, une force brutale. Son rêve tenace de liberté, nous l'avions fait nôtre; tant de bravoure, persistante au milieu de tant de désastres, tant de misère hautaine et d'irréductible foi soutenues à travers les siècles d'une oppression sans cesse secouée, jamais rejetée, nous semblaient mériter la réalisation d'une unité nationale si héroïquement voulue.

Après cela, comment le désir ne serait-il pas né en nous de connaître l'âme de cette jeunesse slave, désormais si intimement mêlée à notre jeunesse française, telle qu'elle s'exprime dans les chants de ses poètes?

Ici encore la sympathie entre les deux nations apparaît clairement. Toute la pléiade des poètes serbes modernes se réclama de nos maîtres français : MM. Jean Skerlitch, Slobodan Jovanovitch, Bogdan Popovitch, suivaient le sillage de nos

classiques; M. Pakitch celui de nos parnassiens. M. Patrovich, M. Dućić, se révélaient ardens admirateurs de Baudelaire et de Verlaine, tandis que M. Doukitch, délicat poète philosophique, né dans cette Herzégovine qui est l'Alsace-Lorraine de la Serbie, marchait sur les traces jamais effacées de notre noble Sully Prudhomme.

Mais celui qui, après s'être le mieux assimilé l'esprit de la poésie française, reflète aujourd'hui avec le plus d'éclat dans son œuvre, l'âme aux multiples facettes de son peuple, n'est-ce pas ce jeune Miloutine Boïtch qui vient de mourir à Salonique, après avoir manifesté, dans les vingt-quatre années de sa courte existence, l'indomptable valeur militaire de sa race, un inextinguible amour du beau, une haute culture, et tous les raffinemens de l'intelligence?

***

La vie de Boïtch? Elle peut tenir en peu de mots. C'est, vers ses dix-huit ans, l'élan panthéiste d'une adolescence assoiffée de joie et de ferveur, de poésie et de gloire. Devant les yeux de Miloutine, la vie dansait les danses voluptueuses que Salomé dansait devant Hérode, et le désir du jeune homme se jetait, avec la même ardeur, vers tous les plaisirs et vers toutes les peines auxquels elle le conviait :

« Au même instant, je souhaite mille choses contradictoires. Je voudrais me mêler au monde et cependant m'abriter dans la solitude... Je voudrais me trouver dangereusement aux prises avec le Destin ; pourtant, en le voyant venir à moi, je tombe anéanti. Je voudrais composer les mélodies les plus hardies de la matière, et aussi exhaler les hymnes les plus chastes du ciel enflammé par le mystique couchant... Je rêve de chanter le chant délicat des bouleaux qui gémissent, et le chant déchirant du vent qui siffle à travers les roseaux murmurans... Ma jeunesse demande à jaillir hors de mon âme, et, pour chasser de mon cœur cette douleur sans douleur, — j'appelle, j'implore la souffrance. »

Puis c'est le cri de la passion d'amour : « folle, chaude et dangereuse ; » celle dont le baiser « épuise les forces des profondeurs de l'âme, » et, sous l'influence de laquelle « on donnerait tout l'avenir pour une minute présente d'éphémère joie. » Qu'importe au poète le juste ou l'injuste? Sa religion

est la religion de l'amour; il fait de la volupté son unique reine; il se rit de l'enfer et du ciel; avec Baudelaire, il veut plonger ses yeux « dans les yeux fixes des satyresses et des nixes. »

Mais la haute culture intellectuelle de Miloutine, abreuvée aux meilleures sources, sa passion de l'étude, son érudition, devaient avoir vite raison d'une fougue sensuelle exagérée, le ramener vers le travail et vers l'art, ses véritables amours. L'instinct de Boïtch le poussait vers la littérature. Il excellait en chimie, en sciences naturelles, en mathématiques, voire en philosophie; cependant, il sentait que son vrai domaine était la poésie, et il lui semblait que là seulement il pourrait jeter un cri personnel.

« Un soir, j'ai vu les corbeaux voler sans bruit, sans but, tous noirs dans la nuit noire, tous pareils. L'un d'eux murmurait une terrifiante histoire : « Qu'il est affreux, disait-il, d'être « semblable aux autres : tous ceux qui m'entourent volent vers « les filets du silence, vers les rêts du néant. » Soudain, un cri de passion perça la nuit : à tire-d'aile, poussant un croassement souverain, un grand corbeau arrivait. Alors, d'un seul élan, le vol errant suivit docilement l'animateur qui, conscient de sa force, menait au but ses frères silencieux, tous pareils, tous noirs dans la nuit noire. Et je frémis jusqu'à l'âme : ce soir-là, la volonté de puissance naquit en moi (1). »

Dès 1912, aux premiers échos de la guerre balkanique qui éclatait, Boïtch, âgé de vingt ans, sentit son cœur s'emplir d'un patriotique émoi :

« ... Qui a dit de nous, enfans du siècle, que nous sommes indignes de notre histoire? Celui qui a parlé ainsi en a menti, ô ma bonne Patrie! Nous t'aimons, notre Mère, et nous savons que tes champs, tes fleurs, tes roches n'ont inspiré à personne, avant nous, un amour conscient. Aujourd'hui, au moment de la lutte suprême, bien que l'auréole des haïdoucks anciens ne couronne plus nos fronts, nous donnerons notre vie pour toi en sachant le prix de ce que nous t'offrons, ô Patrie, et pourquoi nous faisons le sacrifice. »

En attendant, Miloutine compose un acte héroïque tout en relief, *l'Automne d'un Roi*, suivi de ce *Mariage d'Ouroche* (2),

(1) Miloutine Boïtch, *les Corbeaux*.
(2) *Id.*, *ibid.*, *le Mariage d'Ouroche*, drame en trois actes, en vers.

tragédie historique qui paraît avoir innové, en Serbie, le drame patriotique moderne. La tragédie se passe au XIV[e] siècle. Le tsar Douchan, souverain d'à peu près toute la péninsule balkanique, régnait non seulement sur les Serbes, mais encore sur les Grecs, sur les Roumains et sur les Albanais. Boïtch dresse la figure magnifique du Tsar tout-puissant : sa taille dépasse d'une coudée celle des hommes de l'empire, ses cheveux sont couleur de cuivre, son nez est en bec d'aigle, ses prunelles énergiques sont couleur de la mer; son âme courageuse est forte, son cœur est gonflé des plus grandes ambitions, son cerveau est hanté des plus hauts rêves. Le plus audacieux, le plus inespéré de ces rêves-là allait-il se réaliser pour le tsar Douchan? Cette magnifique Byzance, si fiévreusement convoitée, allait-elle tomber comme un fruit mûr, dans sa main royale? Allait-il la posséder sans coup férir? Le fait est que, déchirés de dissensions, écrasés de soucis, minés de toutes les façons, Paléologue et Cantacuzène, les empereurs décadens de « la cité gardée de Dieu, » appelaient imprudemment à la rescousse le tsar Douchan dont le cœur exulte :

... « Byzance! Ce rubis de sang, cette pierre d'autel, demande à être sertie dans l'or de ma bague! Elle implore mon aide! Elle appelle à son secours ma sagesse et le sceau de ma force... »

Mais la Mort, qui est également près de l'homme humble et puissant, gaillard ou malade, dans le repos ou dans la bataille, la Mort, rompant le train d'une si belle victoire, délogea celui qui formait ces vastes projets, et dont l'orgueil s'écriait déjà :

... « C'est moi! Moi, que le Seigneur a élu pour sauver la Ville chrétienne! »

Le sceptre de Douchan tombait dans les mains débiles du fils du Titan, de l'enfantin Aiglon serbe, Ouroche le faible, neurasthénique chanteur de litanies, misérable philosophe nihiliste :

... « Oh! que l'effort humain est vain! Les tours d'acier se changent en cendre grise. Seul le vent souffle au-dessus des cimetières et le désert ensommeillé règne sur la vanité. On naît pour mourir : ô vérité simple. Tout est poussière et néant : à quoi bon les batailles? Laissons les tigres lamper le sang! Le Seigneur nous a créés pour lui chanter des hymnes. C'est dans la paix et le silence que consiste la sagesse (1). »

(1) M. Boïtch, *le Mariage d'Ouroche*.

Fort de cette sagesse-là, ce « défaitiste » d'antan devait abandonner aux hordes barbares des Turcs d'Asie, non seulement la magnifique capitale médiévale de l'Orient chrétien, mais encore la plus grande partie de cette vaste Serbie du XIVe siècle qu'avait gouvernée le tsar Douchan.

Aujourd'hui, comme alors, les Serbes laisseraient-ils la précieuse proie tomber aux mains des incivilisables barbares? La terre toute petite à présent et d'autant plus chère de la patrie serait-elle livrée? Non. La Serbie arme son cœur et son bras pour la victoire. Les hommes valides sortent des demeures, quittent le repos vil; les cités sont désertées. Les âmes hautes se parent de beauté; les fronts purs s'illuminent de noblesse. Et voici : le ciel natal s'étend comme un ferme regard sur la nation serbe; les oliviers semblent des femmes, aux vêtemens sombres, agenouillées en prière sur les âpres collines; les harmonies des fleuves, des monts, des champs accompagnent tout un peuple courant à son destin, s'élançant vers la mort, sans jeter un regard en arrière. Les bataillons se suivent, canons aux gueules d'acier encore muettes, chevaux piaffans, drapeaux flottans. Le soleil rayonne sur les jeunes fronts, réchauffe les jeunes poitrines, fulgure sur les armes fourbies. Partout, au passage, les épouses courageuses aux yeux fiévreux, les mères intrépides aux anxieux visages, acclament les batteries slaves.

Le premier coup de canon a grondé ; le tonnerre a répondu au tonnerre; la dure phalange s'est jetée au combat; les actes sublimes éclatent. L'assaut de l'ennemi colossal a été reçu. Le sol est rasé; les jeunes corps gisent; hissé encore sur une aiguille de roche, le drapeau pend en loques sacrées. Mais la volonté se fortifie dans la douleur; l'ardeur la plus grande sort des plus grands maux; les survivans se rallient d'une seule voix, ils crient vengeance : « Lutter jusqu'à la Victoire! O Victoire! Nous ne voulons plus que toi! Nous n'aimons plus que toi, ô Victoire! »

* * *

Hélas! Cette victoire, blanche Vila tant invoquée par la voix des Serbes, ne devait poser qu'une heure, sur le gonfalon de ses fidèles, ses ailes frémissantes. Après le prodigieux combat de Kolubura, alors que les héros, aux noms jusque-là obscurs, eussent dû être soudain couronnés du laurier marié

aux palmes, alors que tout espoir glorieux était promis, le Bulgare félon, immortel ennemi de la race, lâchement trahissait ses frères.

Mêlé à la lutte sauvage, Miloutine Boïtch combattait avec les siens, désespérément. Il vit l'ennemi innombrable passer les gués, s'emparer des monts et des plaines, occuper les bourgs et les villages. Il vit les cités périr, les dômes des temples s'écrouler, « les incendies planer au-dessus des moissons. » Sous ses yeux, la torche furibonde mettait le feu à Semendria la Royale, à Belgrade la Blanche : de toutes parts, les autels brûlaient, les foyers brûlaient. On percevait les sanglots des femmes que l'envahisseur entraînait aux infâmes orgies, les hurlemens des vieillards à qui l'on crevait les yeux, les cris plaintifs que les enfans poussaient sous la pointe des baïonnettes. Un peuple, tout entier, gémissait, « trempant de larmes ses lourdes chaînes. »

Alors, la haine tenace, éveillée aux cœurs des siens, Miloutine Boïtch l'exalta : il voulut qu'elle devînt leur nourriture, leur pain, leur eau, leur moelle, leur raison de vivre encore :

« Souvenez-vous! Que les jeunes mères arrachent de leur sein aride l'enfant exsangue pour saisir, elles aussi, la hache et le couteau! Que les femmes fixent la crosse des fusils contre leur joue pâle! Que les vierges se défendent un pistolet dans chaque main! O Serbie! ne pleure plus à genoux! Relève-toi, bondis! Toutes les mains qui ont semé ce blé qui tremble déjà, pour d'autres, dans nos sillons, vont brandir le glaive vengeur! O Serbie! Reprends tes champs et tes chaumières, tes bourgs et tes cités, tes autels et tes foyers! Reprends, ô Serbie, la maîtrise de ton Destin!... »

Mais, quelle digue efficace les malheureux Serbes pouvaient-ils opposer désormais à la masse submergeante des hordes bulgaro-germaines? La Save et la Drina, aux forts courans, étaient changés en fleuves de sang; le large Danube, devenu monstrueux charnier, ne charriait plus que des cadavres. Qu'espérer sinon, au milieu d'inénarrables souffrances, l'exode de tout un peuple, de mont en mont, de plaine en plaine, de fleuve en fleuve, à travers les neiges de l'Albanie?

... « Comme des âmes maudites qui errent par le monde, sans abri, sans famille, fiers pourtant, nous attendons, intrépides, de nouveaux cimetières. Pendant des siècles, nous avons

versé notre sang; les plaines d'Angora en sont vermeilles et les gorges du Carso en sont abreuvées... Nous semons nos os à tous les vents, et de toutes parts les corbeaux s'envolent de nos cadavres... Nos foyers antiques s'éteignent, gris de cendre, ils nous adressent de muets appels. Nous y avons laissé des morts-vivans. Et nous, tel Ahasverus damné par Jéhovah, nous parcourons les plaines qui se déroulent, immenses. L'Univers entier devient notre champ pour la semence de l'Honneur qui aspire au soleil... Seigneur! Ce châtiment n'aura-t-il jamais de fin? (1) »

* * *

Pour Boïtch, survivre à la gloire de sa patrie apparaissait comme le plus sombre des châtimens. D'autre part, sa santé délicate, compromise par la Retraite terrible, résistait mal au dur climat de Salonique. Mais si le soldat poète n'avait plus la force de combattre, sa main défaillante pouvait encore semer le bon grain pour d'autres récoltes. Entre deux accès de la fièvre qui le minait et le terrassait tour à tour, Miloutine composait l'Ode ample, au vol puissant : sa mourante voix chantait les héros, et la liberté qui vit dans la lumière, l'espoir que les souffrances d'aujourd'hui seraient changées en joie pour les hommes futurs et la gloire de s'immoler pour la justice. Les strophes des poèmes palpitaient comme les ailes qui s'élèvent vers le ciel, resplendissaient comme un voile qui s'enflamme, s'apaisaient en divines litanies, s'inclinaient avec ferveur sur les morts bienheureux tombés pour la Patrie :

« Halte là, puissans navires! Arrêtez vos gouvernails!... Je chante, en cette nuit funèbre, un sublime *Requiem* sur ces eaux sacrées... Au fond de la mer s'étend le cimetière de nos braves couchés frère contre frère, Prométhées de l'espérance, Apôtres de la douleur... Ne sentez-vous pas comme la mer glisse doucement pour ne pas troubler leur saint repos? Puissans navires, voilez vos clairons. Que vos vigies, en grande tenue, chantent les prières, car les siècles passeront comme l'écume s'évanouit sur la mer, mais ces eaux, où fut enseveli le terrible mystère de l'Épopée, ces eaux seront le berceau des légendes futures. La joie éphémère de plus d'une génération est ensevelie là, dans

(1) Miloutine Boïtch, *les Semeurs*.

l'ombre des flots, entre le sein de la terre et la voûte céleste. Puissans navires, éteignez les flambeaux, laissez reposer les avirons et, après les prières funèbres, fuyez, pieux, sans bruit, dans la nuit sombre : il faut que nos morts glorieux entendent la clameur des combats et se réjouissent des cris de victoire des nôtres qui s'élancent, sous les ailes de la Gloire, sur les champs vermeils de sang. Dans le silence, chantez un *Requiem* sans paroles, sans soupirs, sans larmes : mêlez au parfum de l'encens l'odeur de la poudre en écoutant raisonner le bruit lointain de nos canons (1). »

***

Ainsi, tenant encore entre ses mains la lyre d'Orphée, Miloutine Boïtch se meurt dans l'Hellade sacrée, au bord de la mer des sirènes. La brise du printemps lui apporte le parfum délicat des vignes en fleurs et des oléandres, mêlé à l'âpre odeur de la neige des monts. Alors, dans les prés fleuris des premières violettes, il voit glisser l'imprécise image, la forme légère de la vierge qu'il aime. Il se souvient :

... « Jamais je n'oublierai, même dans le sommeil de la mort, le matin d'hiver où tes chers yeux, baignés de pleurs, ont lu dans mes yeux ardens mon profond amour. Longtemps tu as plongé ton enfantin regard dans le mien afin de lire ma sincérité jusqu'au tréfonds de mon âme. Ces yeux, autrefois dédaigneux et fiers, je les ai vus prier, graves, dans le silence troublé seulement par le murmure des genévriers aux baies odorantes, tandis que se taisait, au loin, le flot infatigable de la mer... »

Aujourd'hui sous la roche où le flot de cette mer se brise, apportant les éternelles questions aux éternelles réponses, repose celui qui savait comment l'homme pur rit devant le danger, et comment il accomplit dans la tempête l'œuvre austère ; comment le poète tresse des couronnes après les batailles, et comment son chant allume pour toujours, dans ce triste monde, une Beauté nouvelle.

JEAN DORNIS.

(1) Miloutine Boïtch, *le Tombeau bleu*. — Pour la biographie de Miloutine Boïtch, ainsi que pour les traductions de ses poèmes, nous devons des renseignemens précieux à M. Alexandre Arnautovich, auteur lui-même d'une série de beaux travaux sur la Serbie et sur la littérature serbe.

LES
BATAILLES DE LA SOMME

III (1)

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE 1918
(21 MARS-10 AVRIL)

XI

La bataille de la Somme, à partir d'octobre 1916, s'éteint. Il y a encore une grande attaque alliée au début du mois. Le 7, les Français, après une violente préparation d'artillerie, avaient attaqué le front Lesbœufs-Bouchavesnes à six heures trente du soir. D'après les récits allemands, l'attaque fut arrêtée aux deux ailes par l'artillerie, tandis qu'au centre, entre la ferme de Frégicourt et Morval, les Français abordaient la ligne ennemie, d'où ils étaient rejetés. Au Sud de ce front d'attaque, de Péronne à Berny, l'affaire se borna à un bombardement. Mais plus à droite encore, sur l'angle Boven-Vermandovillers-Chaulnes, une autre attaque française se déclenchait. Là encore, elle aurait été arrêtée aux deux flancs par le barrage, tandis qu'au centre, les assaillans en venaient aux mains avec les Silésiens, qui les repoussaient. Sans incriminer la bonne foi de l'ennemi, il faut remarquer que, dans toute bataille à objectif limité, le défenseur est par définition sujet à croire qu'il a arrêté l'assaillant aux deux flancs, c'est-à-dire là où précisément,

(1) Voyez la *Revue* des 15 et 1er mai, et les cartes dans ces deux livraisons.

d'après les plans, l'assaillant ne devait pas progresser. Pendant toute la bataille des Flandres, dans l'automne de 1917, les Allemands sont tombés dans cette erreur. Au centre, ils ont eu l'impression d'arrêter une attaque qui s'arrêtait d'elle-même. Il semble en avoir été ainsi le 8 octobre 1916. Le communiqué français nous dit que les troupes ont atteint brillamment leurs objectifs. « Notre ligne a été portée à 1 200 mètres au Nord-Est de Morval. Elle couronne les pentes Ouest de la croupe de Sailly-Saillisel, toute la route de Bapaume à 200 mètres environ de l'entrée de Sailly, et borde les lisières Ouest et Sud-Ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast d'où elle se dirige sur la cote 130 au Sud de Bouchavesnes. »

L'affaire reprit le 9 et dura jusqu'au 13. Cette fois encore, il y eut deux fronts d'attaque : au Nord de la Somme, la lutte s'étendit de Courcelette au bois de Saint-Pierre-Vaast; au Sud de la Somme, de Fresnes à Chaulnes. Le choc principal eut lieu le 12. Ce jour-là, une attaque d'ensemble eut lieu de Courcelette jusqu'au Sud-Est de Bouchavesnes, avec combat violent au Sars, à Gueudecourt, à Lesbœufs, à Sailly, au bois de Saint-Pierre-Vaast. D'après les récits allemands, le combat aurait été particulièrement violent à Sailly. L'assaut y aurait été précédé le 11 d'un bombardement violent, encore accru le 12 au matin. Les communications allemandes, les défilemens auraient été inondés de gaz ; les localités auraient été arrosées d'obus incendiaires. A midi, les troupes françaises et britanniques seraient parties à l'assaut en masses de six à dix vagues, les officiers à cheval. Un combat acharné aurait suivi. A Gueudecourt, la 6e division allemande, une division d'élite, aurait dû abandonner ses lignes, se défendre dans des trous d'obus et exécuter ensuite un retour offensif. Le 13, les attaques alliées auraient décru, leur principal effort se portant sur Sailly, le bois de Saint-Pierre-Vaast et l'Est de Bouchavesnes, et aboutissant à de violens corps à corps. Enfin le 15, les Français occupaient la partie du village de Sailly qui est à l'Ouest de la route de Bapaume. Un autre îlot fut conquis le 16. Le reste du village, avec les croupes Nord-Est et Sud, fut enlevé le 18. L'intérêt de cette conquête était d'enlever à l'ennemi ses observatoires sur la cuvette de Combles et sur le vallon entre le bois des Bouleaux et Morval. Au Sud de la Somme, le 14, l'aile droite française enleva d'une part la première ligne allemande sur un front de 2 kilomètres à l'Est de

Belloy, et d'autre part emporta au Nord-Est d'Ablaincourt le hameau de Genermont et la sucrerie, en faisant 1 100 prisonniers. Ajoutez une heureuse opération le 18 entre la Maisonnette et Biaches. Ce sont les dernières convulsions de la bataille de la Somme, qui est réellement finie au milieu d'octobre. Tous les témoins s'accordent à dire que l'inclémence du temps fut la cause de l'arrêt. Le terrain était impraticable. Cette boue de la Somme ne ressemble ni au mortier blanchâtre et collant de la Champagne, ni au matelas glissant des Flandres. Elle forme des étangs incertains, de profondeur inconnue, où il est très difficile d'avancer. Si l'automne avait été sec, le destin de la guerre aurait peut-être changé. Les témoignages s'accordent également à représenter les troupes allemandes, à la fin de cette bataille, comme extrêmement démoralisées. On ne peut donc pas dire que le système des offensives limitées, indéfiniment renouvelées, dont elle est le type, doive être condamné. Il s'en est fallu de très peu qu'il ne donnât des résultats décisifs.

La bataille de la Somme achevée, Sir Douglas Haig reporta son effort sur sa gauche, et commença un bombardement méthodique des positions allemandes de l'Ancre, destiné à les rendre intenables. Il réussit ainsi dans le courant de novembre à en enlever une sensible partie : le 13 novembre, Saint-Pierre-Divier et Beaumont-Hamel; le 14, Beaucourt. Du 13 au 19 novembre les troupes britanniques faisaient 7 000 prisonniers.

A la fin de 1916 le front passait à l'Est d'Hébuterne, à l'Est de Beaumont-Hamel, franchissant l'Ancre à l'Est de Grandcourt, coupait la route d'Albert à Bapaume entre le Sars et la butte de Warlencourt, laissait aux Alliés Gueudecourt et Lesbœufs, puis Sailly-Saillisel dont il bordait les lisières Nord et Est. Il suivait la lisière occidentale du bois de Saint-Pierre-Vaast, coupait Rancourt, laissait largement Bouchavesnes aux Alliés, et passait la Somme à l'Est de la péninsule d'Omiécourt. Sur la rive gauche il laissait Biaches aux Alliés, coupait en deux le plateau de la Maisonnette, couvrait Barleux qui restait aux Allemands, ainsi que Berny et Chaulnes. De là il décrivait un grand arc de cercle autour de Roye, laissant aux Allemands Fouquescourt, Parvillers, une moitié de l'Échelle-Saint-Aurin, Beuvraignes et Lassigny, et passait le canal de l'Oise au Sud de Ribécourt.

Il était évident que la bataille recommencerait au printemps. Les Allemands préférèrent ne pas attendre le choc, et ils cédèrent une large bande de terrain, en se repliant sur une ligne Est d'Arras-Bullecourt-Ouest de Marcoing-Saint-Quentin, puissamment fortifiée à l'avance. Cette ligne a reçu des Alliés le nom de ligne Hindenburg. Par endroits, les Allemands tinrent à l'Ouest, sur une position avancée. En d'autres endroits, par exemple à Bullecourt, la ligne Hindenburg fut emportée. J'ai pu, comme plusieurs de mes camarades, la visiter dans ces endroits. Elle n'est point partout pareille à elle même. Dans le secteur de Cambrai, il n'y avait pas moins de cinq lignes, depuis la ligne avancée qui était poussée en fond de vallée, jusqu'à la ligne de soutien qui était à contre-pente, derrière la crête qui surplombait cette vallée. Dans la région de Bullecourt, il y avait, autant que j'ai pu voir, deux lignes. La première, la principale, était une espèce de monument égyptien, en béton armé, avec des fortins, qui fournissaient des observatoires et des postes de mitrailleuses. Entre ces fortins s'ouvraient des descentes coffrées qui menaient à un premier étage d'abris, puis à un second étage. Ces galeries souterraines communiquaient par des sapes profondes à l'arrière avec la seconde ligne, à l'avant avec des blockhaus à mitrailleuses, qui formaient position avancée, et qui étaient noyés dans un océan de fils de fer.

Les Allemands ayant cédé le terrain sur la Somme, les offensives alliées en 1917 durent se reporter à gauche et à droite, d'une part sur la crête de Vimy, d'autre part sur le Chemin des Dames. Puis dans l'été de 1917, Sir Douglas Haig reporta son effort dans le Nord : la IIe et la Ve armée britannique conquirent le cercle de collines qui entoure Ypres. L'ennemi fut rejeté de ces hauteurs dans les plaines situées à leur pied oriental où il passa l'hiver. Enfin le 20 novembre, une offensive déclenchée par surprise, devant Cambrai, par la IIIe armée, faillit amener des résultats très importans. Nos alliés s'emparèrent du bois Bourlon, d'où ils voyaient à revers les positions de Quéant. La situation était intenable pour l'ennemi, et il est vraisemblable que si ce succès avait pu être maintenu, les lignes allemandes auraient du être profondément modifiées. Il ne le fut pas. Nos alliés formaient une poche, dont les Allemands, le 30 novembre, attaquèrent le flanc droit. La ligne

dut être ramenée en arrière, tout en conservant des avantages de terrain assez importans.

XII

Cependant, le bruit se répandait que l'ennemi prendrait l'offensive au printemps. Les travaux qu'il exécutait ne laissaient guère de doute à cet égard. Ils faisaient penser que l'attaque aurait lieu sur le front de la IIIe armée, dans le secteur de Cambrai, et qu'elle atteindrait pareillement la Ve, qui, ayant quitté les Flandres, était venue prendre la droite de la IIIe, entre Gouzeaucourt et Barisis, où elle se liait avec les Français. Des documens surpris permettaient de penser que cette offensive était préparée pour le 1er mars 1918.

Elle se déclencha le 21 mars, contre l'une et l'autre armée, sur un front de 80 kilomètres, entre la Scarpe au Nord et l'Oise au Sud.

Pour cet effort, les Allemands, conformément à leurs habitudes, avaient créé deux armées nouvelles. Ces deux armées, la XVIIe au Nord, sous les ordres du général Otto von Below, et la XVIIIe au Sud, sous les ordres du général von Hutier, étaient venues encadrer la IIe, aux ordres du général von Marwitz, qui tenait normalement le secteur. La XVIIe armée comprenait, du Nord au Sud, les six groupes von Stein (ancien IIIe corps bavarois), von Fasbender (ancien Ier bavarois de réserve, von Borne (ancien XVIIIe corps), von Kühm (ancien XIe corps), von Lindequist (ancien XIVe corps de réserve) et von Grunert. La IIe armée comprenait quatre groupes : von Staebs, von Kathen, von Gontard et von Hofacher. La XVIIe armée comprenait également quatre groupes, von Luthwitz, von Atinger, von Webern, et von Conta.

A la fin de janvier, une instruction du grand quartier général allemand fixa les principes à suivre. Ces principes étaient au nombre de quatre. Tout d'abord, on écartait l'idée que les divisions pourraient être relevées après un jour de combat. « Au contraire, étant bien conduites, elles doivent être ménagées de façon à poursuivre l'offensive pendant plusieurs jours et à exécuter ainsi une avance considérable. » Ceci est l'application de ce qu'on avait vu en Italie pendant cette offensive d'octobre 1917, qui est, à tant de points de vue, une répétition

générale de l'offensive actuelle. Les divisions de choc étaient restées très longtemps en ligne et avaient marché sur une profondeur dépassant une centaine de kilomètres. On comptait à la fin de janvier appliquer la même méthode en France. Toutefois, on a dû changer d'avis par la suite. Nous verrons en effet qu'on a adopté une tactique tout à fait différente, en progressant par un jeu de divisions qui se doublaient réciproquement.

Le second point de l'instruction est particulièrement important. Il porte que, même dans le cas d'opérations de seconde grandeur, l'offensive doit toujours pénétrer en profondeur jusqu'à 8 kilomètres ou davantage, de façon à dépasser les positions de l'artillerie ennemie. Pour cela, il faut que le commandement fasse sentir son action non pas seulement au moment où l'action s'engage, mais pendant toute sa durée. Il y a là, au point de vue tactique, un point essentiel. Le succès, dit l'instruction, n'est pas dû seulement à un bon engagement des troupes et à l'exécution méthodique de l'attaque, mais à une conduite habile du commandement supérieur et subalterne, pendant l'attaque, selon la situation tactique du moment.

« Notre attaque, dit encore le document, doit, de ce point de vue, différer essentiellement des attaques entreprises jusqu'ici par les armées britanniques. Les Britanniques se fiaient à l'efficacité de leur barrage d'artillerie, habilement exécuté, mais rigide. Ce barrage devait porter en avant l'infanterie qui avançait sans aucun élan propre. Les chefs subalternes et à plus forte raison les chefs supérieurs cessaient d'avoir aucune influence ultérieure. » La conséquence de cette rigidité dans le mécanisme a été que, dans les diverses offensives britanniques, les succès tactiques initiaux, qui ont été souvent considérables (le quartier général allemand le reconnaît), n'ont pas été utilement exploités. « Cette étroitesse d'esprit dans la façon de comprendre le commandement et de conduire la bataille mènerait à la défaite. Il faut tout au contraire, à partir du moment où le barrage est levé, laisser la plus complète indépendance aux commandans des bataillons et des compagnies. » — On remarquera qu'en paraissant faire le procès aux méthodes alliées de 1917, les Allemands le font à leurs propres méthodes de 1916, devant Verdun. Ou plutôt, ils rouvrent une éternelle question, celle de l'indépendance à laisser ou à retirer aux commandans des petites unités. En

1870, cette indépendance était très large, et les Allemands s'en sont très mal trouvés. Ils avaient donc tendu à la réduire ; ils paraissent revenir maintenant à l'ancien système ; en fait, dans l'offensive d'Italie, on avait vu les petites unités, par un système très souple, se porter pendant la poursuite sur le point où elles menaçaient les flancs de l'ennemi, et changer sans cesse de direction. Les Allemands ont cherché à appliquer les mêmes principes dans la bataille actuelle. Pendant tout le temps de la poursuite, les unités qui trouvaient devant elles un point faible, une lacune dans le front britannique, l'indiquaient par des fusées, et aussitôt les unités voisines convergeaient d'elles-mêmes pour forcer ce point faible.

Quant au haut commandement, poursuit le document, c'est-à-dire quant aux chefs des divisions, des groupes et des armées, leur rôle consiste surtout à administrer l'économie des forces et l'emploi des réserves. La règle qu'ils doivent suivre est de ne pas jeter ces réserves sur les centres de résistance et sur les points forts de l'ennemi, autrement dit de ne pas renforcer l'attaque là où elle est arrêtée. C'est au contraire dans les secteurs où elle est encore en mouvement que les renforts doivent lui être envoyés, de façon à aider son progrès et à tourner ainsi les centres de résistance. Cette règle ne fait que répéter celles qui avaient été posées dès le printemps de 1915 par l'État-major français pour les batailles d'assaut. L'instruction insiste sur l'art d'engager les réserves au moment opportun. Ces réserves étant un véritable instrument de propulsion, il ne faut pas les engager trop tôt, ce qui risquerait d'arrêter l'attaque avant que la rupture soit faite (les premières instructions du maréchal Joffre en 1914 signalent ce défaut chez les Français); d'autre part, il faut les avoir toujours sous la main, de façon à empêcher un revers ou à exploiter un succès. Dans le même esprit, les états-majors doivent être avancés. Tous, même ceux des corps, seront sur le champ de bataille.

Le troisième principe rappelé par l'instruction est que le succès de toute rupture dépend de l'avance opportune de l'artillerie lourde et légère, ainsi que des minenwerfer légers. En fait, l'artillerie a marché avec les troupes. Enfin le quatrième principe n'est qu'un rappel de ce que nous avons vu dans le second : à savoir que l'artillerie doit par ses barrages préparer le chemin à l'infanterie après que celle-ci a pénétré

dans la première ligne ennemie; mais que c'est le mouvement de l'infanterie qui doit régler celui des barrages. Le dessein était évidemment d'éviter ces décollemens entre le barrage et l'infanterie, qui avaient été si funestes aux troupes britanniques dans certaines affaires des Flandres.

XIII

Les trois armées Below, Marwitz et Hutier formaient le 21 mars une masse de 61 divisions en ligne. Comment la concentration s'était-elle faite?

De ces divisions, 25 tenaient normalement le secteur. Les 36 autres avaient été rassemblées à l'arrière, dans une zone Mons-Maubeuge-Lille-Avesnes-Laon. D'où venaient-elles? Douze d'entre elles, prélevées sur toutes les parties du front, avaient été amenées par voie ferrée, et débarquées, du 6 février au 20 mars, sur des points variant de 16 à 64 kilomètres du front d'attaque. Les 24 autres, tirées des fronts voisins du front d'attaque, étaient venues par route.

Une fois arrivées dans leur zone de rassemblement, ces 36 divisions avaient été portées en avant, par des marches de nuit, afin de dissimuler le mouvement à l'adversaire; et elles étaient arrivées, soit en ligne, soit en soutien immédiat, dans la nuit du 20 au 21, c'est-à-dire dans la nuit même qui précéda l'attaque.

L'examen des prisonniers a appris certaines particularités. On sut ainsi que plusieurs des divisions qui devaient attaquer avaient été préalablement mises au repos pendant trois ou quatre semaines. Pendant ce repos, elles avaient fait des manœuvres par petites unités, par bataillon ou tout au plus par régiment. Il n'est pas question de manœuvres par division. L'artillerie divisionnaire s'entraînait également. Elle a dû ensuite être envoyée d'avance sur le terrain, car aucun des prisonniers ne l'a vue en marche. Les troupes du génie ont également devancé l'infanterie. C'est ainsi qu'un prisonnier raconte avoir devancé de quatorze jours sa division à Prouville (Est de Quéant) pour préparer à l'infanterie des abris profonds de dix mètres; celle-ci n'arriva que dans la nuit du 19 au 20. D'autres prisonniers parlent également d'abris profonds, aménagés à la hauteur des soutiens immédiats. Il y eut ainsi chez

l'ennemi un singulier mélange d'audace et de pruaence.

On a publié des extraits du journal tenu par un officier allemand de la 26e division, tué près d'Hébuterne le 6 avril. Ce journal nous fait assister pour ainsi dire aux préliminaires de l'action. Le 13 mars, à sept heures du soir, cet officier avait débarqué du train, avec son régiment, à Villers-Pommereuil. A huit heures du soir, il avait marché par Thulin et Quiévrain jusqu'à Onnaing, où il était arrivé à une heure du matin. Il était resté cantonné à Onnaing pendant quatre jours. Le 18, il fut mis au courant de la situation générale. Il apprit qu'il faisait partie de la XVIIe armée. Il ne savait pas le nom du commandant de l'armée [Otto von Below], mais le chef d'état-major était Krafft von Delmensingen, sous qui il avait combattu en Italie. La division faisait partie d'un groupe constitué par le IXe corps de réserve. De grandes masses de troupes devaient se porter en avant en trois armées. Des attaques devaient être lancées dans le saillant au Sud d'Arras, en trois points qui avaient reçu le nom de Michel Ier, Michel II, Michel III. On sait que Michel est le nom symbolique du soldat allemand. Le jour de l'attaque, que les Français appellent le jour J, était baptisé le jour Michel. L'attaque devait se faire face à l'Ouest en direction générale des ports de Boulogne et d'Abbeville, dans le dessein de séparer les Anglais des Français. Si la France est laissée à elle-même, elle en viendra promptement à un accommodement. Les coups doivent donc être dirigés contre les Anglais. L'action a été préparée si soigneusement que l'échec est pour ainsi dire impossible. Cependant il peut se faire que l'attaque soit arrêtée sur un point : on rompra immédiatement le combat sur ce point, et les troupes seront portées sur un autre secteur.

La 26e division active, dont faisait partie cet officier, composait avec la 26e de réserve et la 236e un groupe, dit groupe Mars qui, placé au Nord du groupe d'attaque Michel Ier, devait en couvrir le flanc droit, et recevoir les contre-offensives de l'adversaire. « Nous avons, poursuit le journal, une quantité colossale d'artillerie à notre disposition. Par exemple, dans notre division, dont deux régimens seulement sont en ligne, nous avons 68 batteries et plusieurs centaines de minenwerfer de différens calibres. » Il dit ailleurs : « Notre artillerie est quatre fois celle de l'ennemi ; les tanks serviront à transporter l'artillerie lourde. Les gaz pourront être employés largement.

Un immense matériel est préparé pour le passage des tranchées et des trous d'obus. Chaque compagnie a son tonneau d'eau. »

Le 18 mars, à huit heures du soir, le régiment fut rassemblé et commença à marcher avec l'armée, qui faisait ce soir-là sa cinquième marche de nuit. La section que commandait l'officier était forte de 40 hommes. Il marchait vers Cherizy, en passant par Valenciennes. On avançait en se gardant contre les avions britanniques, qui cherchaient les routes à l'aide d'obus éclairans. Tout le convoi suivait son chemin avec ordre. « C'est étrange, dit le journal, de penser à toutes les masses de troupes qui marchent ce soir vers l'Ouest, par toutes les routes, sur un large front. L'Allemagne en marche. »

L'officier arriva dans la nuit du 18 au 19 à Aveluy, ayant fait 20 kilomètres. Il se reposa pendant la journée du 19 et repartit à huit heures cinquante du soir pour Auberchicourt où il arriva à une heure du matin. On laissa le second échelon du train à Auberchicourt et les troupes repartirent le 20 à huit heures cinquante du soir pour Estrées (Sud de Douai) avec le premier échelon, c'est-à-dire les mitrailleuses légères, les munitions, les mortiers de tranchées et les services de signaux. Enfin le 21, à six heures du matin, le régiment vit sur sa gauche, dans le secteur Michel Ier, un barrage d'artillerie. C'était la bataille qui commençait.

XIV

La Ve armée britannique, commandée par le général Gough, avait en ligne, du Nord de Gouzeaucourt jusqu'à Barisis, quatre corps d'armée, formant douze divisions. Elle avait de plus deux divisions en réserve. Les corps d'armée étaient de la gauche à la droite : le 7e (Templeux-la-Fosse), le 19e (Catelet), le 18e (Ham) et le 3e (Ugny-le-Gai).

On savait que l'ennemi avait une grande concentration de forces devant l'armée ; mais il était impossible de savoir s'il comptait les jeter en avant par une attaque frontale, ou les faire appuyer au Nord et au Sud. Sans doute, on lui avait vu faire en janvier et en février d'énormes travaux. Il avait multiplié ses lignes de communications, ses dépôts de munitions, ses positions de batteries, ses aérodromes, ses hôpitaux. Enfin, il s'était flanc-gardé du côté du Sud contre une riposte possible

des Français, en fortifiant sur sa gauche la ligne de la Serre. Mais, d'autre part, il y avait sur une grande partie du front de l'armée, entre ses lignes et les lignes britanniques, un *No man's land* si étendu (il atteignait par endroits un kilomètre) qu'on pouvait considérer comme impossible l'entreprise d'une attaque qui aurait à traverser d'abord ce vaste espace.

Plaçons-nous, pour suivre l'action, au quartier général du 18e corps, sur la haute Somme, à Ham. Le corps tenait ce qu'on peut appeler le front de Saint-Quentin, depuis Grécourt (inclus) au Nord jusque devant Itancourt au Sud. Il avait relevé le 3e corps français, au milieu de janvier 1918. Il avait en ligne trois divisions : la 36e, dont le quartier général était à Ollezy ; la 30e, à Dury, et la 61e à Forest. Une semaine environ avant l'attaque, la 20e division était venue en réserve et elle avait son quartier général à Ham même. Depuis quelques jours, les prisonniers allemands annonçaient une attaque générale pour la nuit du 20 au 21. Ils ne connaissaient pas l'heure ; ils savaient seulement que l'assaut aurait lieu assez tard dans la nuit. Le mercredi 20, l'artillerie britannique tonnait avec violence. Depuis deux jours, elle avait pris pour règle de bombarder à heure fixe les transports ennemis dans Saint-Quentin. Ce soir-là, on décida de faire tirer pendant une heure, au début de la nuit, de grosses pièces qui ne s'étaient pas encore démasquées; après, quoi on changerait immédiatement leurs emplacemens. Au lieu de répondre, l'artillerie allemande, à partir de six heures, garda un silence surprenant, un silence impressionnant, disent les témoins. Mais tout à coup, à quatre heures du matin, rompant ce silence, elle commença brusquement un bombardement formidable. Elle tirait surtout sur les lignes. Les quartiers généraux furent relativement peu atteints. Ham ne fut pas visé; Ollezy ne reçut rien ; Forest reçut des obus sans excès; Dury seulement fut bombardé à fond.

Depuis trois jours un épais brouillard couvrait le pays pendant la matinée. Le même temps persista deux jours après l'attaque. Ce brouillard permit aux Allemands de franchir le *No man's land* et d'arriver aux lignes sans être vus. Cependant les nouvelles à dix heures du matin étaient encore bonnes ; on ne signalait pas d'attaque d'infanterie. C'est à ce moment que l'ennemi se porta à l'assaut. Son tir de préparation avait coupé toutes les communications téléphoniques et télégraphiques. Le

brouillard empêchait de rien distinguer. Les batteries tiraient sur des points indiqués, au petit bonheur. Cependant les Allemands, arrivés aux réseaux, n'avaient pas essayé de les rompre. Ils les traversèrent sur des ponts portatifs en trois pièces. L'infanterie surprise eut des unités tournées et prises à revers. Elle essaya d'annoncer l'ennemi à l'artillerie qui ne vit pas les signaux.

Toute la journée, les nouvelles contradictoires se succédèrent à Ham. On apprit la retraite du 3e corps sur la droite, du 19e corps sur la gauche. Sur le front même du corps, l'ennemi entra à six heures du soir à Contescourt, à sept heures à Grand-Serancourt. Cependant la situation ne paraissait pas telle que l'état-major dût quitter Ham. La gare et le carrefour de routes voisin avaient reçu dans la journée une douzaine d'obus. Ce n'est qu'à cinq heures du matin, le 22, que l'ordre fut donné d'évacuer la population civile. Le premier train partit à sept heures et demie du matin; puis les trains se succédèrent. Enfin au début de l'après-midi, tandis que la 20e division était envoyée en ligne, l'état-major du corps quitta Ham, et se porta sur Nesle, où il arriva à six heures du soir. A minuit, l'ordre arriva de quitter Nesle et de se porter sur Roye. Le départ se fit dans la nuit. On arriva à Roye de très bonne heure, et on y resta jusqu'au 25.

Je n'ai pas de détails sur les itinéraires des autres corps. Au centre gauche, le quartier général du 19e corps, qui était au petit village de Catelet, à 5 kilomètres dans le Sud-Est de Péronne, repassa la Somme, et vint s'établir le 22 à Villers-Carbonnel. Le 23 au matin, il déménageait de nouveau, et reculait jusqu'à Foucaucourt, c'est-à-dire jusqu'aux anciennes lignes françaises de 1916. D'autre part, l'attaque allemande fut, dans la journée du 21, énergiquement contenue à la gauche de l'armée. La 9e division, une magnifique division d'Écossais et de troupes d'Afrique méridionale, qui tenait à l'extrême gauche le secteur de Gouzeaucourt, garda tout son terrain, sauf 300 mètres dans un bois situé à sa droite. Le quartier général de la division ne quitta Nurlu que le 23.

D'après les rapports publiés, la rupture se fit le 21 sur la droite de l'armée. Des ordres furent envoyés à la gauche et au centre de suivre le mouvement. De même l'extrême droite, moins fortement pressée, ne se retira que par ordre. Le repli

fut effectué en bon ordre. Les divisions se retirèrent en combattant et sans perdre la liaison. Où il était nécessaire de maintenir la ligne, elle fut rétablie par des contre-attaques. Les garnisons des points d'appui luttaient jusqu'à ce que le gros se fût écoulé et que leur rôle de protection fût terminé; alors elles se repliaient à leur tour. L'artillerie se retirait par échelons.

A la fin de l'après-midi du 21, de graves nouvelles furent apportées par des aviateurs. Ils voyaient la zone située derrière le front d'attaque ennemi bondée de soldats, et des troupes en masse arrivaient encore de toutes les directions. En même temps, l'ennemi, dont la supériorité numérique était immense, continuait à attaquer en vagues denses et rapprochées. La situation devenait critique. On ordonna à certaines unités de se retrancher pour permettre l'écoulement du reste. On envoya quelques renforts aux points les plus menacés ; mais dans l'ensemble, la conduite adoptée fut de se replier sur les réserves. La cavalerie et les tanks couvraient la retraite. Les troupes arrivèrent tard dans la nuit aux positions prévues où elles s'arrêtèrent. Nous avons vu que les Allemands ne pressèrent pas. Le recul de l'armée dans cette première journée avait été en moyenne de 5 kilomètres.

Le 22, l'ennemi renouvela l'attaque en grande force et avec une extrême énergie. Il fallut donc continuer la retraite jusqu'à une zone assez naturellement forte pour que la résistance y prît une allure définitive. En attendant qu'elle fût atteinte, on devait combattre en arrière-garde, certains points, qui furent désignés, étant énergiquement tenus pour couvrir la retraite. Ces instructions furent exécutées. A minuit, l'armée se trouvait ramenée sur une ligne qui, se détachant vers l'Oise de la ligne originelle, suivait le canal Crozat, puis la Somme, enveloppait Ham, tournait au Nord par Monchy, l'Agache, Vraignes, l'Est de Beaumetz, Brusle, Tincourt et l'Est de Hurlu. Au total, cette ligne couvrait à distance le fossé de la Somme, prolongé au Nord par celui de la Tortille.

Le moment était venu, dans cette nuit du 22 au 23, de prendre une grave décision. Devait-on établir la résistance principale sur cette forte ligne Tortille-Somme, que les Alliés n'avaient pas pu franchir en 1916? Devait-on au contraire continuer la retraite? Il y avait deux points à considérer : l'état des divisions engagées, et le temps dans lequel arrive-

raient les renforts. Or, les divisions engagées étaient réduites à de très faibles effectifs; d'autre part, l'arrivée des renforts ne pouvait pas être espérée avant un délai de plusieurs jours. On décida donc de continuer le repli à l'Ouest, à travers l'ancien champ de bataille de 1916, en se retirant sur les réserves. Le 23 au matin, le 19e corps reçut l'ordre de repasser la Somme. A sa gauche, en conformité avec lui, le VIIe corps se replia à l'Ouest de la Tortille. Cette journée du 23 est assez obscure. Il semble bien qu'on avait l'intention de défendre encore les passages de la Somme. Dans la matinée, comme on l'a dit, l'état-major du 19e corps s'établissait à Foucaucourt. J'ai vu dans la même matinée de l'artillerie lourde qu'on établissait dans la région de Marchelepot. D'autre part, la droite de l'armée semblait assez calme. Nesle, à une lieue seulement à l'Ouest de la haute Somme, n'était pas bombardé. Un ordre parfait régnait dans toute la région. On voyait déménager des hangars d'aviation, des camps de prisonniers, mais d'une façon régulière et sans précipitation. Les routes n'étaient pas encombrées. On rencontrait çà et là le triste convoi des émigrans, emportant sur une charrette leurs matelas amoncelés et quelques meubles. Un vieux marchait à la tête du cheval. Les femmes suivaient à pied, et derrière elles les enfans. Ces pauvres gens étaient tristes et graves, mais on ne voyait sur leurs faces fermées aucun signe de désolation ni de terreur. Parfois dans les villages abandonnés, on rencontrait des anciens, que rien n'avait pu arracher à leur maison. J'ai vu un vieux paysan, assis sur un mur bas, qui était la plus tragique figure de l'obstination. Il y en a qu'on entraîna de force, qui s'échappèrent et qui revinrent chez eux, préférant les obus à l'exil.

Que se passa-t-il dans cette journée du 23? Les divisions en ligne n'étaient plus qu'un rideau. L'ennemi attaquait sans cesse, déplaçant ses forces. On avait donné l'ordre de tendre entre l'Ancre et la Somme une ligne Albert-Péronne, puis d'organiser la Somme en amont de Péronne. A gauche d'Albert, la ligne de défense aurait rejoint Arras par Gommécourt, Blaireville et Beaurains.

Mais ni la ligne de la Somme, ni Péronne qui en est la clé ne purent être conservées. L'ennemi passait au Sud de Péronne. Mais c'est au Nord de la ville qu'il porta le 24 son principal effort. Il occupa ce jour-là, sur la route Péronne-Bapaume, la

hauteur importante de Sailly-Saillisel et la dépression de Combles. De là il poussait 3 000 cavaliers à l'Ouest, par la route où fut Guillemont, jusqu'au bois des Trônes.

Tandis que les corps se repliaient, le front de l'armée était couvert par la cavalerie, par l'artillerie à cheval, par les tanks, dont l'intervention dans ce cas reste assez discutée, enfin par des unités de fortune. La première division de cavalerie, qui était le 22 au Mesnil, à une lieue au Sud de Péronne, s'était portée le 23 vers sa gauche (Sud) pour disputer le passage de la Somme entre Pargny et Béthencourt. Mais le 24, elle fut rappelée au Nord, à Bray-sur-Somme, et, le 26, elle était engagée au Nord de la rivière, au bois de Bernafay. L'artillerie à cheval rendit dans cette retraite d'immenses services. Voici l'itinéraire de la première batterie, attachée à la première division de cavalerie. Dès le 21 mars, à deux heures de l'après-midi, elle avait été dirigée sur Barnes, derrière la 24e division d'infanterie, qui défendait le Verguier. En route, elle reçut l'ordre de se joindre à l'artillerie de cette division; elle appuya alors sur sa droite, et entra en action près de Soyécourt. Le 22, après une belle défense de la position du Verguier, la 24e division dut se replier sur une seconde position, qu'on appelait la ligne verte, et qui faisait bretelle entre la Cologne au Nord et l'Omignon au Sud, à peu près à trois kilomètres derrière la première position, de Hamel à Ville-l'Évêque. La première batterie à cheval montée, après avoir vidé ses caissons sur l'ennemi, se retira derrière la ligne verte, entre Poeuilly et Vraignes. Vers le soir du 22, la ligne fut enlevée par l'ennemi. La première batterie resta néanmoins en position, à petite distance des Allemands, tirant pour permettre à l'artillerie divisionnaire de se dégager. Ayant accompli sa mission, elle se replia à son tour, et, vers huit heures et demie du soir, alla prendre position à deux lieues en arrière, vers Mons-en-Chaussée. Mais le lendemain 23, on s'aperçut qu'il existait un trou sur la droite entre la 24e division et la 61e. La batterie qui risquait d'être prise à revers reçut l'ordre de se retirer derrière la Somme, et d'aller interdire les passages en amont, entre Pargny et Béthencourt. Elle se mit donc en position près de Morchain, et tira toute la journée. L'ennemi réussit à passer dans la nuit du 23 au 24. Mais il lui fallait maintenant s'élever sur les crêtes qui sont à l'Ouest de la rivière. La batterie, qui s'était

retirée vers Potte, le couvrait d'obus quand il apparaissait sur ces crêtes. Quand il fut arrivé à la hauteur de Morchain à moins de deux kilomètres de Potte, elle se retira au Nord de Dreslincourt, et continua à tirer sur lui à 3000 mètres, tandis qu'il attaquait Morchain et le village plus méridional de Mesnil-Saint-Nicaise. Le soir, elle recula de deux kilomètres environ vers le Nord-Ouest, à l'Est d'Omiécourt, et de là établit un barrage sur les issues de Morchain, où l'ennemi était entré.

Cependant une patrouille ayant trouvé le 25 l'ennemi à Dreslincourt, la position d'Omiécourt, à une demi-heure de marche des Allemands, devenait intenable. La batterie, laissant un détachement sur place pour couvrir le recul de l'infanterie, alla prendre position vers Chaulnes, et tira sur l'ennemi qui avançait dans cette direction. Le soir, le détachement rejoignit après avoir brûlé toutes ses munitions, et la batterie au complet se retira sur Lihons. Le 26, elle reçut l'ordre de reculer de six kilomètres environ sur Vrely, couvrant de ses feux le repli de l'infanterie qui prenait position à trois kilomètres dans l'Est à Méharicourt. Elle resta là le 27. Le 28, elle recule encore d'une lieue, jusqu'à la route Caix-le-Quesnel, tirant sur l'infanterie allemande qui avançait. Elle resta là jusqu'à ce que l'infanterie britannique en retraite fût arrivée à son niveau. Elle alla alors prendre position à deux kilomètres en arrière, dans les bois de Beaucourt, puis, vers le soir, plus loin vers la route Mézières-Moreuil. Elle tira de là toute la journée du 29, et le soir se replia sur la crête au Nord de Moreuil. Le 30 au matin, on la fit appuyer au Nord sur la Luce près de Domart. C'est là qu'elle fut engagée toute la journée. Le 31, on la reporta sur Hailles, d'où elle couvrit les bois de Moreuil. Enfin le 1er avril, après dix jours de combats ininterrompus, elle envoya ses pièces en réparation.

Les auto-mitrailleuses du corps canadien ne rendirent pas moins de services au Nord et au Sud de Péronne. Plus tard, quand l'ennemi poussa sa cavalerie au Sud de la Somme vers Villers-Bretonneux, les auto-mitrailleuses lui reprirent d'un coup dix kilomètres. A Longueval, le 24, ce fut l'état-major du corps des tanks qui envoya à la rescousse, avec des fusils mitrailleurs, tout son personnel disponible.

La journée du 25 marqua la fin de l'autonomie de la 5e armée. Déjà dans la nuit du 23 au 24, ses deux divisions de droite

avaient été relevées par les Français. Le 25, le 7e corps, formant la gauche au Nord de la Somme, fut rattaché à la 3e armée, tandis que les unités au Sud de la Somme furent mises à la disposition du général Fayolle. Le 19e corps, violemment engagé ce jour-là près de Marchelepot, et réduit à de très faibles effectifs, fut ramené sur la ligne Hattencourt-Chaulnes-Ablaincourt-Deniécourt-Estrées-Asseviller-Frise. Quant au 18e corps, situé à la droite du 19e, son état-major quitta, dans cette même journée du 25, Roye où il était depuis le 23, et il vint s'établir sur l'Avre à Moreuil. Il y resta trois jours, puis s'établit encore une fois plus en arrière. Le corps resta en ligne jusqu'au 4 avril, complètement mélangé avec les Français. Les effectifs étaient si réduits, qu'il s'était fait dans les derniers temps une sorte de fusion avec le 19e corps, celui-ci dirigeant les opérations, et le 18e ne gardant que l'administration.

Nous avons laissé ce 19e corps le 25, formant une ligne qui partait de la Somme où son aile gauche était à Frise, et qui se dirigeait par Deniécourt sur Chaulnes, avec son extrémité à Hattencourt. Il était ainsi à peu près, sur l'ancienne ligne tenue par les Français soit au commencement, soit à la fin de la bataille de 1916. En fin de journée, la situation s'était encore aggravée : tandis qu'au Nord de la Somme les Allemands avaient poussé jusque devant Albert, au Sud de la rivière la 5e armée avait dû reculer jusqu'à la ligne Proyart-Rozières. Proyart était tenu par l'héroïque 39e division. Mais les troupes étaient épuisées. Il n'y avait plus de réserves à engager, et on n'en attendait pas avant quatre jours au moins.

A une dizaine de kilomètres derrière le front, il existait bien une vieille ligne de défense française tendue sur le plateau de Santerre, entre la Somme au Nord et la Luce au Sud. Elle barrait la Somme sur la rive Nord à Sailly-le-Sec, sur la rive Sud à l'Est de Hamel. De là elle continuait vers le Sud en coupant la chaussée de Vermand à l'Ouest de Warfusée; puis, passant à l'Est de Marcelcave, elle venait barrer la vallée de la Luce à Aubercourt (rive Nord) et à l'Est de Demuin (rive Sud). Cette ligne, Sailly-le-Sec-Demuin, avait été, depuis l'avance de 1917, en grande partie détruite pour les besoins de l'agriculture. Un bataillon des Canadian Railways Engineers avait été chargé de la restaurer. Mais il n'y avait pas d'hommes pour la tenir; et pourtant son abandon compromettait gra-

vement Amiens. Alors, le 25, à onze heures trente du soir, le général Gough tint conseil avec son état-major, et, pour sauver la situation, décida de créer, avec ce qu'on avait sous la main, une force de fortune, pour arrêter l'ennemi coûte que coûte. On rassembla quatre compagnies du génie attachées à l'armée, une compagnie de mineurs chargés des sapes souterraines, une compagnie d'ouvriers, une compagnie d'électriciens et de mécaniciens; on y ajouta le personnel des écoles de l'armée (5th *army school, sniping school, musketry school*). L'école de la 3e armée, instructeurs et élèves, fournit de son côté trois compagnies de cent hommes chacune. L'école particulière du 19e corps fournit un détachement. Enfin 500 sapeurs américains, qui étaient à Moreuil, complétèrent l'effectif, qui se trouva ainsi être de 2200 hommes pour tenir de la Somme à la Luce une ligne de 13 kilomètres! La tâche de réunir ces hommes fut confiée au major général G... du génie; on lui adjoignit le lieutenant-colonel H... un officier de l'intendance de l'armée et un aide de camp du commandant de l'armée.

Le 26, à trois heures trente du matin, les ordres furent donnés pour le rassemblement. A neuf heures trente, le général G... dans une entrevue à Villers-Bretonneux avec les commandans de compagnie, les distribua en trois secteurs. On donna encore à la petite troupe 160 fusils mitrailleurs du parc de l'armée, dont on arma chaque homme ou officier capable de s'en servir, 76 mitrailleuses, chacune avec quarante disques. D'autres détachemens, formés par les signaleurs de l'armée, et par l'Army Field Survey Company grossirent les rangs. La brigade d'auto-mitrailleuses du corps canadien fournit 14 mitrailleuses lourdes. Dans l'après-midi du 26, le major général G.-S. Carey, commandant la 20e division, prit le commandement. Avec lui arrivèrent le brigadier général Rees, du Welsh Regiment, le capitaine W... des Irish Guards, et le capitaine B... de la Rifle brigade. Le train se composait de 15 camions et de 20 voitures avec 103 conducteurs. Quelques signaleurs et 9 ordonnances à cheval assuraient les communications. Il n'y avait pas de secrétaires, et le petit état-major expédiait tout le travail. Tel fut le détachement Carey, dont M. Lloyd George a pu dire qu'il avait sauvé l'Angleterre.

Le 26, l'ordre avait été donné de barrer à tout prix le chemin d'Amiens. Le 27, l'ennemi fit un violent effort au Sud de

la Somme, où la 39e division le contint près de Proyart; mais en même temps, étant plus avancé au Nord de la rivière qu'au Sud, il essaya d'en profiter pour passer de la rive Nord sur la rive Sud, dans le dos de la 39e division, à Cerisy. Le lieutenant-colonel H... qui commandait le secteur gauche du détachement Carey, sortit alors de ses lignes avec ses hommes, et alla pendant plusieurs heures interdire le passage. Il fut malheureusement contraint de se replier.

Cependant, le détachement grossissait de 300 officiers et soldats convalescens du camp de Cerisy, de 400 officiers et soldats du 2e Canadian Railway Battalion et de 2 000 isolés environ de la 5e armée. C'est ainsi que le détachement put repousser le 29 les énergiques attaques de l'ennemi. Le 30, les renforts arrivèrent enfin. Ce fut d'abord une brigade australienne; puis le secteur gauche fut repris par la 1re division de cavalerie, le secteur droit par la 61e division. Enfin le détachement fut relevé le 31 par la 18e division, et ultérieurement disloqué.

Tandis qu'il interdisait le passage à l'ennemi, on avait travaillé à construire à l'arrière une nouvelle ligne, qui redoublât la première. Cette ligne est pour ainsi dire tracée sur la carte. Elle commence au Nord, au bois l'Abbé, et se prolonge au Sud par Cachy. Mais comment en assurer la construction à un moment où on n'avait même pas d'hommes à mettre en première ligne? Cinquante officiers vinrent de Boves en camions le 28 mars, à sept heures du matin. Ils s'espacèrent du chemin de fer Amiens-Chaulnes jusqu'à Cachy, sur la ligne à construire. Ils avaient 14 fusils mitrailleurs, et 500 pelles et pioches. Ils avaient l'ordre de recueillir tous les traînards et de les mettre au travail. Le 1er avril, ils avaient ainsi pris au filet 700 hommes, et les travaux étaient fort avancés.

Telle est l'histoire sommaire du recul de la 5e armée, entre le 21 et le 30 mars. Comment fonctionnait le mécanisme allemand qui la contraignait à reculer?

Un régiment allemand, en ligne pendant l'attaque du 21 mars, présentait l'aspect suivant : en attendant le signal de l'assaut, il avait deux bataillons dans la tranchée de première ligne, et le 3e bataillon dans la tranchée de soutien. Le signal donné, il effectuait deux mouvemens; tout d'abord les trois bataillons s'avançaient simultanément, de façon à franchir le plus rapidement la zone dangereuse du tir de barrage; une

fois le barrage franchi, les trois bataillons s'échelonnaient au contraire en profondeur, le troisième bataillon augmentant ses distances et restant en réserve. Le commandant du régiment restait avec le bataillon de réserve, et avait toujours avec lui un officier d'artillerie en liaison. — Chaque bataillon avançait avec deux compagnies en ligne et deux en soutien ; chaque compagnie avançait avec deux pelotons *(Zug)* en ligne et un en soutien.

Dès que la zone des défenses organisée fut passée (et elle le fut par endroits dès le premier jour), l'ennemi concentra de nouveau ses troupes, et commença une série de fortes attaques locales sur des points choisis de la ligne, pour amener sur ces points des retraites locales. Il poussa alors son infanterie par les trous ainsi formés, de façon à élargir les brèches et à prendre à revers les parties restées intactes, lesquelles étaient alors attaquées à leur tour.

Il est certain que cette manœuvre demande un instrument tactique fonctionnant avec beaucoup de précision et de souplesse. Comme nous l'avons dit, l'infanterie était guidée vers les points qui avaient cédé par des fusées, et elle s'engouffrait alors dans le trou. Les prises à revers qui en résultaient pour les unités voisines expliquent le grand nombre des prisonniers.

Si ce trou n'avait pu être fait, si la ligne britannique avait tenu bon, il devenait impossible de manœuvrer. Les Allemands essayaient alors de rompre la ligne par le choc et la masse. C'est dans ce cas qu'ils ont attaqué en colonnes massives, capables de fournir de violens coups de bélier.

Une troupe qui avançait en terrain découvert se couvrait par une ligne de tirailleurs ; le gros suivait en petites colonnes, qui s'adaptaient étroitement à la forme du terrain. Les mitrailleuses légères étaient poussées en avant avec les tirailleurs. Elles tiraient constamment, même en marchant, et leur emploi intensif est caractéristique de la tactique ennemie dans cette bataille. — Les mitrailleuses lourdes suivaient avec les soutiens. — Il faut noter l'emploi du tir indirect des mitrailleuses, constituant ainsi de véritables barrages de balles : système dont les troupes britanniques se servaient d'ailleurs depuis 1917, et qui a été inauguré dans la guerre actuelle par les Canadiens. Il n'y a eu dans cette avance ni emploi de détachemens de grenadiers, ni emploi de grenades à fusil. Au contraire les mortiers de tranchées légers suivaient de très près l'infan-

terie pour l'appuyer, si elle était sérieusement arrêtée, et pour renforcer les mitrailleuses, s'il fallait défendre certaines localités contre des retours offensifs. La liaison avec l'arrière était assurée par des coureurs jusqu'aux postes de commandement des régimens; plus loin vers l'arrière, elle se faisait soit par le téléphone, soit par des motocyclistes. Enfin l'artillerie avançait, suivant les témoignages allemands, sur les talons de l'infanterie.

Ceci se passait dans l'intérieur de chaque division. Ces divisions étaient échelonnées par deux ou trois en profondeur, se relayant avant d'être arrivées à la fatigue, et avançant comme à saute-mouton.

XV

Tandis que ces événemens se passaient sur le front de la 5e armée, qu'arrivait-il à la gauche sur le front de la 3e?

Le 21, l'ennemi réussit à pénétrer d'une profondeur de 2800 mètres en moyenne dans les lignes britanniques de Doignies à Ecoust; mais toutes les attaques des deux côtés de ce secteur, soit sur la droite de l'armée depuis la route Cambrai-Bapaume jusqu'au Canal du Nord, soit sur la gauche, au Nord d'Ecoust, échouèrent. La 51e division, la division des Highlanders, une des plus belles de l'armée britannique, se trouvait un peu au Nord de la route Bapaume-Cambrai, par conséquent sous la droite de la partie enfoncée. Voici ce qui s'y passa. L'ennemi commença la préparation par des obus à gaz, puis continua avec du 15, mais il n'attaqua pas directement. Ayant ainsi réussi à percer plus au Nord, il arriva dans le flanc gauche de la division, et déboucha sur le poste de commandement d'un bataillon en ligne. Ce bataillon eut deux compagnies cernées; les deux autres tinrent bon toute la journée. La division étant échelonnée en profondeur put envoyer des renforts, et elle se battit en arrière-garde jusqu'au 27.

Le 22, après des attaques répétées, l'ennemi réussit à avancer à la gauche de l'armée vers Vaulx et Henin. Dans la nuit du 22 au 23, pour se conformer au mouvement de la 5e armée, la 3e évacua à sa droite le saillant de Havrincourt. A gauche, le saillant de Monchy, mis en évidence par la marche de l'ennemi sur Henin, fut également évacué.

Le 23, l'ennemi continua à attaquer avec une extrême vio-

lence. Les troupes britanniques durent évacuer Mory; mais les attaques sur Velu et sur Vaulx furent repoussées, avec de lourdes pertes.

Le 24, l'armée repoussait des attaques à Henin et à cheval sur la route de Bapaume à Cambrai. Mais l'ennemi, ayant réussi plus au Sud à prendre à la 5e armée Sailly-Saillisel, tournait la 3e armée par sa droite. Il fallut donc, dans la nuit du 24 au 25, exécuter un nouveau repli. Ce repli s'exécuta sans être inquiété par l'ennemi. On a vu d'autre part qu'à partir de ce moment le front de l'armée fut étendu au Sud jusqu'à la Somme, par rattachement du corps de gauche de la 5e armée. Le 25, les Allemands attaquèrent sur toute la ligne depuis Ervillers au Nord, jusqu'à la Somme au Sud. A la gauche britannique, ils furent repoussés entre Ervillers et Behagnies ; mais à la droite, quoique repoussés à Montauban, ils réussirent à prendre Maricourt, immédiatement au Nord de la rivière, sur la route de Péronne à Albert. Ils dépassaient là leurs anciennes lignes de 1916, puisque c'est de Maricourt que l'attaque anglaise du 13e corps contre Montauban était partie le 1er juillet.

Un nouveau recul était donc nécessaire. Dans la nuit du 25 au 26, l'armée pivotant sur sa gauche, c'est-à-dire sur Boyelles, fut ramenée sur le front Moyenneville-Ablainzevelle-Bucquoy-Hamel-Albert-Bray. Le 26, l'ennemi attaquait des deux côtés d'Albert, au Nord sur Beaumont-Hamel et Serre qu'il prenait, au Sud, le long de la Somme, sur Bray, dont il s'emparait également. Mais c'était la fin de son avance. Une attaque sur Bucquoy dans la nuit du 25 au 26 était repoussée. Ceux qui ont passé cette nuit à Amiens peuvent s'en souvenir; un bombardement intensif par avions dura depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin; l'ennemi, volant très bas, au milieu du fracas des bombes et des mitrailleuses, avait surtout visé la jonction de la ligne de Paris et de la ligne de Rouen. En gare de Longueau, un train avait été mitraillé. Au petit jour, on voyait dans les rues des pauvres gens, leur paquet à la main, s'en aller dans la direction de l'Ouest. Dans cette journée du 27, de violentes attaques sur tout le front depuis Moyenneville au Nord jusqu'à la Somme au Sud échouaient.

L'ennemi, ainsi arrêté, essaya le 28 d'étendre son front vers le Nord; il jeta de nouvelles divisions à l'assaut, et attaqua depuis Puisieux au Sud jusqu'au delà d'Oppy dans le Nord. Il

réussit à faire reculer la ligne d'avant-postes de la gauche britannique, sur un front allant de Henin jusqu'au Nord de la Scarpe. Mais la droite de Henin à Bucquoy résista. A midi seulement, de nouvelles attaques la firent reculer à Ayette et à Boisleux-Saint-Marc. Le 29, un autre repli local laissa à l'ennemi le village de Neuville-Nitasse et le bois des Rossignols. Le 30, toutes les attaques ennemies furent repoussées; le 31, ce fut la ligne britannique qui se reporta en avant de 400 mètres au Sud de la Scarpe. En somme, la tentative d'extension du front allemand vers le Nord, si elle avait rogné un ourlet de terrain, n'avait pas donné d'autre résultat.

XVI

Nous avons vu successivement le recul de la 5e armée, puis le repli consécutif de la 3e armée à gauche. Mais le recul de la 5e armée avait cet autre effet d'ouvrir à sa droite un large trou entre elle et les Français. L'office des Français fut d'abord de boucher ce trou et d'empêcher l'ennemi de s'avancer par l'Oise. Puis, remontant progressivement, et relevant à mesure les unités britanniques, les Français finirent par tenir tout le secteur jusqu'à la Luce, les Allemands cherchant toujours la rupture à la liaison des deux armées. Cette relève progressive de la 5e armée par les unités françaises, en plein combat, est par elle-même une très belle opération. Un article de M. Barzini, dans le *Corriere della Sera* du 12 avril, nous a appris que cette relève était bien prévue en cas de nécessité.

Quand la 3e armée française avait été, au début de 1918, relevée par les troupes britanniques, qui s'étaient alors étendues jusqu'à Barisis, cette armée était demeurée constituée dans la région de Montdidier, de telle sorte qu'elle se trouva prête à intervenir rapidement. Par la suite, le front français au Nord de l'Oise, augmentant d'étendue, fut occupé par une armée aux ordres du général Fayolle, auquel fut également subordonnée l'armée du général Rawlinson, laquelle avait relevé la 5e armée.

Dès le 21, à dix heures du soir, à la nouvelle que le centre de la 5e armée pliait devant Saint-Quentin, un corps d'armée français, fut alerté. Son rôle à cet instant critique devait être décisif. Suivant le magnifique ordre du jour lancé par le

général P., il allait défendre le « cœur de la France. » Il se mit en marche le lendemain 22 à midi. Le 23, on rencontrait dans Noyon les uniformes bleus. L'état-major du corps resta là jusqu'au 25 à sept heures du soir sous un violent bombardement, ne quittant la place que lorsque le commandement y fut devenu impossible. La mission de ces troupes était, en soutenant la droite britannique, d'empêcher les Allemands de franchir le canal Crozat, tendu en bretelle entre la Somme et l'Oise, et par conséquent de se faire jour dans la trouée entre ces deux rivières. Mais au même moment, le 23, l'ennemi forçait à Ham le passage de la haute Somme. Les divisions britanniques qui défendaient le canal Crozat se trouvèrent donc tournées par leur gauche, et furent contraintes de reculer. Les Français commencèrent à relever ces divisions entre l'Oise à droite et l'axe, Saint-Simon-Roye-Montdidier à gauche.

Le 24 au soir, les Français se trouvent intercalés dans les troupes britanniques. A leur droite, c'est une division anglaise qui tient les ponts de l'Oise, et empêche les Allemands de déboucher sur la rive Sud, entre la Fère et Chauny, de Coudren à Autreville. Sur la rive Nord, Chauny est aux mains des Allemands; les Français, leur droite à la Somme, font un front d'Ognes à Ramecourt, contre l'ennemi qui débouche de Ham; ils couvrent Guiscard à la hauteur du Plessis-Patte, d'où ils se lient à leur gauche avec le 18ᵉ corps, qui essaie de contenir les Allemands, lesquels ont passé la Somme plus bas, de Béthaucourt à Epenoncourt.

Le 25, comme nous l'avons déjà vu, toutes les forces au Sud de la Somme sont mises sous le commandement du général Fayolle. « Le commandement français, dit une note officielle, dirige, coordonne, renforce aux points voulus. En même temps qu'il place les troupes mises à sa disposition, il rassemble et reforme les élémens de deux corps anglais en retraite qu'il remet en ligne. Jamais la collaboration franco-britannique ne fut plus étroite, ni plus heureuse. Grâce à elle, grâce à l'artillerie anglaise qui permet à la nôtre d'accourir, le front d'armées constitué en plein repli se soude et résiste peu à peu. »

Le 26, l'ennemi attaque fortement les Français qui, pivotant sur leur droite, sont obligés de se replier à gauche pour la maintenir en contact avec les troupes britanniques. Un témoin oculaire qui se trouvait le 26 dans la matinée un peu à l'Ouest

de Chaulnes, à Lihons, a vu l'ennemi procéder par attaques locales, bombardant des points strictement définis. Les villages au Sud de Chaulnes, Hellu et Hattencourt, étaient encore aux Alliés, comme en témoignaient les éclatemens noirs des shrapnells allemands. Lihons même était calme et ne recevait que très peu d'obus. Les troupes françaises et britanniques combattaient entremêlées, les Français arrivant par la droite et occupant les positions britanniques, tandis que nos alliés se retiraient par l'Ouest. Le 26 au soir l'ennemi était nettement arrêté devant notre droite. Il fallait maintenant étendre progressivement le barrage vers notre gauche. Le 28 au soir, le verrou était tiré depuis la vallée de l'Oise jusqu'à Montdidier. « Dès le 29, dit la même note, on sentit que la situation était changée ; les attaques de l'ennemi échouaient de Canny au mont Renaud. Nos unités se reconstituaient sur place ; les troupes anglaises rassemblées rejoignaient leurs armées. L'artillerie française remplaçait l'artillerie anglaise au fur et à mesure de son arrivée. L'ordre revenait avec le succès. »

Les Allemands, témoins de cette consolidation, essayèrent de la prévenir avant qu'elle fût complète. Aussi bien ils avaient été arrêtés devant Amiens, et entre Amiens et Arras. Il était assez naturel qu'ils reportassent l'effort à leur gauche, et, le 30 mars, ils firent une attaque générale sur tout le front français depuis le mont Renaud, hauteur qui domine l'Oise, au Sud de Noyon, jusqu'à Mondidier. A vol d'oiseau, le front est de 32 kilomètres. L'ennemi porta son principal effort sur trois points : à sa gauche, les hauteurs au Sud de Lassigny sur lesquelles il tâchait de s'élever ; à sa droite, les collines de Montdidier, qu'il attaque principalement au Sud-Est de la ville, à Assainvillers ; au centre enfin, dans la dépression entre ces deux systèmes de hauteurs, la grande route de Roye à Senlis, le long de laquelle il essaya de s'avancer par Conchy-les-Pots.

Dans la matinée, il progresse sur les trois points ; déjà ses divisions fraîches affluaient ; mais au centre, comme elles s'avançaient vers le Sud, sur la route de Senlis, elles furent prises dans le flanc droit par une violente contre-attaque menée face à l'Est sur le front Hainvillers-Mortemer. A la droite française, devant Lassigny, le combat n'était pas moins brillant. Quand on sort de Lassigny, en se dirigeant vers le Sud, on a devant soi, à un kilomètre environ, le village du Plessis, et derrière ce

village, sur des pentes montantes, le parc du château; un peu à gauche (Est), se dresse un monticule, éperon détaché des collines dont la masse est plus au Sud; ce monticule, au sommet duquel on exploite le calcaire à ciel ouvert, c'est le Plémont. Sur ce front Plessis-Plémont, tenu par une seule division française qui se battait depuis huit jours, l'ennemi avait massé trois divisions, dont une, la 7e de réserve, toute fraîche, entraînée depuis la mi-janvier et arrivée à Saint-Quentin le 14 mars, avait relevé la nuit précédente le 1re division bavaroise. Après un bombardement d'une demi-heure seulement, mais violent, à sept heures trente du matin, l'ennemi sortit de Lassigny par vagues de deux compagnies accolées, les mitrailleuses légères en tête, tirant sans arrêt, l'infanterie suivant par bonds. Au Plessis, ils arrivèrent jusque dans le parc, de Plémont, presque jusqu'au sommet. Ils atteignirent même ce sommet, mais en furent bousculés par un chef de bataillon, qui, s'élançant de son poste de commandement, situé à 100 mètres plus loin, avec ses hommes de liaison, les seuls qu'il eût sous la main, tua un Allemand et fit reculer le reste. De plus, les défenseurs du Plémont pouvaient être pris à revers par les Allemands débouchant du parc de Plessis. Il fallait donc reprendre immédiatement ce parc. L'artillerie pendant une heure mit un barrage sur les voies par où les réserves pouvaient venir de Lassigny; elle mit un autre barrage, mobile et ramené comme par un coup de râteau, sur le parc de Plessis. L'infanterie donna à son tour, et en une demi-heure tourna le parc par le Nord. Plessis et le Plémont furent repris. L'ennemi, qui avait compté sur une avance d'une douzaine de kilomètres, était arrêté net. A l'aile gauche, au Sud immédiat de Montdidier, le Mouchet et Agencourt sont repris par les Français. Huit cents prisonniers restent entre leurs mains.

Les attaques continuèrent le 31, s'étendant principalement à la droite allemande, de Montdidier à Moreuil. La plus fameuse de toutes les divisions allemandes, la Ire de la garde, se fit massacrer à Grivesnes, et achever le lendemain.

Le 1er avril, l'ennemi était fixé sur tout le front d'Arras jusqu'à l'Oise. Il fit alors une dernière tentative. En 1870, quand Manteuffel avait attaqué Amiens, il avait débordé la ville par le Sud. Les Allemands essayèrent comme dernier espoir une manœuvre analogue. Il s'agissait de conquérir le grand faîte

qui, à l'Ouest de l'Avre, sépare cette rivière de la Noye et d'aller couper dans la vallée de la Noye la voie ferrée d'Amiens à Paris. Une grande attaque fut montée pour le 4, des deux côtés de l'Avre, entre Grivesnes à la gauche allemande, et Hangard à la droite. Sur ce front de 15 kilomètres, les Allemands ne lancèrent pas moins de 13 divisions. A la gauche, ils enlevèrent Mailly-Raineval et au delà, à un kilomètre dans l'Ouest, le bois de l'Arrière-Cour. Mais le bois fut repris le lendemain, par une contre-attaque et le front reporté aux abords Ouest de Mailly-Raineval. Au centre, au contact de l'Avre, ils emportèrent Morisel et Castel. A la droite, ils enlevèrent la cote 99, grand éperon plat qui domine Hangard du côté Nord; mais cette cote fut reprise par un beau retour offensif du bataillon qui défendait Hangard. Plus loin sur la droite, les troupes britanniques durent céder un peu de terrain. Elles perdirent Hamel, le bois de Vaire, Warfusée et la moitié du bois de Hangard. Une partie de ce terrain fut reprise le lendemain dans une contre-attaque. Du 6 au 15 inclus, il n'y eut que des opérations de peu d'importance. Le 7, les troupes britanniques gagnèrent du terrain dans le bois de Hangard, prenant 3 officiers et 60 hommes. Le 9, ce fut l'ennemi qui essaya en vain de s'emparer du village de Hangard. Il s'empara du village et du bois le 11, et les reperdit le 14.

XVII

La seconde bataille de la Somme était finie. Le 6, les Français, au Sud de l'Oise, exécutaient une rectification de front préparée les jours précédens, et que les Allemands transformèrent en un facile succès. Puis le 9, l'ennemi transportait ses attaques en Flandre, et enfonçait le front entre le canal de la Bosnie et Armentières. La bataille de la Lys succédait à la bataille de la Somme.

Quel était l'objectif de l'ennemi le 21 mars? Les renseignemens fournis par les prisonniers sembleraient indiquer que l'objectif de l'ennemi était Amiens. L'attaque était projetée pour le 11; les prisonniers ignorent pourquoi elle a été retardée de dix jours. L'ennemi dut avoir la plus grande peine à amener à pied d'œuvre les munitions et l'artillerie lourde. Le temps avait été mauvais, et les troupes étaient très fatiguées.

L'offensive, enfin déclenchée le 21, enfonça le centre de la 5e armée; la droite débordée dut se replier à son tour, l'extrémité gauche, qui avait tenu bon, et la 3e armée qui la prolongeait au Nord, durent également se replier. Une retraite générale commença. L'énergique et rapide intervention des Français qui accoururent pour s'entre-mêler d'abord et se substituer ensuite aux armées britanniques sur plus de 60 kilomètres, la science militaire de nos chefs et la valeur de nos troupes, la résistance de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie britanniques permirent à la ligne de se reconstituer à une quinzaine de kilomètres d'Amiens. L'ennemi n'avait pas atteint son objectif. A vrai dire, Amiens lui-même n'était qu'un symbole, ou, si l'on veut, un moyen. Le dessein véritable était de séparer les armées françaises et britanniques. Aussi voit-on l'axe principal des attaques remonter en même temps que la gauche des Français s'étendait. Le 28, l'attaque principale est en direction du Sud par la route Roye-Senlis; le 4 avril, elle se fait au contraire vers l'Ouest et le Nord-Ouest, des deux côtés de l'Avre. L'axe a tourné comme les aiguilles d'une montre. Or, cette séparation des armées françaises et britanniques, l'ennemi n'a pas pu la réaliser. Le 9 avril, les Allemands attaquaient en Flandre. Or, dès le 15, il y avait devant Cassel des divisions françaises d'infanterie et de cavalerie. La cavalerie était accourue en faisant 200 kilomètres en soixante heures! Quant à l'union morale des armées, elle n'a jamais été plus forte. Elle a abouti, après le conseil tenu le 25 à Doullens, à la nomination du général Foch comme généralissime: le général Foch, le plus habile manœuvrier que nous ayons.

Les trois armées allemandes qui attaquaient le 21 mars formaient un ensemble de 13 corps d'armée à 6 divisions, plus une réserve stratégique de 20 divisions, soit au total 98 divisions. Chaque corps avait normalement 3 divisions en ligne et 4 de réserve immédiate. Le front divisionnaire était d'environ 1 500 mètres.

Dès le 21 mars, l'ennemi engagea 44 divisions; le 22, il en engagea 11 autres; le 23, 4; le 24, 9; le 25, 6; le 27, 4. Aucune réserve nouvelle ne fut mise en ligne le 28. A partir de ce jour, le mouvement ennemi s'arrêta. Cependant, une nouvelle division entra en ligne le 29, 2 le 30 et une le 31.

Ainsi, dans les onze derniers jours de mars, l'ennemi a

dépensé 85 divisions, dont 42 au Nord de la Somme et 43 au Sud. D'autre part, à l'aide des divisions retirées de la ligne de bataille, l'ennemi avait soin de réalimenter sa réserve stratégique, de façon à la maintenir toujours à l'effectif d'une vingtaine de divisions.

A la date du 10 avril, le nombre des divisions allemandes engagées sur la Somme était de 93 ; à la fin d'avril, de 101. En trois semaines, cette bataille avait consommé plus de divisions que celle de 1916 en trois mois. De plus, une quarantaine d'entre elles étaient déjà revenues deux fois en ligne. Malgré cette dépense, aggravée d'une quarantaine de divisions engagées sur la Lys, l'ennemi a toujours réussi à maintenir sa réserve stratégique. Il y a été aidé par le retour d'un certain nombre de divisions de Russie, qui ont porté sa force totale sur le front occidental de 199 divisions à 206.

Malgré les efforts de l'ennemi pour organiser un roulement qui donne le plus de rendement avec le plus d'efficacité, ce jeu des divisions retirées, puis ramenées, n'est pas indéfini. Le recomplétement des divisions fatiguées ne l'est pas davantage, et nous savons que l'Allemagne est obligée de puiser largement dans la classe 19. Déjà la classe 20 a été appelée dans certaines parties de l'Allemagne, et elle va probablement l'être, dans le courant de mai et de juin, dans tout l'Empire.

Les Allemands ont obtenu un avantage appréciable en diminuant l'espace libre derrière l'armée britannique, ou, comme ils disent, l'étendue de la tête de pont occupée par l'armée britannique en France. Mais pour que cet avantage puisse amener une décision militaire, il faut une seconde bataille qui, pressant l'armée britannique aux deux ailes à droite sur la Somme, à gauche sur la Lys, la rejette à la mer. Les combats du 24 avril à ces deux extrémités sont probablement le début de cette action nouvelle. Mais il est hors de toute vraisemblance que les Allemands, s'ils l'engagent, la gagnent. Les armées alliées, unies et consolidées, sont là pour leur barrer le chemin.

HENRY BIDOU.

(A suivre.)

REVUE SCIENTIFIQUE

NOUVELLES REMARQUES A PROPOS DU « KANON »

Le canon qui vise et bombarde la région parisienne, le « Kanon, » le super-canon comme on dit aussi, — et il serait peut-être plus correct de dire « surcanon » comme « surhomme », — continue à être un sujet d'une actualité brûlante, ou plutôt percutante. Ce n'est point seulement parce qu'on continue à parler beaucoup de ce phénomène d'artillerie; c'est surtout parce qu'il continue à parler lui-même.

Pourtant il faut bien reconnaître que le mal qu'il fait est en moyenne resté bien inférieur à l'estimation que j'en faisais dans ma dernière chronique. A l'appui de réflexions que je hasardais à propos des dangers, à mon sens bien supérieurs, que faisait courir aux Parisiens un souci exagéré du « Kanon, » il me faut aujourd'hui, — entre beaucoup d'autres, — citer une remarque apportée tout récemment devant la Société médicale des hôpitaux par MM. les docteurs Netter et Triboulet. Ces deux praticiens ont donné connaissance d'une liste comportant les âges et adresses de 21 nourrissons soignés, en un très court laps de temps, dans leur crèche de l'hôpital Trousseau pour des pneumonies ou des broncho-pneumonies contractées toutes à la suite de descentes nocturnes dans les caves.

Sur les 21 enfans, 8 sont morts, 6 ont guéri, 7 étaient au moment de cette communication en voie d'amélioration et 1 était mourant. Dans ces 21 cas (pour avoir le bilan correspondant à tout Paris, il

faudrait les multiplier singulièrement en y ajoutant tous les cas correspondant aux enfans, aux vieillards et même aux adultes), la maladie a eu pour cause unique le refroidissement. Je n'insiste pas sur les commentaires édifians qu'on en peut tirer, et je me propose maintenan revenant au « Kanon » lui-même, d'examiner quelques remarques et conjectures nouvelles, et aussi quelques faits relatifs à son tir, à sa balistique extérieure et aux moyens par lesquels on l'a finalement repéré, puis utilement contrebattu. Quand on dit le Kanon, il s'agit d'ailleurs d'un terme générique, car il est aujourd'hui prouvé que plusieurs pièces ont, au total, tiré vers Paris.

A propos de la regrettable indiscrétion relative au procédé du Russe Chilowski, — et que j'ai déplorée dans ma dernière chronique, — à propos aussi des rayures extérieures des obus lancés sur Paris, vieille idée française, on a fait ces temps-ci beaucoup de commentaires sur l'organisation de notre service des Inventions et celle de la Censure. On me permettra, — esclave du sérail, j'en connais les détours, — de tenter ici une très brève mise au point qui fait plus que toucher notre sujet, car elle en fait partie intégrante.

En ce qui concerne le ministère des Inventions, devenu aujourd'hui la direction des Inventions, études et expériences techniques, l'équité oblige à reconnaître qu'il n'est pour rien dans le fait que les Allemands ont dans Paris un objectif, — *non militaire*, — d'une étendue suffisante pour pouvoir tirer sur lui à 120 kilomètres de distance, tandis que nous n'en avons point d'analogue en face de nous. L'existence même et la mise au point du procédé Chilowski, — si malencontreusement dévoilées à nos ennemis par une indiscrétion criminelle, — prouvent l'activité, dans le domaine du tir à longue portée *militaire*, de la direction des Inventions où ce procédé a été apporté et mis au point.

Il faut convenir aussi que, — en dépit de certaines résistances et de certains préjugés assez difficiles à contrebattre, — la mentalité de ceux qui ont la charge d'examiner les propositions des inventeurs a beaucoup changé depuis la fin de 1914, depuis cette époque où, partant de cette conception honorable, mais fausse, que tout était prêt, une haute personnalité pouvait s'écrier : « Ils sont assommans, ces gens du front avec leurs inventions ; qu'ils se servent donc de ce qu'ils ont ! »

Aujourd'hui, dans la limite où les choses humaines sont exemptes d'une erreur accidentelle, et grâce pour beaucoup à l'impulsion vigoureuse de M. J.-L. Breton, cet état d'esprit a disparu et fait place

à un autre tout opposé. Il n'est pas une proposition, quelle qu'elle soit, pas un croquis, fût-il informe, pas une suggestion, fût-elle même manifestement incohérente, qui ne soit examinée par la commission où siège, sous la présidence du grand physicien Violle, l'élite des techniciens de ce pays. Chaque projet fait, quelle que soit sa valeur, l'objet d'un rapport motivé et discuté par la commission. Or, depuis qu'a été institué en 1915 le ministère des Inventions jusqu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle a reçu *plus de 26 000 propositions*. Le total dépasserait 40 000 si on y ajoutait celles qui furent envoyées antérieurement, et depuis le début de la guerre, aux ministère de la Guerre et de la Marine. On imagine ce que représente de travail ingrat et désintéressé l'examen de cette quantité de projets disparates. Et pourtant, bien que l'erreur soit, hélas ! humaine, on ne peut guère citer d'idées vraiment utiles et neuves, de projets originaux et étudiés qui aient été écartés depuis 1915.

*
* *

D'où vient cependant que la Commission des Inventions, où travaillent, encore un coup, suivant la tradition des Monge, des Berthollet, des Lavoisier, les meilleurs techniciens de France, d'où vient qu'elle continue à avoir, comme on dit, une assez mauvaise presse ? Cela tient, à mon avis, à deux raisons. La première est qu'à côté d'inventeurs qui ont réellement apporté un progrès précieux, à côté d'un Georges Claude, à côté des inventeurs du V. B., un certain nombre des auteurs des projets présentés ou bien apportent une idée *a priori* irréalisable, ou bien apportent une idée déjà présentée avant eux sous une forme au moins aussi étudiée. Or, comme on ne peut pas le dire à l'inventeur, sous peine de risquer des divulgations dangereuses, comme d'autre part un des petits inconvéniens du régime démocratique est que peu de gens sont disposés à avouer qu'ils n'ont pas de génie, il en résulte des cas de mécontentement non toujours justifiés.

Mais... il y a un mais, il y a autre chose aussi, il faut bien l'avouer. Il arrive qu'un projet pris en considération par la Commission des Inventions et mis au point par les services techniques, — on en pourrait citer maint exemple, — ne soit finalement pas adopté, ou du moins pas généralisé aux armées. La Commission, — cette pelée, cette galeuse, — n'en saurait être rendue responsable, car son rôle, borné à un examen technique ne lui donne pas qualité pour ordonner

la généralisation des dispositifs même reconnus excellens par elle. C'est qu'ici interviennent des raisons d'opportunité, de complication de matériel, de tactique, dont est seul juge le commandement. Il est juste sans doute que la décision finale lui appartienne. Pourtant, s'il est permis d'exprimer ici une suggestion, peut-être serait-il bon d'assurer une collaboration, une liaison, une fusion encore plus intimes et confiantes entre ces deux organes de la réalisation des inventions : celui qui juge et celui qui commande. D'ailleurs, de très grands progrès ont été depuis le début de la guerre réalisés déjà à cet égard. On ne saurait aller trop loin dans cette voie, car si le système des cloisons étanches est excellent pour maintenir à flot un navire, il aboutit au résultat contraire lorsque, comme dirait M. Prudhomme, ce navire est le char de l'État.

Pour ce qui concerne enfin l'incident Chilowski, l'Académie des Sciences s'est, on le sait, émue avec raison de l'indiscrétion commise et elle a émis, — avec moins de raison à mon avis, — le vœu que toutes les publications techniques dans la presse soient soumises à la direction des Inventions. J'ose penser que ce vœu est inutile; d'une part, l'activité de cette direction ne doit pas être détournée de son objet qui suffit à l'absorber totalement. D'autre part, la censure des publications techniques est en fait organisée, puisque tout article non du ressort du censeur doit être soumis par lui au service technique compétent des ministères de la Guerre ou de la Marine (artillerie, génie, service de santé, etc.). Telle est du moins la consigne, le tout est de l'appliquer, et non d'instaurer des organismes inutilement nouveaux. En l'appliquant, en mettant rigoureusement en jeu les responsabilités personnelles des intéressés, suivant le principe cher à notre Président du Conseil, on évitera dans ce domaine bien des insdiscrétions, — dont l'histoire du repérage par le son offre un exemple encore plus frappant que celle du Chilowski, — et aussi bien des calomnies.

Et maintenant que nous avons examiné quelques-uns des effets, — effets indirects, — du tir du « Kanon, » revenons à celui-ci :

Il faut croire que l'union sacrée ne s'étend pas à la balistique, car, après les discussions chaudes et animées, dont il fut question dans notre dernière chronique, et qu'ont soulevées la nature des obus tombant sur Paris et leur mode de propulsion, on en a vu surgir de non moins passionnées sur tous les élémens de la trajectoire. Ainsi jadis les docteurs disputaient, se vouant réciproquement aux gémonies, sur le point de savoir si les courbes décrites par les planètes

étaient des épicycloïdes ou des cercles... alors qu'elles n'étaient ni l'un ni l'autre.

***

Combien de temps d'abord reste dans l'air le singulier projectile quelle est, comme on dit, sa « durée de trajet? » Manquant d'abord de données précises là-dessus, nous avions émis l'hypothèse que les durées de trajet croissent proportionnellement de la même façon dans le vide et dans l'atmosphère et, en tenant compte que la durée de trajet des obus qui bombardent Dunkerque à 38 kilomètres est d'à peu près 1 minute 57 secondes, nous en avions déduit, par le calcul, que le trajet du projectile qui nous intéresse doit être d'environ 3 minutes. Effectivement on a constaté, depuis, que cette durée, à très peu près, a cette valeur, ce que confirme d'ailleurs un article récent du général allemand Rohne, grand spécialiste de ces questions, article paru dans la *Gazette de Voss*, et qui indique comme durée de trajet 3 minutes et 3 secondes. La longueur de la trajectoire, — dont la corde est d'environ 120 kilomètres, — n'étant pas inférieure à 150 kilomètres, on en déduit que la vitesse *moyenne* du projectile pendant son trajet est supérieure à 800 mètres à la seconde (2880 kilomètres à l'heure). C'est beaucoup plus que la vitesse de surface de la terre dans son mouvement de rotation, et à l'équateur où elle est la plus forte, et qui ne lui fait parcourir qu'environ 83 kilomètres dans le temps que l'obus en parcourt 150. Autrement dit, si nous imaginons par la pensée que cet obus puisse transporter un être pensant, et tourner indéfiniment autour de la terre avec la même vitesse moyenne dans le sens où le lancent les Allemands, il tournerait plus vite autour d'elle que ne fait apparemment le soleil, et les jours et heures s'écouleraient à l'envers pour cet être pensant. C'est-à-dire qu'il rajeunirait au lieu de vieillir, — en apparence du moins, — et voici qui montre bien comme notre façon de subdiviser le temps est conventionnelle.

En réalité, la vitesse réelle de l'obus sur sa trajectoire varie d'une façon complexe et diffère plus ou moins de sa vitesse moyenne. Si cette trajectoire était dans le vide, l'obus aurait à son point d'arrivée la même vitesse qu'au départ, cette vitesse décroissant d'ailleurs de part et d'autre jusqu'au sommet de la trajectoire où elle serait minima. En fait, il n'en est pas tout à fait ainsi à cause de l'influence perturbatrice de l'air.

D'une part, — comme nous l'avons déja montré, — cette influence exige que la vitesse initiale correspondant à cette portée soit supérieure à ce qu'elle serait dans le vide (elle doit être en fait voisine de 1400 mètres). D'autre part, elle rend la vitesse restante au point de chute, non pas égale, mais nettement inférieure à la vitesse initiale. Cette vitesse restante est d'ailleurs encore très supérieure certainement à 330 mètres par seconde qui est la vitesse du son. La preuve en est qu'au voisinage des points de chute à Paris, le bruit de l'éclatement n'est précédé d'aucun sifflement prémonitoire. Il en serait différemment comme dans le cas des obusiers et des mortiers, et même de certains canons à fin de trajectoire, si le son allait plus vite que l'obus à son arrivée. En effet, dans ce cas, le sifflement qui est dû aux irrégularités du frottement de l'obus contre les couches d'air précéderait la chute de celui-ci.

La résistance de l'air, et surtout sa diminution avec l'altitude ont d'autres effets curieux sur la vitesse du projectile. C'est ainsi que cette vitesse, — tout cela est facile à démontrer, mais je fais grâce des calculs à mes lecteurs, — passe par un minimum, non pas au sommet même de la trajectoire, mais après ce sommet. Ensuite, alors que l'obus retombe, cette vitesse croît. Mais elle ne croît pas indéfiniment. Si la densité de l'atmosphère était partout constante, elle croîtrait jusqu'à une certaine valeur maximum correspondant à l'instant où la retardation de l'air est égale à l'accélération du mouvement, puis elle resterait constante.

Huyghens avait déjà, il y a deux siècles et demi, signalé ce phénomène :

« Un corps, disait-il, en tombant à travers l'air, augmente continuellement sa vitesse, mais toutefois en sorte qu'il ne peut excéder ni même atteindre un certain degré qui est la vitesse qu'il faudrait à l'air soufflé de bas en haut pour tenir le corps suspendu sans pouvoir descendre ; car alors, la force de l'air contre ce corps égale sa pesanteur. J'appelle cette vitesse pour chaque corps sa vitesse terminale. »

Mais en poursuivant le raisonnement d'Huyghens, — que confirme le calcul, — et en tenant compte que, dans le cas qui nous occupe, la densité de l'air décroît beaucoup et vite du sommet de la trajectoire au sol, on arrive à cette conclusion singulière que notre obus, non seulement n'a pas à partir du sommet de sa course une vitesse croissante comme il ferait dans le vide, non seulement n'a pas une vitesse d'abord croissante puis uniforme, comme il ferait dans un air homogène, mais en réalité *a une vitesse qui croît d'abord, passe par un*

maximum, puis décroît avant le point de chute, si paradoxal que cela puisse paraître.

***

Quel angle fait la trajectoire avec le sol au départ et à l'arrivée? Quels sont autrement dit l'angle de tir et l'angle de chute ? On a beaucoup disputé sur ces questions qui ont un intérêt non seulement théorique, mais extrêmement pratique et utilitaire comme nous allons voir.

Dans le vide, l'angle de tir qui correspond à la portée maxima est de 45°. Dans le tir courbe habituellement réalisé jusqu'ici au moyen des obusiers et des mortiers et qui peut être considéré comme se faisant dans une atmosphère homogène, l'expérience et le calcul ont montré que l'angle de tir correspondant à la portée maxima est inférieur à 45° et généralement voisin de 43°. Il n'en est pas du tout de même dans le cas qui nous occupe, comme l'a le premier chez nous fait remarquer M. Claude. Ici, en effet, que s'est-on proposé? Faire traverser le plus vite possible par l'obus les couches basses et résistantes de l'air de manière qu'il arrive dans des couches élevées, raréfiées où sa vitesse se conserve. Or, en braquant à 55° le canon qui nous intéresse on ne réduirait que de 5 p. 100 la portée théorique, tout en portant de 30 à 40 kilomètres l'altitude théorique atteinte, c'est-à-dire que l'obus ferait la plus grande partie de son trajet dans des couches encore beaucoup moins résistantes. Or, ceci doit compenser cela, et au delà, et c'est ainsi que M. Claude avait été amené à penser que l'angle de tir devait être voisin de 55°. Cette prévision a été exactement confirmée, notamment par la presse allemande. Tel est en particulier l'angle de tir indiqué par le général Rohne dans l'article déjà cité.

***

A côté de l'angle de tir, il faut considérer l'angle de chute qui, s'il n'est pas moins intéressant pour les balisticiens, l'est infiniment plus pour les autres Parisiens. Certains théoriciens, hypnotisés par les précédens, connus relatifs au tir courbe dans l'air avaient émis l'hypothèse que l'angle de chute devait être très voisin de 89° ou de 90°, c'est-à-dire que l'obus devait tomber à très peu près verticalement et que par conséquent en aucun point des rues de Paris on ne pouvait

être assuré d'être défilé par rapport à lui. D'autres au contraire avaient pensé que la plus grande partie du trajet ayant lieu presque dans le vide, la forme de la trajectoire devait différer peu de la trajectoire théorique dans laquelle l'angle de chute est égal à l'angle de tir. Ce sont ceux-ci qui étaient le plus près de la vérité. Des mesures et des recoupemens faits en divers points de chute à Paris, dont certains se prêtaient fort bien à cette détermination, ont montré que l'angle de chute est voisin de 60°, c'est-à-dire que l'angle fait par la trajectoire à son arrivée est deux fois plus petit que celui qu'elle fait avec l'horizontale.

De là on peut tirer quelques conséquences pratiques intéressantes pour ceux des Parisiens à qui le « Kanon » procure quelque crainte et quelque perplexité. La direction de la trajectoire est à très peu près Nord-Est-Sud-Ouest. Par conséquent, dans les rues et les espaces vides, on est assuré d'être défilé chaque fois que, regardant vers le Nord-Est et sous un angle d'environ 60° avec le sol, on a devant soi un obstacle matériel, un mur, une maison. La même méthode est applicable aux personnes qui veulent savoir si leurs fenêtres, si leur appartement peut être atteint ou non par le projectile. Pour cela, il leur suffit de se mettre à leurs fenêtres, de se tourner vers le Nord-Est (ce que l'orientation de leur rue sur le plan de Paris, faute d'une boussole, leur permet de faire facilement), et de viser suivant une inclinaison de 60°. Si leur regard rencontre une maison, un obstacle matériel, ils sont défilés. Rien n'est plus facile d'ailleurs que de viser suivant un angle de 60° : il suffit pour cela de construire une sorte d'équerre en bois ou en carton dont les deux côtés de l'angle droit ont respectivement 20 centimètres et 35 centimètres de long. En posant horizontalement le petit côté sur le rebord de la fenêtre et en visant le long de l'hypothénuse, le regard fait avec le sol l'angle voulu.

Je m'excuse de donner ces indications un peu puériles, mais enfin, si petit que soit le danger, les personnes qui ont le temps ne doivent pas néanmoins négliger ces petits moyens d'assurer leur sécurité ou, pour mieux dire, de faire que le pourcentage des mauvaises chances soit réduit de 1 millionième à 1 milliardième. Ce sont là choses dont il est assurément permis de se soucier quand on a des loisirs.

***

En fait, non seulement l'effet de chacun des obus qui tombent sur

la région parisienne est en moyenne relativement peu redoutable et souvent négligeable, mais le nombre, la fréquence des coups a diminué beaucoup depuis le début et s'est singulièrement raréfiée.

Cela provient évidemment en partie de ce que les Allemands, en faisant coïncider leur premier bombardement de Paris avec la grande offensive qu'ils désiraient décisive, avaient compté doubler d'un effet moral sur la capitale le coup foudroyant qu'ils croyaient pouvoir asséner à nos armées et que l'héroïsme français a paré une fois de plus. En ce sens les projectiles du « Kanon » étaient vraiment des obus à double effet. C'est pourquoi donc ils avaient dès le premier jour intensifié leur tir sans tenir compte de l'usure des pièces, pensant bien qu'elle ne serait pas plus rapide, en tout état de cause, que celle des armées alliées. Là, ils s'étaient trompés.

Si le tir sur Paris s'est ralenti, c'est donc que « qui veut voyager loin ménage sa monture. » C'est aussi que l'usure progressive du « Kanon » ou plutôt des canons rend de plus en plus difficile leur service et doit exiger des réparations et des précautions sans cesse accrues.

C'est enfin et surtout que nous avons pris des mesures efficaces pour contrebattre et gêner ce tir. Pour cela, il fallait avant tout savoir où étaient exactement montés ces « Kanons ». Il fallait les repérer.

Le repérage visuel ou photographique, en particulier le repérage par photographies d'avion, n'est pas facile dans ce cas; d'abord parce que les abords de ces pièces sont certainement gardés de nos avions de reconnaissance par de puissantes escadrilles ennemies et des batteries diverses antiaériennes (c'est ainsi qu'on dit, au mépris de Vaugelas), ensuite parce que, dissimulées dans des bois, elles sont évidemment camouflées pour les dérober aux vues, et au besoin masquées par des fumées artificielles.

Il y a une autre méthode de repérage classique chez les belligérans : le repérage aux lueurs, la lueur d'un coup de canon, observée avec des instrumens gradués en deux ou trois stations éloignées fournit des directions dont le recoupement situe sur la carte la pièce cherchée.

Si les Allemands pendant les premiers temps n'ont tiré que le jour et jamais la nuit sur la région parisienne, c'était précisément pour éviter que cette méthode fût appliquée à leurs pièces à longue portée. Il est clair en effet que les lueurs sont beaucoup plus visibles et de plus loin la nuit que le jour, que les produits fumigènes peuvent non pas les dissimuler, mais tout au plus les diffuser dans l'obscurité; étant données la longueur d'environ 25 mètres de la pièce et la flamme

énorme que doit produire à la gueule la charge de poudre considérable qui donne à l'obus sa grande vitesse, on comprend que les Allemands aient d'abord évité de la faire tirer la nuit.

Si depuis ils se sont ravisés, s'ils tirent parfois la nuit, c'est que leurs pièces ont été repérées par une autre méthode et qu'ils n'en peuvent douter, aux obus d'A. L. G. P. français qui en arrosent à chaque tir les emplacemens.

Cette méthode c'est le repérage par le son, invention française aujourd'hui appliquée sur une large échelle et sous des formes à peu près identiques dans les armées alliées et dans les armées ennemies. Je dirai quelque jour la genèse et l'histoire de cette invention, histoire étrange, extraordinaire. Pour aujourd'hui nous nous bornerons à en indiquer le principe fort simple et universellement connu maintenant des artilleurs du monde entier.

Imaginons deux observateurs X et Y placés à quelques centaines de mètres l'un de l'autre tout près du front de combat, communiquant entre eux par téléphone ou télégraphe, et munis d'appareils qui leur permettent, si une détonation se produit, de savoir exactement s'ils entendent celle-ci en même temps, ou l'un après l'autre, et avec quelle différence. Imaginons, pour fixer les idées, que l'observateur X entende un coup de canon donné une seconde exactement avant Y. Cela veut dire, puisque le son parcourt 330 mètres en une seconde, que la pièce est plus près de X que de Y de 330 mètres.

Si, autour du point X, je trace sur la carte des cercles successifs de 1 000, 1 100, 1 200 mètres de rayon, etc..., et autour de Y des cercles ayant respectivement 330 mètres de plus de rayon, c'est-à-dire 1 330, 1 430, 1 530 mètres, etc., chacun des cercles de X coupera le cercle correspondant tracé autour de Y en un point qui pourrait être l'emplacement du canon, puisque ce point est plus près de X que de Y de 330 mètres. Réunissons par une ligne tous ces points d'intersection. Cette ligne, bien connue de tous ceux qui ont fait de la géométrie élémentaire, c'est une *hyperbole*, l'hyperbole étant comme on sait définie : le lieu des points tels que la différence de leurs distances à deux points donnés est constante et égale à une valeur donnée.

Le canon cherché se trouve nécessairement en un point de cette hyperbole ainsi tracée sur la carte.

Si on détermine de même la différence entre l'instant où X entend le coup et celui où un troisième observateur Z, placé plus loin, l'entend, on pourra tracer de même autour de X et de Z une double série de cercles dont les recoupemens fourniront une deuxième hyper-

bole sur laquelle se trouve nécessairement situé le canon cherché.

Donc, étant à la fois sur ces deux hyperboles, ce canon se trouve forcément à l'endroit où elles se coupent sur la carte.

Tel est le principe d'une simplicité presque enfantine sur lequel est fondé le repérage par le son. Il va sans dire que dans la pratique, les choses sont un peu plus compliquées, car il a fallu trouver des appareils à la fois rustiques et précis pour avoir de l'exactitude. Il a fallu aussi résoudre une foule de petites difficultés : savoir distinguer et identifier une détonation donnée au milieu de beaucoup d'autres; distinguer les éclatemens des obus français des détonations de départ des canons ennemis ; tenir compte de l'influence variable du vent et de la température extérieure sur la vitesse du son, etc., etc., j'en passe et des meilleures. Mais de tout cela, on est venu rapidement à bout et le repérage est aujourd'hui chez tous les belligérans d'une application courante et aisée et d'un rendement proportionné à leurs facultés d'organisation respectives.

Les Allemands, qui s'en servent beaucoup, emploient d'ailleurs diverses ruses, divers artifices plus ou moins efficaces (... plutôt moins que plus) pour gêner ce repérage. Par exemple, ils font éclater à certaine distance des canons, des « marrons » qui produisent de fausses détonations. Ou bien, comme ils l'ont fait pour tenter d'empêcher le repérage par le son des pièces tirant sur Paris, ils font tirer *en même temps* d'autres pièces placées à quelque distance (dans le cas particulier des 170 de marine) et visant des objectifs différens. Ce synchronisme est facile à réaliser électriquement. Ce sont là malices cousues de fil blanc.

C'est ainsi qu'on a trouvé que les pièces tirant sur Paris (sont-elles deux ou trois, on n'en sait rien avec certitude, ce qui est établi, c'est qu'elles ont au moins deux emplacemens de tir et probablement trois) sont placées dans la région de la forêt de Saint-Gobain et de Crépy-en-Valois. Sur leur mise en batterie, on a eu des renseignemens incertains; ce qui est sûr, c'est qu'elles sont amenées sur rail comme les pièces longues qui bombardent périodiquement Nancy et Dunkerque.

***

Pourquoi les pièces étant repérées ne sont-elles pas immédiatement démolies ? C'est que pour arrêter le tir d'un pareil canon, il faudrait tirer dans son voisinage immédiat, à quelques mètres tout au plus.

Or, les « Kanons » sont à environ 12 kilomètres du front, à l'intérieur des lignes allemandes. Les pièces d'A. L. G. P. qu'on a pu amener pour les contrebattre, si elles n'ont trouvé de bonnes positions qu'à 5 ou 6 kilomètres du front, doivent donc tirer à près de 18 kilomètres. Un tir précis et efficace, sur un objectif aussi étroit et limité qu'une pièce, est donc très difficile dans ces conditions, et l'on ne peut espérer obtenir un résultat décisif à cet égard, — en mettant à part le cas du « coup heureux » qui semble s'être produit il y a quelques jours, — qu'en multipliant beaucoup le nombre de ces canons qui tirent et celui des obus à gaz qui, contre les batteries, sont aujourd'hui les plus efficaces, car ils rendent intenable pendant quelque temps le terrain voisin de leurs points de chute. L'efficacité de nos contre-batteries est d'ailleurs nettement démontrée par la raréfication du tir du « Kanon » qui est devenu ainsi beaucoup plus un objet de curiosité ou un sujet de conversation qu'un épouvantail. C'est d'autant plus méritoire qu'autre chose est de tirer sur un objectif de quelques mètres, autre chose, d'en atteindre un de plusieurs kilomètres comme Paris.

Nous avons vu que l'obus met trois minutes pour venir à Paris. Le coup du départ, si on l'entendait ici, n'arriverait que trois autres minutes plus tard. Il y a d'ailleurs un autre phénomène acoustique causé par le Kanon et qui a causé dans la banlieue Nord-Est de Paris quelques singulières méprises : c'est l' « onde de choc » dont j'ai déjà parlé ici même, qui est causée par le choc des obus contre l'air, lorsque leur vitesse dépasse celle du son et qui accompagne l'obus comme un sillage acoustique. Grâce à cette fausse détonation, qui frappe l'oreille des personnes situées sous la trajectoire, certains habitans de la banlieue ont pu croire à l'hypothèse de l' « obus-gigogne, » et beaucoup d'autres ont été convaincus que le « Kanon » est tout près d'eux. Il faut se méfier de ces illusions acoustiqnes. Parfois il n'est pires sourds que ceux qui veulent entendre.

Charles Nordmann.

REVUE MUSICALE

Claude Debussy. — *Castor et Pollux* à l'Opéra. — Musique religieuse de la vieille France. — A la mémoire d'un sanctuaire outragé.

Claude Debussy est mort il y a quelques semaines, âgé de cinquante-six ans. Il avait donné toute sa mesure, dont l'avenir dira peut-être qu'elle fut originale, et petite. Plus que tout autre musicien de son temps, celui-là buvait dans son verre, lequel, encore une fois, n'était pas grand, mais d'un mince cristal, où se jouaient, en reflets irisés, d'incertaines et changeantes couleurs. On peut ne pas aimer cet art, aller même jusqu'à le craindre; il est impossible de ne le point reconnaître, facile aussi d'en signaler le bienfait et le maléfice.

On sait que sur le cercueil de Richard Wagner une couronne fut déposée, qui portait cette inscription : « Rédemption au rédempteur. » Entendue autrement, en un sens plus étroit, l'épitaphe ne conviendrait pas mal à Claude Debussy. L'auteur de *la Demoiselle élue*, du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, de *Pelléas et Mélisande*, n'a pas contribué médiocrement à nous délivrer, nous Français, du « rédempteur » lui-même, de celui-là qui, loin de nous libérer, finissait par nous opprimer et nous asservir. Une polyphonie indigeste et massive, le système du « tout à l'orchestre, » la passion, — poussée à la frénésie, — du « motif conducteur, » en un mot l'imitation ou la contrefaçon, de Wagner, le wagnérisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait alourdi la musique française et menaçait de l'étouffer. Debussy donna le signal d'une réaction nécessaire. Il commença d'épargner le matériel sonore, que l'on prodiguait en vain. Par lui, de pesante et bruyante, de grossière parfois que d'autres l'avaient faite, notre musique devint légère et presque

silencieuse. Instrumentale ou vocale, elle apprit, elle rapprit à chanter, à parler bas.

A parler surtout, sinon seulement à parler. Dans l'œuvre de Debussy, la voix, l'orchestre, ne chante guère, ce qui s'appelle chanter. On croirait que l'auteur de *Pelléas et Mélisande* s'est promis, et qu'il a tenu sa promesse, d'écrire une partition tout entière, ou peu s'en faut, sans l'ombre, ou plutôt sans le rayon d'une phrase, d'une mesure mélodique. A l'orchestre, c'est tout juste si de temps en temps un thème se forme, qui se déforme aussitôt. La parole, au contraire, la déclamation lyrique, voilà l'ordre sonore où Debussy, musicien de théâtre, met toutes ses complaisances. L'auteur de *Pelléas* nous a, non pas enseigné, mais rappelé le pouvoir « d'un mot mis en sa place, » ou plus exactement d'une note, de quelques notes placées sur un mot, autour d'un mot qu'elles font valoir ; la vertu d'une intonation, d'un accent, posé doucement sur un orchestre qui murmure à peine, ou dans le silence d'un orchestre qui se tait. Et ce goût, cette prédilection pour le verbe, voilà peut-être le caractère éminent, le signe, non pas nouveau, mais renouvelé, où se reconnait en Claude Debussy le musicien de race française.

Par là peut-être, mais par là seulement, il est possible de le rattacher à Rameau. Par le rythme, au contraire, ou bien plutôt par l'absence quasi totale de rythme, il en est « éloigné de plus de mille lieues. » C'est tant mieux, diront quelques-uns. L'un de nos défunts confrères n'a-t-il pas écrit autrefois : « L'émiettement des figures rythmiques semble avoir pour cause le progrès même de l'expression musicale. » Suivaient des considérations métaphysiques où nous n'entrerons pas aujourd'hui.

Mais la force et la précision, qualités françaises encore, et « ramistes » entre toutes, font singulièrement défaut à la musique de Claude Debussy. Dédaigneuse de la composition et de l'ordonnance, la plus contraire qui soit à la fameuse analogie de notre art avec une « architecture sonore, » cette musique a fait du vague et de l'indéfini son royaume. Royaume nouveau, je le veux bien, mais fragile ; peut-être sans bornes, mais sûrement sans bases, et qui ne fut jamais, qui ne saurait être longtemps du moins, le royaume de France.

En ce royaume, depuis l'avènement et le triomphe du « Debussysme, » il y a quelque chose, non point assurément de pourri, mais d'équivoque et d'inquiétant. On craint d'y reconnaître des signes beaucoup moins de progrès que de décadence. Ingénieux et subtil, faible et trouvant un charme à sa faiblesse même, l'art de

Debussy fait plus de place, attache plus de prix à l'impression passagère, à la sensation quelque peu maladive, qu'à la sensibilité saine, à la claire et forte pensée. Loin qu'il nous tonifie et nous réconforte, il menace de nous énerver, de nous alanguir et de nous dissoudre. N'espérons pas qu'il établisse, encore moins qu'il accroisse en nous la vie et la volonté de vivre. Étant sans consistance, il ne saurait être notre soutien et notre appui. Quand on songe à l'œuvre du musicien qui vient de disparaître, on est tenté de soupirer avec le triste Pelléas, son héros : « Il ne me reste rien, si je m'en vais ainsi. Et tous ces souvenirs, c'est comme si j'emportais un peu d'eau dans un sac de mousseline. » Aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui, nous demandons et demanderons à la musique, à la nôtre, de mettre et de laisser autre chose, quelque chose de plus solide et de plus salubre, dans nos esprits et dans nos âmes.

Depuis quelque temps, la mode est venue, ou revenue, d'opposer Gluck à Rameau, pour le lui sacrifier. Voilà, selon nous, une mode assez impertinente. Après la récente reprise de *Castor et Pollux* à l'Opéra, comme après la réapparition, de dix ans, plus ancienne, d'*Hippolyte et Aricie*, Gluck, et non pas Rameau, demeure pour nous le maître de la scène lyrique française au XVIIIe siècle, le musicien par excellence, et par définition même, de notre tragédie.

« Tragédie-Ballet, » tels sont les deux élémens, et les deux noms, de l'opéra de Rameau. Bien qu'un reste de ballet s'y mêle encore, l'opéra de Gluck, presque tout entier, n'est plus que tragédie. Il l'est avec une puissance et jusqu'à des profondeurs où Rameau n'atteint qu'en des rencontres trop rares. Poétique ou musicale, la tragédie pourrait prendre pour devise la maxime du moraliste : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes. » Un Gluck nous prodigue, un Rameau nous mesure cette jouissance-là. Nous n'emportons pas d'une audition de *Castor et Pollux* le souvenir de personnages, de caractères fortement représentés par les sons. Pollux, Télaïre, Castor, ne nous donnent le plus souvent qu'une faible, une froide impression de vérité, d'humanité, de vie enfin, inégale à l'émotion autrement vive, autrement poignante, que nous cause et nous laisse la figure d'un Orphée ou d'une Alceste, celle d'une Armide, d'un Oreste ou d'une et même de deux Iphigénies. A cet égard, l'aveu d'un apologiste, et non le moins judicieux, ni le moins éloquent, de Rameau, nous paraît significatif : « Il ne peut, » écrit du maître bourguignon M. Laloy, « il ne peut se dissimuler que peu lui importe de savoir

si Hippolyte est digne d'Aricie... et si même Pollux rendra Castor à la lumière, lorsqu'il est à la fois son frère et son rival (1). » Mais pardon, tout cela nous importe beaucoup à nous, auditeurs de la tragédie musicale. C'est même ce qui nous importe le plus et ce qu'avant tout nous demandons à la musique de nous faire savoir.

Si nous ne le savons guère, si nous le sentons encore moins, la faute en pourrait bien être d'abord et surtout au récitatif de Rameau. Dans un ouvrage récent et considérable à plus d'un égard, M. Pierre Lasserre s'étonne qu'on ait critiqué les récitatifs de Rameau, qu'on leur ait « reproché leur sécheresse, leur froideur, leur tour formaliste et guindé, leur monotonie (2). » Ils nous semblent, à nous, mériter tous ces reproches. « La vérité, » poursuit leur avocat, « la vérité, c'est qu'en cette partie si difficile, si délicate, de l'art dramatique musical, il a créé (Rameau) d'immortels modèles de force expressive. Le type du récitatif, tel qu'il l'a conçu et souvent réalisé, est quelque chose d'admirable... Chez les Italiens, depuis Pergolèse, chez Gluck, chez Mozart, chez Rossini, chez les Français de la première moitié du XIX[e] siècle, le récitatif se présente comme partie sacrifiée ; on s'en sert dans les passages dramatiques tempérés, auxquels ne conviennent pas l'élan et l'expression lyrique ; et l'on admet que ce qui sied en ces endroits..., c'est une déclamation chantée, une mélopée plus ou moins aecentuée dans ses contours et accompagnée par quelques accords dont le but sera plutôt de soutenir la voix que de contribuer réellement à l'expression. »

Le récitatif est-il vraiment cela, n'est-il que cela, chez les maîtres que l'on nous cite ? Chez Rossini lui-même, chez le Rossini de *Guillaume Tell*, il est souvent bien davantage. Et chez Mozart ! Passe encore pour son *recitativo secco*. Mais l'autre, le récitatif accompagné, commenté par l'orchestre, qui tantôt le soutient et tantôt l'entrecoupe ! Quel récitatif de Rameau pourrait faire oublier les plaintes, les sanglots de Donna Anna sur le cadavre du Commandeur, ou la narration précipitée, haletante, qu'elle fait à don Ottavio, de la nuit pour elle doublement terrible ! Surtout qu'on se rappelle Gluck, le maître souverain du récitatif, d'un récitatif éloquent deux fois, par deux vertus égales et fraternelles, que nous appellerions volontiers, vous priant seulement d'excuser l'un et l'autre barbarisme, la musicalité

(1) *Rameau*, par M. Louis Laloy ; 1 vol. chez Alcan (Collection des *Maîtres de la musique*).

(2) *L'Esprit de la musique française*, par M. Pierre Lasserre ; Paris, Librairie Payot et C[ie].

et la verbalité. L'œuvre de Gluck abonde en exemples sublimes de ce langage intermédiaire entre le chant et la parole, qui participe des deux et sait unir à toute la signification des mots, toute la beauté, toutes les beautés des sons. Les plaintes d'un Orphée (premier acte), le défi d'une Alceste (premier acte également), aux « *Divinités de l'Achéron,* » le songe d'Iphigénie (première scène d'*Iphigénie en Tauride*), et tant d'autres discours lyriques, les voilà, dans l'ordre du récitatif, les « impérissables modèles d'une force expressive » où Rameau n'atteignit pas avant Gluck, et que nul autre après celui-ci ne devait surpasser.

Encore si Rameau ne traitait en ce style que ce que M. Lasserre appelle « les parties sacrifiées, les passages dramatiques tempérés. » Mais c'est à des scènes, à des situations capitales qu'il applique un mode d'expression dont la faiblesse, la sécheresse et la fastidieuse uniformité, loin de les traduire, les trahissent. Il arrive alors que les débats les plus passionnés, les conflits les plus tragiques, ou qui devraient l'être, languissent et ne nous touchent point. Quand il faudrait que l'intérêt, que l'émotion fussent au comble, l'un et l'autre se dérobent. De là, dans le cours, ou plutôt sur les sommets de la tragédie musicale, des manquemens ou des vides soudains : tels les dialogues entre Pollux et Télaïre, entre Pollux et Castor, entre Castor et Télaïre. En chacun de ces entretiens, qui sont comme les grandes étapes, les grandes péripéties psychologiques du drame, alors que les âmes devraient se découvrir, se livrer à nous tout entières, il semble qu'elles se ferment et s'enferment dans les formules figées de la plus froide, de la plus insignifiante conversation.

Cherchons donc en dehors du récitatif les véritables beautés de l'œuvre de Rameau. Elles appartiennent à trois ordres différens : les chœurs, les divertissemens dansés, les airs. C'est en vain qu'on nous a dit un jour : « Rien ne perd aussitôt sa fraîcheur qu'une effusion lyrique, fût-elle la plus touchante du monde (1). » La pompe funèbre de Castor, au début de l'opéra, n'est pas autre chose, et c'est, et ce sera toujours une chose superbe. Sans doute, en un sujet similaire, et précisément par l'ampleur, par je ne sais quelle générosité plus grande de l'effusion lyrique, Gluck, le Gluck de la première scène d'*Orphée* l'emporte encore et nous attendrit davantage. Même ici, le génie de Rameau se concentre plutôt qu'il ne se déploie. Mais avec quelle force et quelle noblesse! L'introduction symphonique, d'un

(1) M. Laloy, *op. cit.*

chromatisme rare chez Rameau, fait songer au fameux thème, douloureux et traînant : aussi : « *Weinen, Klagen,* » de Jean-Sébastien Bach. « *Que tout gémisse! Que tout s'unisse!* » Après chacun des deux lugubres commandemens, un accord d'orchestre, un seul, brise régulièrement le silence. Plus loin, le chœur à l'unisson contraste et tranche soudain avec le chœur harmonisé. Rien de plus simple et de plus vigoureux. Tout cela est beau de concision et d'épargne sonore. Telle est aussi la beauté de la célèbre déploration de Télaïre : « *Tristes apprêts, pâles flambeaux.* » Ne cherchons pas, là non plus, l'émotion, ou plutôt l'intensité de l'émotion que nous donne le désespoir d'Orphée, rien que par l'appel incessant : « *Eurydice ! Eurydice !* » et par les plaintes, par les sanglots qui le suivent. Je sais même une poésie, et toute seule, celle d'un Racine, il est vrai, qui surpasse ici la musique. « *O Soleil, ô mon père!* » s'écrie à certain moment Télaïre, et pour éloquente que soit l'apostrophe, elle est loin d'égaler en ampleur, en retentissement lointain, l'adjuration de Phèdre : « *Noble et brillant auteur d'une illustre famille.* » Ces pages de Rameau n'en sont pas moins d'un grand musicien de théâtre et d'un grand musicien tout court. On pourrait y distinguer, en empruntant le langage de nos confrères anglais, la *poetical* et la *practical basis;* en français : le sentiment et la science. Permettez-nous d'insister, — un moment, — sur cette dernière. Aussi bien l'auteur de *Castor et Pollux* écrivait, au début de son *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels :* « La musique est une science qui doit avoir ses règles certaines. » Ce n'est pas sans raison que Voltaire appelait Rameau « notre Euclide-Orphée. » Or, la science, pour Rameau, la science musicale, est tout entière fondée sur l'harmonie. Il regarde un accord et surtout un accord consonant, un choix de sons unis par une analogie particulière, comme l'élément primitif, essentiel de la musique. La prééminence de l'harmonie sur la mélodie, voilà le premier principe, et le dernier, de la doctrine de Rameau, son point de départ et son point d'arrivée, ou de retour. Si maintenant on examine la phrase initiale de l'air de Télaïre : « *Tristes apprêts, pâles flambeaux,* » on reconnaît tout de suite qu'elle se compose de deux intervalles, l'un de quinte et l'autre de quarte, et descendans, la conjointe note intermédiaire, commune à tous les deux, leur servant de charnière, ou de pivot. En outre, sur la dernière syllabe du mot : « *flambeaux,* » on attend une certaine note, au chant. Mais elle y serait banale. C'est l'orchestre qui la donne, et la voix, l'ayant évitée, en pose une autre, imprévue, la tonique inférieure, qui répond à la

tonique supérieure, entendue la première de toutes, à la mesure précédente. Ainsi la phrase mélodique est contenue, inscrite dans une octave, entre les deux toniques d'un accord. Ainsi la constitution de la mélodie est en quelque sorte harmonique, et cet exemple, tiré d'une page, de moins que cela, de quatre mesures seulement, nous rend sensible la relation étroite entre la pratique de Rameau et sa théorie, entre sa doctrine et son œuvre.

Dans le même ordre, un peu technique, d'idées un peu abstraites, M. Lasserre encore a très bien montré la façon dont Rameau traite, — harmoniquement, — la matière sonore. « Il la frappe de préférence aux endroits les plus sensibles, à ceux qui répondent à l'appel avec le plus de netteté, de puissance et de plénitude : je veux dire sur ces notes tonales, sur ces accords parfaits que les musiciens faibles ou trop subtils n'osent aborder qu'en hésitant, en biaisant, en équivoquant, parce que le vague ou le flou général de leur discours en supporterait mal la précision souveraine et le sens tranché, mais que les grands maîtres vigoureux se plurent toujours à faire sonner, sans petites précautions ni ambages, à coups redoublés et sur de longs espaces, conformément à la décision robuste et à la majesté d'allure de leur pensée. Nul, pas même l'auteur de la Symphonie *Héroïque* et de la Symphonie en *ut* mineur, » — ajoutons l'auteur de *Fidelio* et du grand air de Léonore, — « nul n'a mis plus d'entrain que Rameau dans ce maniement familier et superbe de ce qu'on pourrait appeler les fondamentales du monde des sons (1). »

Rien de plus juste que cette observation. M. Lasserre l'appuie sur deux exemples empruntés précisément à *Castor et Pollux*. Maint autre passage du même opéra la confirmerait encore : l'entrée de Pollux, vainqueur de Lyncée, avec ses compagnons ; le « combat figuré des athlètes » et le chœur qui suit ; l'« air gai » pour orchestre, aux sons duquel « les Spartiates se mêlent avec les guerriers et forment un divertissement de réjouissance. » Sur cette longue série de morceaux, l'accord parfait, d'*ut* majeur ou mineur, immuable, j'allais dire implacable, règne éternellement. Gounod disait volontiers qu'il aurait voulu se bâtir une cellule dans ce ton-là ; Rameau s'y est construit ici une magnifique demeure, un palais, de grand style classique, à la française. Plus loin (chœurs et ballet, avant l'entrée de Castor aux Enfers), c'est encore sur le fondement de l'accord parfait qu'il édifie de robustes architectures. Mais ce principe, ou ce

(1) M. Pierre Lasserre, *op. cit.*

système harmonique, obstinément appliqué, s'il donne à la musique de Rameau sa droiture et sa vigueur, en fait souvent la rigueur et la dureté. Sans compter qu'une autre cause, non plus tonale, mais rythmique, contribue encore à la raidir : c'est l'usage presque incessant des valeurs pointées. Il s'en faut de peu que celles-ci, par leur accompagnement saccadé, ne nous gâtent jusqu'à l'air, délicieux par ailleurs, de Castor errant sous les bosquets élyséens : « *Séjour de l'éternelle paix.* » Mais ici, la grâce de la mélodie est la plus forte. Elle l'est dès le premier mot, dès la première note : une note haute, qui, cette fois encore, n'est autre que la tonique supérieure de l'accord parfait. Doucement posée et tenue longuement, durant toute une mesure lente, elle suffit à nous donner, par sa durée et par sa douceur, l'impression du repos et d'un repos sans fin.

Ici pourtant, les souvenirs de Gluck nous poursuivent, nous dominent encore. Les Champs-Élysées véritables, véritablement divins, sont les siens. La rencontre verbale de Pollux et de Castor paraît pâle et froide auprès de la rencontre silencieuse, et belle de ce silence même, d'Orphée et d'Eurydice. Et surtout, devant ce revoir, en pourrait-on oublier un autre, fraternel aussi, mais autrement tendre et touchant, par où s'achève le dernier acte d'*Iphigénie en Tauride !* Ainsi « toujours lui, lui partout. » Écartons-le cependant, ce Gluck inséparable de pareils sujets, pour admirer chez son grand devancier, après « les endroits forts, » comme disait le président de Brosses, quelques passages dont la beauté, contraire et rare, est faite de douceur et presque de charmante faiblesse. Telle est la scène où Pollux, qui ne respirait que la délivrance de son frère, au prix même de son amour et de sa vie, hésite et s'arrête un moment, rappelé, retenu par les Grâces et les Plaisirs. La musique ici, toute la musique, de chant et de danse, est infiniment séduisante. Elle l'est à la manière française, c'est-à-dire avec poésie, mais avec précision et netteté, c'est-à-dire encore tout autrement que la musique, plus vaporeuse et plus floue, de la scène, analogue par le sujet, de Parsifal et des Filles-Fleurs. Certaines répliques de Pollux, mélodiques autant que déclamées, joignent au ton de l'héroïsme des accens, qui nous émeuvent davantage, de mélancolie, de regret, et, nous l'observions tout à l'heure, de faiblesse. Un autre héros, mais réel et vivant celui-là, beaucoup plus qu'un héros, un grand saint, a connu cet arrachement intérieur, ces troubles et ces combats. On sait comme il les a confessés : « J'étais retenu par les frivoles plaisirs et les folles vanités, mes anciennes amies, qui secouaient en quelque sorte les vêtemens de ma

chair et qui murmuraient : « Nous abandonnes-tu ! (1) » Quand une musique évoque des souvenirs et des paroles de cet ordre-là, c'est la preuve qu'elle dépasse, de très haut, son sujet, et qu'elle va, bien au delà de la fiction et de l'apparence, atteindre en nous à l'universelle, à l'éternelle vérité.

Le « neveu de Rameau, » qui n'était pas toujours tendre pour son oncle, et pour la musique de son oncle, avouait cependant : « Il y a là des airs de danse qui dureront éternellement. » Les uns devront leur durée à leur franchise, à leur gaieté robuste sans trivialité, à leur précision élégante et spirituelle ; les autres, à leur poésie. « Poésie sans *morbidezza*, » disait Henri Heine à propos de notre opéra-comique ; « poésie jouissant d'une bonne santé. » Oui, mais poésie tout de même, et qui, trop rare chez Rameau, nous charme d'autant plus qu'elle nous surprend davantage. C'est ainsi que dans l'acte des Champs-Élysées, vers la fin du second passepied (en mineur) qui vient tempérer la vivacité pimpante et trépidante du premier, un simple coup d'archet de violoncelle fait courir sur l'orchestre le frisson d'une émotion légère. La poésie encore, mêlée de sensibilité furtive, donne un prix singulier au chœur dansé qu'on a reporté, sur d'autres paroles, du prologue, supprimé à l'Opéra, au tableau des Champs-Élysées. Le texte en est maintenant celui-ci, qu'aussi bien on chantait jadis au Conservatoire :

Dans ce doux asile,
Par nous soyez couronné,
Venez.

La musique en est exquise. Rien que l'effet du rejet mélodique et rythmique sur le mot : « *Venez*, » est délicieux. Et le thème continu s'enroule et se déroule, suspend et reprend son cours avec souplesse, j'allais dire avec nonchalance. Plus rien ici de pointé, de piqué ; tout cède, tout ploie ; au lieu de se raidir, tout se détend. C'est une guirlande de sons.

Et pourtant, pourtant...

Victor Cherbuliez a parlé quelque part des « enchantemens d'une musique qui fond le cœur. » Était-ce à propos de Gluck, ou plutôt peut-être de Mozart? On ne saurait, en finissant, parler ainsi de Rameau. Sa musique n'est que rarement cette enchanteresse. Un de ses contemporains, un de ses admirateurs, écrivait d'*Hippolyte et*

(1) Saint Augustin, *Confessions*.

Aricie : « J'en éprouve peu d'attendrissement ; j'y suis peu remué ; mais j'y suis occupé et amusé ; la mécanique en est prodigieuse (1). » Si ce n'est pas là toute la vérité, sûrement c'en est une partie. Certes la musique de Rameau fait mieux qu'occuper et qu'amuser : elle « éclate aux esprits, » mais beaucoup moins et beaucoup moins souvent aux âmes. On pourra nous répondre que dans l'ordre du sentiment, ou de l'âme, surtout quand il s'agit de musique, les raisons n'ont que peu d'efficace, chacun pouvant discerner ce qui plaît, ce qui touche, et n'ayant d'autre maître que son propre goût. Et nous en demeurerons d'accord.

Alexandre Dumas fils, croyons-nous, a dit que les femmes sont d'étranges créatures, qui passent leur vie à s'habiller tantôt comme des parapluies, et tantôt comme des sonnettes. Dans *Castor et Pollux*, elles sont même vêtues comme des cloches, à la mode du temps, du temps de Rameau, bien entendu. Sur la scène de l'Opéra, cela fait un tourbillon, un roulis de paniers, ballons ou crinolines, auquel répond, de plus haut, le balancement des têtes, féminines et viriles, richement empanachées. Le style antique et celui de Versailles se partagent les décors, dont le premier parut assez beau, les suivans médiocres et le dernier très laid. Il est vrai que le caractère astronomique et zodiacal (les Gémeaux élevés au rang des constellations) en était assez difficile à rendre. Tout de même, et malgré la curiosité d'une « reconstitution » de ce genre, il n'est pas à souhaiter que le Théâtre Français habille ou rhabille en costumes Louis XIV la tragédie de Racine.

Les chœurs et l'orchestre ont été fort bons, solides et précis. L'orchestre de Rameau, où domine le quatuor, et peut-être parce que le quatuor y domine, a même sonné dans la vaste, trop vaste salle, avec une puissance, une plénitude, qu'on pouvait n'en point espérer.

Mlle Germaine Lubin (Télaïre) chante la musique avec beaucoup d'éclat, quelquefois trop, et prononce obscurément les paroles. Très supérieure est la diction de M. Lestelly (Pollux). M. Plamondon, à qui l'oratorio convient mieux que le drame lyrique, est un Castor tout blanc, ou blanc partout, de costume et même de voix. Enfin, en admirant les gestes, et les « pas, » et les bonds de Mlle Aïda Boni, toute blanche elle-même, il nous souvenait de l'avoir vue sous d'autres vêtemens, blancs aussi, le bandeau de son front marqué d'une croix rouge, et nous mêlions au spectacle de tant de grâce, la mémoire de tant de dévouement et de charité.

(1) Cité par M. Laloy (*Rameau*).

Le « moyen âge, » disait-on naguère, et même il y avait des gens pour l'enseigner, « le moyen âge, époque de barbarie. » Si quelqu'un opposait à cette définition le nom de certains personnes qui se distinguèrent à cette époque : en politique, un saint Louis, un Dante en poésie ; en art, les architectes, sculpteurs et verriers de nos cathédrales, on se bornait à répondre que c'était là des exceptions. Comme si de notre temps c'était devenu la règle ! On traite aujourd'hui le XIIIe siècle avec un peu plus d'indulgence et l'on commence à s'apercevoir qu'alors, même en musique, les choses n'allaient pas déjà si mal.

Une société dont le nom seul éveille plus que jamais dans nos cœurs un tendre et douloureux écho, la *Société des Amis des Cathédrales*, a donné le 25 mars dernier une audition de musique religieuse française, entremêlée par M. Amédée Gastoué de savans, et chaleureux, et patriotiques commentaires. « Voici l'invitation, » nous écrivait notre confrère. « Venez entendre des choses inédites ou, si je puis dire, « inaudites » depuis des siècles. Faisons-nous une âme musicale accessible à toute époque : nous y trouverons des jouissances renouvelées et infinies. » L'invitation n'était pas trompeuse, et des siècles en effet, des « siècles obscurs » jusque-là, se sont devant nous découverts.

C'est du XIe siècle que date le plus ancien des morceaux qui nous furent ainsi révélés ou rappelés. Il est extrait d'un « jeu de Noël, » composition de l'école de Limoges, en l'honneur de la Vierge. La vocalise y joue un rôle important : la vocalise, dont on a trop médit, faute de la bien comprendre et d'en connaître, avec la très haute et quasi religieuse origine, l'évolution à travers les âges et les genres ou les styles divers. Qui de nous connaissait Gauthier de Coincy (XIIIe siècle), dont un délicieux cantique, pour solo et chœurs, le plus vieux peut-être de nos « cantiques » véritables, célèbre avec une dévotion presque mélancolique l'allaitement de l'Enfant Jésus par Marie ? Au XIVe siècle, voici Guillaume de Machaut, poète et musicien, secrétaire d'un roi de Bohême alors allié de la France, et chanoine de Reims. Que son nom soit uni pour toujours au nom plus que jamais sacré de la cité baptismale de notre patrie. Il en a magnifiquement célébré les gloires et les douleurs : celles-ci dans une « déploration, » adressée pendant un siège de la ville à la Vierge protectrice ; celles-là dans une messe, chantée à la cathédrale pour le sacre de Charles V, et dont la grandeur, la force, en six cents ans de musique d'église, n'a peut-être pas été surpassée.

En ce concert, véritablement national, que nous donnèrent « *les Amis des Cathédrales,* » notre école d'orgue, du XIIIe siècle à nos jours, depuis Perotin le Grand, organiste de Notre-Dame, de Notre-Dame encore inachevée, jusqu'à César Franck, ne fut pas oubliée. Et les maîtres polyphonistes de la Renaissance, de la nôtre toujours, les Sermisy, les du Caurroy, les Mauduit, après ceux de notre moyen âge, vinrent attester par quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, ceux-là déjà connus, la continuité, j'allais écrire l'éternité de notre génie.

« *Opus Francigenum.* Ouvrage français. » Autrefois, à l'architecture religieuse, déshonorée depuis par le mot « gothique, » le consentement universel avait décerné ce beau nom. Il est juste que la musique à son tour, la plus ancienne musique, le réclame et le garde à jamais.

« Les Amis des Cathédrales. » Ils l'étaient aussi, nous l'étions tous avec eux, nous, les musiciens, de l'église plus humble, mais si belle encore, et vénérable, et chérie entre ses sœurs parisiennes, qu'a frappée, — en quel jour et à quelle heure! — un obus allemand. Dans ce forfait nouveau des Barbares, il y eut deux crimes ensemble : l'un contre la chair, et la chair innocente, l'autre contre l'esprit. Et ce dernier même fut double, commis contre un sanctuaire où l'Esprit Saint avait trouvé dans l'esprit de la plus pure musique son interprète et son serviteur. « Mon royaume est dans l'air, » disait Beethoven. Un grand artiste, un apôtre fervent avait fait de l'atmosphère de ces nefs un nouveau royaume aérien. Il l'avait peuplé de mélodies et d'accords sacrés, oubliés, que dis-je ! inconnus avant lui. Que de fois, pendant les jours de fête funèbre dont se compose la sainte semaine, cette musique, en ce lieu, n'a-t-elle pas exprimé, commenté le mystère de toute souffrance : de la souffrance divine, pour la rappeler ; de la souffrance humaine, pour l'unir à celle de Dieu ! Et voici que le sanctuaire lui-même, au jour le plus douloureux, a souffert à son tour. De grandes choses s'étaient déjà passées dans cette église ; une chose plus grande encore, et plus terrible, s'y est accomplie. Église des artistes, et désormais des martyrs, ses pierres, qui chantaient seulement, ont crié. Dieu ne sera pas sourd à leurs cris.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Nous allons assister ces jours-ci à de grands événemens, » écrivait le général von Ardenne dans le *Berliner Tageblatt* du 11 avril. Il est à supposer que « ces jours-ci » devaient être compris dans la plus prochaine quinzaine, et nous avons en effet assisté à quelques événemens, mais qui n'ont pas été très grands. S'ils ne l'ont pas été, on peut croire encore que c'est contrairement à la volonté, aux désirs, aux efforts des Allemands. Leur état-major s'en promettait et en avait préparé d'autres. Le maréchal sir Douglas Haig, dans une proclamation à ses troupes, définissait ainsi les desseins de l'ennemi, qu'il avait, à dire d'expert, parfaitement pénétrés : « S'emparer de la côte du canal de la Manche, et séparer l'armée anglaise de l'armée française. On veut l'annulation totale de la première, suivie d'un blocus direct et immédiat de l'Angleterre et de l'Irlande. Pour cela, on n'hésite pas à jeter bataillons sur bataillons sur un front étendu et à marcher d'un côté vers la Belgique, de l'autre vers Amiens. » Ce double objectif géographique, les ports du Pas-de-Calais, Amiens, cet objectif stratégique plus considérable encore, séparer les armées alliées, mettre hors de cause l'armée anglaise, Ludendorff a beau gonfler ses bulletins de victoire, il ne se vante pas de les avoir atteints. Seulement il fait donner par ses officieux une explication à la fois commode, optimiste et flatteuse, une de ces explications dont un général qui sait son métier et sa langue ne se trouve jamais à court après une affaire manquée. Comment son plan aurait-il échoué, puisque, précisément, la supériorité du Haut Commandement allemand, la marque de son génie, est de ne point avoir de plan ? Avec un but permanent, il n'a que des « moyens provisoires. » Le but, assurent les critiques militaires des journaux d'Outre-Rhin, apparaît peu à

peu. « De toute la force de ses poings, Hindenburg a secoué le front occidental. Il le fait trembler, tout en le laissant dans l'incertitude du point où il lui portera le dernier coup. » Mais « les coups portés par Hindenburg entre l'Oise et l'Aisne, à l'Ouest de Lille et à Armentières, sont les *moyens provisoires* dont parlait Moltke. Il n'a pas de plan arrêté, comme on en avait au temps de Louis XIV. » C'est nous qui sommes les Anciens, et les Allemands sont les gens de maintenant! « Les Alliés, au contraire, ont des idées préconçues. Ils ont à défendre un point fixe, bien défini, Paris. C'est le pôle immuable au milieu des événemens fugitifs. » Comme sous Louis XIV! Fatalité de la nature et de l'histoire. Mais, par exemple, est-ce que Paris ne serait pas le but permanent de l'État-major allemand, dont Amiens et Calais ne sont que « les moyens ou des moyens provisoires, » car peut-être en changera-t-il encore? L'incertitude du point où le dernier coup sera porté, « cette incertitude énerve terriblement le Haut Commandement ennemi, et plus particulièrement le généralissime Foch, placé en face d'un problème presque insoluble. » Il est vrai qu'on ne s'aperçoit guère que le généralissime Foch soit énervé, et les Allemands ne crient si fort qu'il l'est que parce que c'est eux qui le sont. Que va faire Foch? Où sont les réserves de Foch? De combien de divisions dispose-t-il? Pourquoi ne les a-t-il pas engagées? La crainte de Foch tourne chez eux à l'obsession. Ils sentent très bien que, tandis qu'ils dépensent les hommes sans compter, avec une profusion folle, le général Foch en fait une sévère économie. Et ils enragent de l'entendre dire qu'il veut jouer non pas leurs cartes, mais les siennes. Leur impatience est un bon signe. « Fais toujours, recommandait l'Autre, ce que ton ennemi voudrait que tu ne fisses pas. »

Cela une fois bien posé, que le Haut Commandement allemand n'a pas atteint son but s'il n'en a qu'un, ses buts s'il en a plusieurs; aucun de ses objectifs, ni Calais, ni Amiens, ni, par derrière, Paris; qu'il n'a ni séparé les Anglais des Français, ni annulé l'armée britannique, la chronique de ses hauts faits, toute en actions de détail, ne serait presque qu'une chronologie. L'absence de plan arrêté y éclaterait avec évidence, si ces actions ne se groupaient simultanément ou alternativement en deux secteurs : les Flandres, la Picardie. Toujours Calais et Amiens; les Anglais et les Français, la mer et Paris. L'idée fixe, c'est eux qui l'ont; mais ils en ont deux, et n'en changent pas, quoiqu'ils passent sans cesse de la première à la seconde, pour retourner tout de suite de la seconde à la première. Ce sont les secousses par lesquelles Hindenburg se pique de nous

« énerver, » mais « secoue » surtout ses régimens passés à l'état de colis, comme s'ils ne s'usaient pas dans ces voyages, et condamnés, avant le massacre, à une perpétuelle navette. Parce qu'il manœuvre sur lignes intérieures, il abuse à leur détriment de la liberté de déplacer constamment la bataille. Il ne se peut pas que ces mouvemens de possédé, cette suite dans l'incohérence, ne lui procurent çà et là quelques avantages, mais petits, brefs et de tout près circonscrits. Dans les Flandres, l'intention immédiate et locale des assauts, montés massivement, violemment conduits, à la manière prussienne, n'était pas douteuse : il s'agissait de faire tomber Ypres, ou ce qu'il en reste (et il n'en reste que des ruines), en débordant par le Sud et par l'Ouest l'emplacement où jadis une ville s'élevait. Même limitée à ce résultat médiocre, l'opération a échoué, et le Haut Commandement allemand, qui pratique lui aussi le régime des *Ersaetze*, des substitutions d'objectifs, a dû recourir une fois de plus à l'expédient des « moyens provisoires. » Anglais, Français et Belges firent, coude à coude ou de proche en proche, l'épreuve de ces accès délirans de fureur teutonique. Anglais, Français et Belges y résistèrent avec un courage égal et un égal bonheur. C'était ensuite la ligne des monts de Flandres qui était convoitée et menacée : Hazebrouck avec sa quintuple ou sextuple étoile de chemins de fer, et tout le pays que Hazebrouck ouvrait. Vainement partout. En vain au Mont des Cats, en vain au Mont-Rouge, en vain à Voormezeele, en vain sur le canal ; en vain contre Hazebrouck et en vain contre Ypres. Ils n'ont point passé. A la fin d'avril, au commencement de mai, la ligne décrivait une courbe, concave, par rapport à nos positions, de l'Ouest de Bailleul à Voormezeele, par Locre, Scherpenberg, la Clytte, le Sud de l'étang de Dickebusch ; convexe, de Voormezeele à Verlorenhoek, par l'Est de l'étang de Zillebeke et Hooge. Pour un temps du moins, l'attaque allemande, ou plutôt les attaques allemandes, étaient « fixées, » immobilisées dans les Flandres.

Elles l'étaient aussi, et bien plus serrées encore, et avec beaucoup moins de jeu, autour d'Amiens. Ici, la ligne n'a pour ainsi dire plus bougé. On a vu chaque jour reparaître dans les communiqués les noms de Villers-Bretonneux et de Hangard, avec quelques autres aux environs, Fouilloy, Warfusée-Abancourt, Cachy, Gentelles, Thennes. L'ennemi, par intermittences, pointe une flèche tantôt au Nord, vers Corbie, tantôt à l'Ouest, vers Amiens. Pour tromper sa déception, il bombarde de loin, avec ses grosses pièces, la cathédrale, qu'il aurait une joie sadique à mettre dans l'état où il a déjà mis cet autre chef-

d'œuvre de l'art, cet autre sanctuaire de l'âme et de l'histoire françaises, la cathédrale de Reims. Mais il n'avance pas. Il ne débouche de nulle part, il piétine, il est contenu. Le Kronprinz ronge son frein entre Montdidier, Lassigny et Noyon. De quelque côté qu'il nous tâte, sur l'Ailette ou sur l'Oise, il trouve le morceau trop dur. Le quartier-maître impérial a mal étreint, ayant voulu trop embrasser. Bien qu'il n'ait pas de plan « arrêté, » pourtant il avait un dessein. Quand il a bâti, ébauché ou échafaudé son projet, il avait en face de lui deux ou trois armées sous des chefs différens. Il avait compté sans le commandement unique, dont il croyait l'institution impossible chez ses adversaires. Désormais, les bienfaits de l'unité se font sentir à notre profit et à ses dépens. Si les réserves de Foch l'inquiètent jusqu'à l'anxiété, ce n'est pas seulement parce qu'il ne sait pas où elles sont ni combien elles sont ; c'est d'abord parce que ce sont des réserves. Feintes, sondages, attaques, assertions, insinuations, appels, provocations, il n'épargne rien, ne néglige rien, ni sur le terrain, ni à l'arrière, pour forcer Foch à découvrir et à abattre son jeu. Mais le généralissime du front occidental est absolument résolu à jouer son propre jeu, avec ses propres cartes. Il n'ignore pas plus que Ludendorff que le dernier quart d'heure décidera du sort de la guerre, et qu'en ce sens la victoire est une question de réserves. Les « moyens provisoires » de ses adversaires, en leurs transformations successives, ne l'étonnent ni ne le déconcertent; leur défaut de plan arrêté, loin de l'intriguer et de le troubler, le rassure, car il connaît de vieille date que l'Allemand ne brille pas par la souplesse et n'est pas grand improvisateur. Lui-même, s'il a son plan, il a aussi « son moyen provisoire, » qui est de garder, tant qu'il le faut, le plus qu'il le peut, ses réserves intactes. Et ce moyen n'est pas le plus mauvais, le moins efficace, puisque les Allemands cachent à peine qu'ils en redoutent l'emploi opportun, et font mille horreurs, après mille grâces, pour le « brûler » avant le dernier quart d'heure.

La preuve que les choses ne vont pas admirablement à leur gré est dans la pression qu'ils tâchent d'exercer sur les neutres, leurs plus proches voisins, sur la Suisse, la Hollande, et tel ou tel des États scandinaves. Dès que l'Allemagne n'a pas de quoi s'exalter et s'étaler, elle se rencogne, se renfrogne et devient plus hargneuse. Si sa chance insolente se lasse ou la boude, elle en accuse tout le monde, sauf elle seule, et elle prétend en faire supporter le dommage aux autres. Il faut toujours qu'elle triomphe : quand ce n'est pas de l'ennemi, c'est des neutres : au moins ne s'abuse-t-elle pas là-dessus,

qu'elle a pour ennemis, déclarés ou non, tous les peuples dont se compose le genre humain. Ce qui ne signifie pas que tous les peuples sont ses ennemis déclarés, mais qu'elle est l'ennemie virtuelle et secrète de tous. Il y a des années et des années que, de toutes ses chaires, tous ses pédans lui chantent un grossier : *Tu, regere imperio populos...* Surhomme, Surétat, l'Allemand et l'Allemagne professent et travaillent à appliquer la plus naïve comme la plus féroce doctrine de « prépotence. » Et cette doctrine s'exprime, avec une sorte de fatuité ingénue, qui serait risible, si elle n'était odieuse. *Il faut*, c'est le mot, il faut que, si l'Allemagne veut passer, et partout où il lui aura plu de passer, elle passe. En août 1914, elle ne pouvait pas passer par les Vosges et par les Hauts-de-Meuse : il a fallu qu'elle passât par la Belgique. Elle n'a pu, depuis bientôt quatre ans, forcer la serrure de Belfort : elle a certainement songé, et il n'est pas certain qu'elle ne songe pas encore à passer par la Suisse. Il ne lui suffit plus, pour ravitailler et réapprovisionner en munitions ses armées monstrueuses, pour entretenir en hommes ces armées mêmes, de passer par la Belgique et par le Luxembourg ; il faut qu'elle passe par l'Escaut et par le Limbourg hollandais. Ses mésaventures maritimes et aériennes, s'ajoutant à ses déboires terrestres, les accidens, parfois les catastrophes, qui font tourner en échec complet ses demi-succès, accroissent pour elle cette nécessité, mais, pour elle aussi, on le sait, nécessité n'a pas de loi. L'arrêt de toutes ses offensives, l' « embouteillement » ou « l'embouteillage, » ne fût-il que provisoire, d'Ostende et de Zeebrugge, la destruction, ne fût-elle que partielle, des ateliers et des hangars de Friedrichshafen, la pressent et la poussent, la jettent dans les voies hasardeuses, n'importe par où il lui semble que la force allemande pourrait passer. Aussi, de quel ton parle-t-elle aux neutres qui ont le tort d'être en travers de son chemin ? Puisque le reste du monde a secoué sa tyrannie, qu'elle retombe et pèse sur les neutres de tout son poids ! Ils apprendront que, lorsqu'il faut que l'Allemagne passe, elle ne connaît plus de neutres, et que, pour garder la neutralité, on doit être deux, celui qui se reposait en elle, et celui qui est tout prêt à la violer.

Envers les Pays-Bas, l'Allemagne a commencé par vouloir exploiter, selon son habitude, ses premiers succès de Picardie et des Flandres, son avance surprise ; puis, à mesure que ses armées se sont figées sur place, comme les vagues d'une mer qui gèlerait, et qu'elles ont senti le terrain mouvant sous elles, ses réclamations se sont faites plus impérieuses. Les motifs ou les prétextes invoqués se sont peu à

peu élargis ; en fin de compte, d'après les meilleures informations, ils auraient été formulés en cinq points : 1° reprise intégrale, illimitée et sans contrôle, des transports de sables et de graviers ; 2° abolition des mesures prises par le gouvernement hollandais sur la frontière allemande et ayant pour objet d'empêcher la contrebande ; 3° nouvelle interprétation, favorable à l'Allemagne, de la convention du Rhin ; 4° Concessions en ce qui concerne le transport des civils sur certaines lignes de chemins de fer ; 5° Mise à la disposition de l'Allemagne d'une partie du tonnage hollandais dès la conclusion de la paix. Deux de ces motifs sont nés de besoins urgens : la reprise du transport des sables et des graviers ; le libre usage de certaines lignes de chemins de fer. Quelles lignes ? Il n'y a qu'à ouvrir un atlas et à regarder la carte des régions entre Rhin et Meuse. De Rheydt, un peu au-dessous de München-Gladbach, une voie ferrée pique tout droit sur Anvers par Dahlen, Roermond (ou Ruremonde), Weert et Herenthals. De l'autre côté de Gladbach, à l'Est, c'est Düsseldorff, et ce sont les profondeurs de l'Europe centrale. Non seulement, c'est Düsseldorff, mais c'est le chemin le plus rapide d'Essen à Anvers. Tandis que, d'Essen à Anvers, par Aix-la-Chapelle, Liège et Louvain, on compte 302 kilomètres, il n'y en a que 218 par München-Gladbach et Ruremonde. L'unique difficulté est que cette dernière ligne traverse, sur une longueur de 48 kilomètres, entre l'Est de Ruremonde et l'Ouest de Weert, le Limbourg hollandais, dont les limites informes séparent, comme un coin, le territoire allemand du territoire belge envahi par les Allemands. Quant au transport des sables et des graviers qui serviraient à réparer les routes et à consolider les positions, à cimenter, à bétonner tranchées et plates-formes à la mode allemande, il ne se ferait sans doute pas par là, car l'Allemagne émet la prétention supplémentaire, que ces matériaux, la Hollande fasse plus que de les lui transporter, qu'elle les lui fournisse. C'est à quoi seraient employés les grèves, les fleuves et les canaux. Le chemin de fer de München-Gladbach, pour sa part, transporterait surtout des hommes ; il est vrai que ces hommes ne pourraient être, si l'on s'arrange, que des civils ; mais c'est pure question de costume, qui s'ôte et se remet vite : l'habit fait le civil comme il fait le moine ; et, l'uniforme dépouillé, personne ne ressemble plus à un civil qu'un militaire.

Pour les trois autres articles, la tolérance et en quelque sorte l'autorisation de la contrebande a également un caractère d'urgence : l'Allemagne, très gênée, très privée, sinon affamée, ne peut dédai-

gner aucun moyen de se nourrir; ce qui entre par petits paquets, dans le sac des ouvriers vrais ou faux qui, passant quotidiennement la frontière, vont plus ou moins travailler en terre d'Empire, est toujours autant de pris. A nous, aux Alliés, de veiller à ce que ce ne soit pas autant de pris sur nous. Nous avons de grand cœur accepté d'aider à ravitailler la Hollande, quand ce serait un peu à notre détriment, mais non pour qu'elle contribue à ravitailler l'Allemagne. Le gouvernement des Pays-Bas promet de s'opposer de tout son pouvoir à la réexportation frauduleuse des marchandises que nous lui laissons importer ; mais, outre que ces denrées venues du dehors permettent d'exporter les produits du sol, sa loyauté se heurte à une impossibilité géographique, dans un pays où tout est ligne d'eau, et où toute ligne d'eau est un chemin qui marche. Les denrées n'ont que quelques portes pour entrer dans la Hollande à moitié bloquée, mais elles ont mille portes pour en sortir. Le seul moyen d'empêcher les fuites, de l'avis de Hollandais mêmes, serait d'en couper radicalement l'accès. Il nous répugnerait d'en user, et nous n'en userions jamais que contraints et forcés. Même alors, nous serions désolés que l'Allemagne eût forcé la Hollande à nous y forcer : nos sentimens à son égard n'en demeureraient pas moins amicaux, mais nous nous battons pour la vie.

Sur les deux derniers points, qui touchent à l'avenir, une interprétation germanophile de la convention du Rhin, la mise à la disposition de l'Allemagne d'une partie des navires hollandais, nous nous contenterons de noter que la question du Rhin, fleuve international et non fleuve allemand, sera en effet une des grandes questions posées devant la future conférence de la paix, une de celles où le monde entier, tous les Alliés, y compris l'Amérique, sont le plus intéressés ; et que l'Allemagne, dès ce moment (en quoi l'Entente devrait bien l'imiter), fait la guerre pour la guerre et pour après la guerre. La Hollande a trouvé ces pilules amères ; elle s'est débattue ; une crise ministérielle a failli éclater; on a mandé à la Haye le représentant des Pays-Bas à Berlin ; par son intermédiaire et personnellement, la reine Wilhelmine s'est adressée à l'empereur Guillaume; des précautions militaires ont été prises ; on a cru un instant que tout allait rompre : il paraît à présent que quelque chose a plié. Notre diplomatie, à son tour, pourrait avoir son mot à dire.

L'affaire suisse est la répétition exacte de cette affaire hollandaise. Toute la différence est qu'à la Haye, c'était une question de sables ou de graviers ; qu'à Berne, c'est une question de charbon. Mais à Berne,

sous le charbon, comme à la Haye, sous le sable, il y a pour l'Allemagne le problème, l'énigme, l'angoisse de la nourriture. *Il faut* que l'Allemagne tire de la Suisse comme de la Hollande, et, par la Suisse comme par la Hollande, de l'univers extérieur qui lui est fermé, de quoi subsister, pendant qu'elle donne son suprême effort, et jusqu'à ce qu'elle ait fait pousser dans les plaines fertiles de l'Orient le blé qu'elle n'y a point trouvé.

Glissons sur les détails de la négociation, qui seraient fastidieux, ont empli les journaux, et sont du reste sans importance. Dans les accords qui sont intervenus ou sur le point d'intervenir entre l'Allemagne et la Hollande, entre l'Allemagne et la Suisse, il y a deux choses : il y a ce qui est dedans, et il y a ce qui est derrière. Dans l'accord avec la Hollande, il y a le chemin de fer du Limbourg ; dans l'accord avec la Suisse, il y a ou il y aura l'approvisionnement en charbon de certaines industries helvétiques, au prix fort, par faibles quantités, sous des conditions draconiennes, quelques facilités, rigoureusement réglées, accordées, dans la guerre sous-marine, au ravitaillement de la Confédération par le port de Cette ; dans l'un et dans l'autre, une sollicitation et une pollicitation indirectes de provision alimentaire. On ne veut pas dire que tout cela ne compte pas, mais tout cela, néanmoins, est secondaire. Derrière l'un et derrière l'autre, c'est la neutralité elle-même qui est visée, neutralité de droit de la Suisse, neutralité de fait de la Hollande, en tant qu'elle peut être un obstacle aux desseins allemands pour aujourd'hui ou pour demain. Voilà, au fond, pourquoi l'Allemagne a fait ses plus gros yeux et sa plus grosse voix. Le langage qu'elle a tenu, à la Haye et à Berne, celui du moins qu'elle y a fait entendre par ses gazettes inspirées, est à peine croyable, même de sa part. N'est-elle pas allée jusqu'à menacer la Suisse de son super-canon, de son « canonissime, » comme disent plaisamment les Italiens? « Notre canon à longue portée a fait en notre faveur une très sérieuse propagande sur les bords du lac Léman, s'est permis d'imprimer le *Tag*, qui ne se permet rien sans y être invité ou autorisé. Les gens de Lausanne et de Vevey sont devenus tout à coup fort soucieux. Ils se disent qu'un pareil canon pourrait très facilement tirer par-dessus la Suisse, jusqu'en Savoie, sur la rive française du lac de Genève, et qu'un tel instrument de guerre à Lorrach ou à Waldshut serait un mauvais voisin. » Les gens de Lausanne, de Vevey, et d'ailleurs, n'avaient pas attendu le gros canon pour savoir que l'Allemagne est une mauvaise voisine. Mais ils en sont de jour en jour mieux persuadés, et nous savons, nous,

par expérience, que, touchée au corps et à la tête, elle essaie ou elle essaiera de projeter ses tentacules de tous côtés.

Nous le savons; mais à ses efforts dispersés, à ses mouvemens qui ressembleront de plus en plus à des spasmes, nous opposons un bloc de plus en plus compact, de plus en plus dense, de plus en plus homogène. Nombre de faits récens ont concouru à augmenter la solidité de l'Entente, à multiplier ses facultés de résistance, par ce qui, en dépit de l'arithmétique, multiplie le plus politiquement et militairement, par l'unité. A la conférence d'Abbeville, « M. Orlando a officiellement accepté, au nom de l'Italie, que le commandement en chef des armées alliées en France soit confié au général Foch. » De telle sorte qu'il n'y a plus en France, sous un chef unique, qui est Français, mais qui est le généralissime commun, qu'une armée unique, composée d'élémens français, anglais, portugais, américains et italiens, eux-mêmes amalgamés, fondus, en une chair commune, dans un commun esprit. Entre les peuples alliés, les malentendus qui pouvaient contenir des germes de dissension, peut-être de conflit, se dissipent : le Congrès où se sont rencontrés à Rome les délégués de plusieurs des nationalités opprimées par l'Autriche a heureusement acheminé vers la conciliation les anciennes intransigeances, en sens contraire, des Italiens et des Yougo-Slaves. Sans doute, pour ne rien dissimuler, il y a, en Grande-Bretagne, on ne dira pas le point noir, mais le point vif ou le point névralgique de l'Irlande. L'île-sœur, sous des influences, où il est regrettable d'en voir se mêler à de moins pures quelques-unes qu'on est accoutumé à respecter, soulève contre la conscription obligatoire une opposition active et quasi révolutionnaire. Cependant la plaie ne semble pas s'être envenimée, et de sages mesures, prises à temps, suffiront peut-être à ramener l'apaisement, à amener le consentement. La résolution des Alliés s'affirme très haut et très clair, dans les discours des hommes d'État et des chefs de partis, par les paroles de M. Lloyd George, de lord Robert Cecil, de M. Daniels, ministre américain de la Marine, de M. Gompers, président de la « Fédération des travaillistes américains. » Le changement qui s'est produit dans le Cabinet japonais, le remplacement par M. le baron Goto de M. le vicomte Motono, pour cause de maladie, n'ébranle nullement l'Entente, même en ses plus lointaines assises ; au minimum, la coopération du Japon reste et restera ce qu'elle était : mais les empiétemens de l'Allemagne en Russie, au mépris du traité de Brest-Litovsk, tant de provocations impudentes, tant de périls à l'horizon, devraient et probablement pourront, sous

la direction d'un homme d'État qui a fait de la Mandchourie sa spécialité, l'exciter à donner plus que ce minimum.

A l'extérieur donc, c'est-à-dire entre les nations de l'Entente, de nation à nation dans l'Entente, harmonie parfaite. L'union aboutissant à l'unité et s'exprimant à l'unisson. Par quelle aberration, par quel coup de folie, au sein de la nation même qui porte plus que toute autre le fardeau de la guerre, une faction présomptueuse et turbulente a-t-elle failli, en un geste impie, déchirer le pacte sacré? L'idée qui était venue aux socialistes de célébrer publiquement le centenaire de la naissance de Karl Marx, discutable en tout autre temps, devenait, dans les circonstances où nous sommes, une pensée criminelle. Ce n'est pas au parti socialiste qu'il est nécessaire de rappeler que les Allemands sont à Noyon. Il en tire assez fréquemment argument pour ses polémiques. S'il eût persévéré dans le projet auquel il s'était rallié d'enthousiasme, nul doute que le gouvernement, sous la main énergique de M. Clemenceau, n'aurait connu et accompli son devoir. Mais il n'en sera pas besoin. Le sentiment national a réagi spontanément avec une si grande force, que le parti lui-même a senti le scandale d'une commémoration trop solennelle. La cérémonie se bornera à la lecture dans les sections d'un manifeste dont la rédaction a été confiée à la piété filiale de M. Jean Longuet et à l'atticisme de M. Bracke. Ainsi Marx ne sera pas fêté par les socialistes dans leur temple, mais il sera recommandé dans leurs sacristies. Leur excuse, c'est que, pour la plupart, ils ont la foi du charbonnier. Karl Marx est ce qu'on peut appeler un auteur difficile; quatre-vingt-dix-neuf adhérens du parti sur cent sont incapables de le lire, et le centième n'est pas sûr de l'avoir compris. Il y a notamment un troisième volume de ses Œuvres qui est un affreux casse-tête! Mais c'est le moins qu'on ait à lui reprocher.

Quand Marx n'aurait été qu'un Allemand illustre, l'heure serait singulièrement choisie, pour des Français, de lui élever un autel dans la France souillée et meurtrie par ses compatriotes. Pour son malheur et le nôtre, il a été plus : ce théoricien de l'Internationale a été le serviteur conscient ou inconscient de l'impérialisme germanique. Non pas de l'impérialisme prussien, comme on l'a écrit quelquefois à tort, mais tout de même d'une espèce d'impérialisme germanique. Né à Trèves, d'une famille qui n'était allemande que par immigration, pour se faire pardonner de n'être qu'un demi-Allemand, il s'est fait Allemand et demi. Il a vécu dans la haine, ou, ce qui est pis, dans un mépris transcendant de la France, que cet internationa-

liste sacrifiait délibérément, avec toutes les nations, à la prépondérance de l'Allemagne, comme ses disciples allemands ont travaillé à dresser contre les autres classes la classe ouvrière, dans tous les pays, excepté dans le leur. A son aboutissement extrême, le marxisme a produit Lenine et Trotsky, qui sont des marxistes maximalistes, mais des marxistes authentiques. N'est-ce pas de quoi détourner du dieu et dégoûter du culte ?

Célébrer ce culte chez nous, dans le sang de nos fils qui coule à flots par l'épée allemande, eût été un défi, qui n'eût pas été toléré. Une calamité civile et nationale en aurait pu sortir. Le silence relatif du parti socialiste nous l'épargnera : félicitons-nous-en. Mais, parmi ses membres, comment ne se rencontre-t-il pas un homme pour voir tout ce qu'il aurait pu gagner à renouer les traditions du socialisme français, et, en cette exaltation du patriotisme blessé, à replonger le socialisme lui-même et à le retremper, par un nouveau baptême, dans le courant patriotique? Pour des raisons que ce n'est pas le lieu d'examiner, le parti socialiste se serait retrouvé après la guerre moins atteint que les partis bourgeois, numériquement; placé, par son audace, son habileté, son art et son soin de la réclame, en bonne posture électorale vis-à-vis de sa clientèle; en butte seulement aux méfiances instinctives, à l'hostilité sourde de la masse paysanne, où pourtant il ne désespérait pas de pénétrer. Il n'avait qu'à redevenir nettement et exclusivement français, à jeter par-dessus bord, avec l'idole ou la momie de Karl Marx, son internationalisme infecté de virus germanique, et haïssable par là même à tout ce qui est français en France. Il ne l'a pas vu, ne l'a pas su ou ne l'a pas pu. Il ne l'a pas voulu, ou ne l'a pas osé. Il a perdu une belle occasion. Sa tare lui a été plus chère que sa fortune. Nous qui ne sommes pas sous le charme de ses mythes, n'avons pas charge de son avenir, et ne tenons pas à vivre de la vie qu'il nous réserverait, nous nous consolons en songeant que cet internationalisme sans bords et sans arêtes, où la victime embrasse le bourreau, c'est ce qui le paralyse et peut-être ce qui nous en délivrera.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.